John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
Adams
133.3
v. 2

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Adams
133.3
V.2

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome II.

LES COEPHORES d'Eſchyle, page 1
ELECTRE d'Euripide, 25
PHILOCTETE de Sophocle, 69
RÉFLEXIONS, 166
HIPPOLYTE d'Euripide, 175
RÉFLEXIONS ſur cette Tragédie, comparée à celles de Seneque & de Racine ſur le même ſujet, 300
IPHIGÉNIE en Aulide d'Euripide, 341
RÉFLEXIONS ſur cette Piéce & ſur celles de Rotrou, de Racine, & de *Lodovico Dolcé*, 477

L

LE

THEATRE DES GRECS.

LES COEPHORES, TRAGEDIE D'ESCHYLE.

CE titre signifie *des personnes qui portent des libations.* Il est tiré du fond du Sujet, qui est le même que l'Electre de Sophocle. Eschyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes Personnages essentiels. Il a pris pour son Chœur des filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, & attachées à Electre. Comme il les in-

troduit portant des préſens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de *Coëphores*, dont il intitule ſa Tragédie.

ACTE PREMIER.

Le commencement n'eſt pas entier: mais ce qui y manque n'empêche pas qu'on n'entrevoie l'expoſition du ſujet. Le fonds de la Scène eſt le tombeau d'Agamemnon. Oreſte y arrive avec Pylade. Il invoque Mercure qui préſide aux funérailles. Il coupe ſa chevelure pour la répandre ſur le monument, ſuivant l'uſage; & tandis qu'il eſt occupé à cette pieuſe cérémonie, il apperçoit de loin Electre ſa ſœur à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avancent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vû, il ſe coule un peu à l'écart avec ſon ami, après avoir demandé à Jupiter de le ſecourir dans le projet de vengeance qu'il a médité. Cette expoſition eſt nette & noble; elle fait voir que l'inventeur de la Tragédie en avoit conçu des idées bien préciſes.

Les jeunes filles arrivent; & celle

qui parle pour les autres, dit qu'elle conduit la cérémonie funébre en battant des mains. » Leurs joues, ajoute-t-elle, » montrent encore les traces récentes » que la douleur y a imprimées. Leur » cœur ne se nourrit que de soupirs. » Leurs voiles & leurs vêtemens sont » déchirés. Un songe affreux, suscité » sans doute par l'ombre courroucée » d'Agamemnon, effraye Clytemnes- » tre, & l'engage à les envoyer à son » tombeau pour l'appaiser par des dons. » O maison déplorable, ô palais haï » du soleil & des hommes! d'épaisses » ténébres te couvrent & vengent le » meurtre de ton Souverain. Cette ma- » jesté du thrône, si respectable autre- » fois, & dont la renommée s'étendoit » si loin, s'est évanouie . . . que la Jus- » tice est inégale dans ses châtimens! » elle fond tout-à-coup sur les uns: » elle poursuit lentement les autres; » & quelques-uns se dérobent à ses re- » gards à la faveur d'une nuit sombre » qui les enveloppe . . . malheureuse » dans l'esclavage où je suis, il faut » que je cache ma haine pour mes » maîtres, & que j'approuve des ini- » quités. Mais Agamemnon est l'ob- » jet de ma secréte douleur. » Il

n'eſt pas poſſible de rendre à la lettre la force & l'énergie des vers de ce Chœur.

ACTE II.

Electre prend la parole, & demande à ces filles comment elle doit invoquer ſon pere pour lui faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter à ſon ſépulchre. » Lui dirai-je que ce ſont là » des dons qu'une épouſe chérie envoye » à ſon cher époux... hé, puis-je le » dire ſans rougir? dois-je le prier de » payer ces dons, qu'une main barba- » re lui envoye, par un retour di- » gne d'elle & de lui? ou vaut-il » mieux me taire, détourner les yeux » avec horreur, & jetter comme des » choſes exécrables, ces indignes pré- » ſens. » Le Chœur lui conſeille de faire des vœux favorables pour elle, pour Oreſte, pour quiconque hait Egiſthe, & d'y mêler des imprécations pour ſes ennemis. Ceci ſe fait par vers entrecoupés d'interrogations & de réponſes, pour inſtruire Electre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainſi. » Mer- » cure ſouterrain, daignez m'aſſurer que » mes vœux ſeront agréables aux Dieux

» infernaux témoins du meurtre de mon
» pere, & à la terre dont le sein libé-
» ral produit tout & fait tout rentrer
» en elle-même. C'est dans cette vûe
» que je fais cette libation. O mon pere !
» jettez sur nous un regard de pitié.
» Rendez la liberté & l'empire à Oreste
» & à moi. Une mere inhumaine, qui
» vous a donné pour successeur Egisthe
» votre assassin, nous a tous trahis. Je
» suis esclave, & mon frere est écarté
» du thrône paternel, tandis qu'ils jouis-
» sent impunément du fruit de vos tra-
» vaux. Rappellez Oreste en ces lieux,
» & faites que mes mains soient moins
» criminelles que celles de ma mere.
» Quant à nos ennemis, paroissez à leurs
» yeux comme un vengeur irrité, &
» ravissez le jour à ceux qui vous l'ont
» ravi. Telle est l'imprécation que j'ose
» prononcer contr'eux. » Elle invite ensuite le chœur à pousser des cris lugubres, & à chanter autour du tombeau.

La cérémonie faite, Electre apperçoit avec surprise des cheveux coupés tous semblables aux siens. Elle sçait que ce ne sont pas ceux de Clytemnestre. Une lueur d'espérance lui fait soupçonner que ce pourroient être ceux

d'Oreſte. Cette idée lui pénétre le cœur comme un trait, & lui fait verſer des larmes de joie. Ainſi s'exprime-t-elle par l'inſtinct de la nature. Mais la crainte ſuccéde à l'eſpérance, & rien ne peut la tirer de ſon incertitude. Elle avance; elle voit ſur la terre des traces ſemblable à celles de ſes pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiéte : Elle demeure donc dans ce trouble juſqu'à ce qu'Oreſte paroiſſe à ſes yeux. Il ſe montre tout-à-coup, & ſe fait reconnoître pour ſon frere, en lui préſentant un voile qu'elle a tiſſu elle-même.

Cette reconnoiſſance n'eſt pas à la vérité ſi brillante ni ſi pathétique que celle de Sophocle; mais elle eſt naturelle, & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit : *qu'elle ſe fait de la maniere du monde la plus groſſière*, ni pourquoi il regarde comme un très-grand défaut, qu'elle ſe faſſe de ſi bonne heure. Car quand à ce point, *c'eſt*, dit-il, *un vice que la reconnoiſſance ſoit ſi éloignée de la peripétie*, c'eſt-à-dire du changement d'état. Cela ſeroit bon ſi la reconnoiſſance produiſoit immédiatement & tout-à-coup ce paſſage de l'état malheureux à une heureuſe fortune,

comme il arrive dans la plûpart des ſujets tragiques. Mais il n'en eſt pas ainſi dans le ſujet préſent. Il faut qu'Oreſte concerte avec ſa ſœur la révolution qu'il médite de faire dans le Royaume en tuant ſa mere & l'uſurpateur. Il eſt donc néceſſaire que la reconnoiſſance ſe faſſe de bonne heure, afin de produire inſenſiblement, & avec vraiſemblance, un effet qui ne ſçauroit être prompt & qui exige des meſures. Ainſi Eſchyle n'a point péché en ceci, non-plus qu'Euripide, comme on le verra ci-après. Pour ce qui regarde la *groſſiereté*, je ne puis mieux en juſtifier Eſchyle qu'en traduiſant ce morceau de ſa Piéce. Le voici.

ORESTE *paroiſſant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvés.*

Priez les Dieux qu'ils accompliſſent ainſi le reſte de vos deſirs.

ELECTRE.

Hé, qu'ai-je obtenu d'eux ?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant deſiré de revoir.

ELECTRE.

De qui, je vous prie, parlez-vous ?

ORESTE.

D'Oreſte, dont je ſçai que vous ſouhaitez ardemment le retour.

ELECTRE.

Hé, les Dieux me l'ont-ils accordé?

ORESTE.

Oui: c'eſt moi. Ne l'attendez plus.

ELECTRE.

Voulez-vous, ô étranger, me tendre un piége?

ORESTE.

Ce ſeroit contre mes propres intérêts.

ELECTRE.

Venez-vous inſulter à ma douleur?

ORESTE.

Elle m'eſt commune avec vous.

ELECTRE.

Quoi! c'eſt à Oreſte que je parle!

ORESTE.

Je parois à vos yeux, & je vous ſuis méconnoiſſable, moi dont vous ſembliez reconnoître la préſence dans les reſtes de ma chevelure, & juſques dans les traces de mes pas! approchez de votre tête * les cheveux d'un frere qui vous

Note de l'Editeur.

* Oreſte étoit abſent depuis dix années, & il étoit enfant quand Electre l'envoya en Pho-

reſſemble. Reconnoiſſez ce voile, ouvrage de vos mains, ce tiſſu précieux, ces figures d'animaux, &c.

Je ſçai qu'Ariſtophane dans ſes * Nuées ſe moque en paſſant de cette reconnoiſſance fondée ſur la reſſemblance des cheveux : trait de ſatyre fort indirect, puiſque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçu, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux, puiſqu'Electre ne conclut pas ſimplement de cette reſſemblance, que ſon frere ſoit de retour : mais qu'elle tire cette conſéquence de pluſieurs réflexions juſtes. Je ſçai encore qu'Euripide dans ſon Electre a badiné ſur les trois marques dont ſe contente cette Princeſſe, à ſçavoir ſur le rapport qu'elle

---

cide. Or quand il eſt de retour à Mycènes, déja devenu homme, ſa ſœur peut-elle le reconnoître à la couleur de ſes cheveux, & ſurtout, *à la meſure de ſes pieds*. Le P. B. a beau dire : le bon ESCHYLE a des morceaux frappants, une Poëſie ſublime ; mais il radote quelquefois. Il eſt donc vrai qu'EURIPIDE, ni ARISTOPHANE, ni M. DACIER n'ont pas été ſi mal fondés dans leur Critique.

* Voyez les Nuées d'ARISTOPH. Act. I. Scène derniere, dans la troiſiéme partie de cet Ouvrage.

voit entre les cheveux répandus & les siens, sur la conformité des traces marquées sur la terre avec celles de ses pieds, & enfin sur le tissu qu'Euripide appelle une robbe, de sa grace; quoique le mot ὕφασμα signifie aussi un voile, & soit pris par Eschyle dans ce sens. Ne le fut-il pas, Oreste pouvoit avoir conservé & apporté avec lui cette robbe, pour se faire plus sûrement reconnoître. Mais outre qu'Euripide dégrade en ceci la majesté de la Tragédie qu'il abbaisse au Comique, il exagère le ridicule, ou plutôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire est pourtant si plaisante, qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de son Electre avant que de voir la Piéce elle-même. Un vieillard domestique d'Agamemnon revient de son tombeau. Il paroît comblé de joye. » J'ai trouvé, » dit-il à Electre, des boucles d'une » chevelure blonde, & j'ai été surpris » de voir qu'on eût osé les porter à ce » tombeau. Ce n'est sans doute aucun » Argien. C'est donc apparemment vo- » tre frere qui a voulu honorer les Ma- » nes du déplorable Agamemnon. Con- » sidérez ces cheveux, approchez-les

» de votre tête, & comparez la cou-
» leur : car enfin vous ſçavez que ceux
» qui ſont iſſus du même ſang ont cou-
» tume de ſe reſſembler. »

ELECTRE.

Vous n'y ſongez pas, ô vieillard, penſez-vous que le brave Oreſte vint en cachette à Argos, & fût arrêté par la crainte d'un Egiſthe ? (*Mauvaiſe raiſon contre Eſchyle. Oreſte étoit ſeul, & il devoit uſer de ſtratagême pour faire une révolution d'Etat.*) D'ailleurs comment voulez-vous que ſa chevelure ſe rapporte à la mienne ? l'une doit ſe ſentir de la maniere dure dont un jeune homme de condition eſt élevé ; l'autre ſe reſſent toujours de la molleſſe que lui donne le ſoin qu'on a de parer le ſexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajuſtez vos pieds ſur les veſtiges des ſiens, & voyez s'ils ne s'y rapportent pas ?

ELECTRE.

Hé, comment les traces des pas ſeroient-elles imprimées ſur la pierre & ſur la terre dure ? Mais quand cela pourroit être, peut-on imaginer que les pas d'un frere & d'une ſœur puiſſent être ſemblables ?

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste étoit de retour, ne pourriez-vous pas reconnoître la robbe tissue de vos mains dont il étoit orné, lorsque je le dérobai à la mort ?

ELECTRE.

Ignorez-vous donc, ô vieillard que j'étois encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé ? mais quand il seroit possible que je lui eusse tissu une robbe, pourroit-il la porter encore ? il faudroit que les vêtemens suivissent la destinée des humains pour croître comme eux. Croyez-moi, c'est quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces tristes dons au tombeau, *&c.*

Enfin je sçai qu'Aristote * ne met qu'au second rang des reconnoissances, celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance & le raisonnement. Il cite même cette reconnoissance d'Oreste dans Eschyle. Mais ce n'est pas là prouver qu'elle soit *grossière.*

Après les premiers transports d'une reconnoissance si subite †, Oreste fait

* ARIST. *Poët. chap.* 17.

† Cette reconnoissance si subite est appellée *grossière* par M. DACIER : & si M. DACIER

Note de l'Editeur.

une prière éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il ajoute que c'est un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un pere, en ôtant le jour à ses assassins; que ce Dieu l'a menacé des plus cruels supplices s'il ne le faisoit, qu'en le faisant même il seroit livré aux Furies, frappé de lépre, ou de quelque maladie horrible, séparé du commerce des hommes, & obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéissant, ou en n'obéissant pas, Oreste est également menacé d'être puni. Il se résout à obéir. La tendresse pour un pere l'emporte sur tout autre égard, aussi-bien que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur, & d'une mere parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tâche d'assaisonner un autre par-

---

entend par-là une reconnoissance mal préparée & mal conduite, on ne voit pas qu'il ait si grand tort Qui voudra comparer les deux reconnoissances dans ESCHYLE & dans SOPHOCLE, verra sans peine que la Tragédie, du tems d'ESCHYLE, étoit dans son enfance, & que SOPHOCLE & EURIPIDE, mais sur-tout SOPHOCLE, l'ont amenée à sa maturité, pour ne pas dire à sa perfection.

ricide pour le rendre supportable par la nécessité de le commettre.

Le Chœur fait des vœux en faveur d'Oreste ; & ici commence un retour de tendresse entre le frere & la sœur. Dans cette Scène, qui est très-vive, quoiqu'assez longue, il se fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, & le desir effrené d'une vengeance qui paroît légitime. C'est une perte pour notre langue, qu'on ne puisse rendre la délicatesse de tous ces mouvemens qui se trouvent cónfondus dans une foule d'expressions & de vers d'une telle énergie, qu'ils perdroient tout leur prix dans une traduction littérale. On y voit dans Oreste la vengeance dominante : mais combattue par un reste de scrupule qu'Electre & le Chœur apperçoivent malgré lui, & qu'ils tâchent de vaincre sans lui faire sentir qu'ils l'apperçoivent. » O mon pere, s'écrie-» t-il, où êtes-vous ? où est ce lit fatal » où vous avez perdu la vie ? Electre entre dans le même mouvement ; & le Chœur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils pleurent. » Hélas, » continue la Princesse, si du moins » quelque Lycien vous eût ravi le jour » au siége de Troye, vous auriez con-

» fondu vos cendres avec celles de tant » d'illuſtres Héros dont vous fûtes le » Roi. » Le Chœur invoque Jupiter vengeur & les Furies. » Où êtes-vous, » Déeſſes infernales ; ô vous qui prenez » l'intérêt de ceux qu'on a indignement » égorgés, jettez les yeux ſur ces triſ- » tes reſtes des Atrides. » Mais Electre qui ſe ſent trop attendrie, en ne conſidérant qu'un pere mort, ranime ſon courroux par l'idée & la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à ſon époux. Sur quoi Oreſte lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le ſein de ſa mere ; il ajoute en ſoupirant, & de mourir après elle. Electre qui regarde ce dernier mot & ce ſoupir comme un reſte de remords qui ſe réveille, acheve d'aigrir le courroux de ſon frere contre Clytemneſtre. » Elle » a coupé, dit-elle, les pieds & les » mains à ſon époux, & voici le lieu où » elle l'a inhumé. » Electre retrace ici en peu de mots ſa propre miſère ; puis elle invoque ſon pere & les Dieux. Ces fréquentes invocations continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette Scène, & ſont l'expreſſion pure de la vengeance & de la douleur. Car on y prie Agamemnon de ſe ſouvenir

des indignes traitemens qu'il a soufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreste enfin demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations * sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La Reine a cru voir en dormant un serpent sortir de son sein ; elle a cru l'allaiter, & le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Rien de plus naïf que cette courte narration. Telle est la maniere des Anciens. Elle peint en peu de mots. Oreste, qui conçoit le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira, & pour cela il envoye Electre dans le Palais, afin d'observer ce qui s'y passe ; il engage le Chœur à un secret impénétrable, & il destine Pylade à le seconder dans son projet. Le Chœur, pour l'Interméde accoutumé, repasse les amours funestes qui se sont cimentées par le sang. C'est un tissu des amours de la fable mis en strophes pour le chant.

Note de l'Editeur. * C'est pour cela même que le titre de cette Piéce doit s'inscrire *Choëphores* de χοὰ ou χοὴ, *libatio*, *ettuno*, & non pas Coëphores, comme le P. BRUMOY l'intitule.

ACTE III.

Un eſclave ſort du Palais : Oreſte l'appelle, & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger eſt arrivé. Clytemneſtre ſurvient ſuivie d'Electre. Oreſte ſe dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreſte, & il feint de ne connoître ni la Reine ni la Princeſſe. Ce Prince, inconnu de Clytemneſtre, s'excuſe d'être obligé de faire un rapport ſi affligeant à des perſonnes qui l'honorent de l'hoſpitalité. Pour Clytemneſtre, elle reçoit froidement cette nouvelle, & dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en ſera pas moins cher à Egiſthe. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement deſtiné aux étrangers. Oreſte entre donc dans le Palais, auſſi-bien que Clytemneſtre & Electre, qui ſe retirent de leur côté : ce qui donne au Chœur l'eſpérance d'un heureux ſuccès.

La Vieille qui a élevé Oreſte, va chercher Egiſthe par ordre de la Reine. » L'inhumaine, dit-elle, affecte une » feinte douleur, mais elle a peine à » cacher ſa joye. C'eſt à moi de pleurer » le malheureux Oreſte. » Elle fait voir

en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice eſt très-naif. Car elle ſe rappelle aſſez en détail toutes les peines que lui a coûté l'enfance d'Oreſte. Il faut paſſer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à-peu-près comme Phenix dans Homère à l'égard d'Achille, choſe dont on a fait un crime à Homère, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eſchyle. Le Chœur, pour conſoler cette femme, lui laiſſe entrevoir que le bruit du trépas d'Oreſte eſt un faux bruit ſemé à deſſein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egiſthe. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le Théâtre, & ſes chants ne ſont que des prieres pour la réuſſite de l'entrepriſe d'Oreſte. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du Chœur avec la Vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egiſthe de venir avec ſes Gardes. C'eſt une précaution qu'a pris le Poëte pour marquer le caractère des Tyrans, qui ayant tout à ſe reprocher, vivent toujours dans la crainte, & en même tems pour ſurprendre l'eſprit du ſpectateur par ce nouvel obſtacle. Mais le Chœur le léve auſſi-tôt en diſant à la Gouvernante de ſe bien garder de parler à Egiſ-

the de cette circonſtance, & de l'engager au contraire à paroître ſeul, en le prévenant ſur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

ACTE IV.

Egiſthe paroît en effet accompagné d'un ſeul homme qui l'avoit appellé de la part des deux étrangers. Il vient s'inſtruire de la vérité du fait ſur la mort d'Oreſte. Il ne fait point éclater ſa joie comme dans Sophocle : au contraire, ſa politique défiante lui fait dire qu'il eſt fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne ſont éclaircis & fondés ; qu'on en peut tirer de dangereuſes conſéquences en ſe rappellant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne ſont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'eſt qu'il a été auſſi averti par la nourrice de la part de la Reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, & celui-ci le renvoye aux deux étrangers pour être plus sûrement informé.

Egiſthe entre dans leur appartement, tandis que le Chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il eſt frappé par Oreſte. On entend ſes cris ſur le Théâtre. Les filles qui compoſent le Chœur

s'écartent un peu en partie de frayeur ; & en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domestique sort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître & fait promptement ouvrir l'appartement de la Reine. Elle sort ; & il lui apprend ce qui vient de se passer. « Ah, s'écrie Clytemnestre, » nous sommes trahis, nous périssons » par les embuches, comme nous avons » fait périr Agamemnon. " Elle demande des armes. Mais Oreste se présente à elle. « Je vous cherche encore, lui dit-» il ; pour Egisthe il est puni." Et comme Clytemnestre pousse un soupir sur la mort de son cher Egisthe, « Barbare, » ajoute Oreste, vous aimez cet époux. » Hé-bien vous l'accompagnerez au » tombeau. " Clytemnestre qui reconnoît son fils à cet exploit lui demande grace, & lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle. « Que » dois-je faire, dit-il, cher Pylade ? " Pylade le raffermit en alléguant l'ordre du Ciel. « Où sont les oracles d'Apol-» lon ? où sont vos sermens ? tout vous » doit être ennemi hors les Dieux. " Oreste étouffe sa tendresse, & ordonne à la Reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Egisthe, pour y

être immolée auprès de lui. « Un dou-» ble crime vous a unis pendant la vie, » le même sort va vous réunir, venez » l'épouser encore une fois." Le discours entrecoupé du fils & de la mere est court & vif. Il commence ainsi.

CLYTEMNESTRE.

O mon fils, songez que je vous ai nourri. Donnez-moi la vie.

ORESTE.

Vous avez tué mon pere, & vous verriez le jour avec moi!

CLYTEMNESTRE.

C'est le destin qui donna la mort à Agamemnon.

ORESTE.

Et le destin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ai nourri dans mon sein! ah, mon songe étoit trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourez par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque chose de trop barbare pour nos mœurs, quelqu'adoucissement qu'Eschyle semble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'est toujours un fils qui tue une mere, & une mere suppliante. Sophocle est un

peu moins dur en ceci qu'Eſchyle & Euripide. Le Chœur termine cet Acte par une eſpéce de triomphe ſur cette vengeance opérée, dit-il, par la juſtice même, fille de Jupiter.

ACTE V.

Oreſte ſort du Palais, & fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Egiſthe & de Clytemneſtre. D'un autre côté il leur fait voir le voile dont l'un & l'autre couvrit Agamemnon pour le maſſacrer, & les chaînes dont ils le liérent. « Qu'on l'étende dit-il, ce » voile abominable, non pour être vû » de mon pere; mais afin que le ſoleil, » témoin de tant de ſang répandu, me » ſoit garant que c'eſt avec juſtice que » j'ai oſé tuer une mere. Car pour Egiſthe » je n'en parle pas. Il porte la juſte & » trop douce peine de ſon adultère. » Le Chœur à ce ſpectacle ſent réveiller ſa douleur & ſon indignation : mais Oreſte a beau ſe raſſurer à cette vûe; le fruit de ſa victoire, c'eſt d'être obligé de fuir à Delphes, ſuivant les ordres d'Apollon. Il ſent même déja ſa raiſon ſe troubler. Mais avant que les Furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à

témoin de ſon innocence, & les laiſſe joüir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui-même loin de ſa Patrie. A l'inſtant il croit voir les Euménides avec les ſerpens qui ſifflent ſur leurs têtes, & des yeux qui diſtillent de ſang. Ce n'eſt là qu'une fureur commencée. Auſſi Eſchyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet Oreſte ne perd pas entierement l'uſage de la raiſon. Il ſe retire avec Pylade, & le Chœur finit en plaignant la deſtinée de cette maiſon, où ſe ſont commis tant d'attentats, & même le ſort d'Oreſte obligé de les venger ſur une mere, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les Furies dont Oreſte eſt agité, & que Clytemneſtre appelloit *les chiens irrités d'une mere*, ſont une peinture très-ancienne & très-noble des remords qui aiguillonnent la conſcience d'un coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus ſenſibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offenſe auſſi violemment que le parricide. Ciceron dit admirablement à ce ſujet. « * Ne vous imagi-

* *Cic. pro Roſ. amer. n.* 40.

» nez pas, que, comme vous le voyez » souvent aux spectacles, un homme » coupable d'impiété ou de quelque » attentat, soit réellement agité & saisi » d'effroi par les torches ardentes des » Furies. Le scélérat est tourmenté par » ses propres fautes, poursuivi par ses » frayeurs, agité par ses fureurs, bour- » relé par ses noirs projets, déchiré par » ses remords. Voilà les Furies domesti- » ques qui s'attachent pour toujours aux » impies. Ce sont elles qui jour & nuit » vengent par de cruels, mais justes » supplices, le sang des peres sur des » fils parricides. » *Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis sæpenumerò videtis, eos qui aliquid impiè scelerateque commiserint, agitari & perterreri Furiarum tedis ardentibus. Sua quemque fraus, & suus terror maximè vexat: suum quemque scelus agitat, amentiâque afficit: suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque Furiæ, quæ dies nocteſque parentûm pœnas à conscelerati ſſimis filiis repetunt.*

ELECTRE D'EURIPIDE.

IL n'eſt pas néceſſaire après ce qu'on a vû, de développer ce ſujet. Quoique différemment enviſagé par les trois rivaux, le fonds eſt toujours l'hiſtoire d'Egiſthe. C'eſt tout dire : & d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer aſſez par ſon Prologue auſſi poſtiche que la plûpart des autres de ce Poëte.

ACTE PREMIER.

Un Mycénien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paroît d'abord, & adreſſant la parole à ſa Patrie, il repaſſe dans ſon eſprit l'entrepriſe d'Agamemnon, ſon expédition de Troye, ſon retour à Argos, ſa mort que lui procura ſon épouſe de concert avec Egiſthe, & les ſuites de ce crime. Egiſthe épouſe Clytemneſtre & s'empare du Sceptre : il veut tuer Oreſte fils d'Agamemnon. Mais un vieillard l'enléve, & le confie

à Strophius Roi de la Phocide. Le Tyran laisse d'abord vivre Electre fille de son prédécesseur ; mais la voyant nubile, & recherchée de tous les Princes de la Gréce, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger son pere, & il résolut de s'en défaire. Toutefois Clytemnestre la sauva par politique plutôt que par pitié. La mort de sa fille auroit rendu le gouvernement de la mere trop odieux, & n'auroit fait qu'aigrir Oreste, qui avoit déja mis à prix la tête de l'usurpateur. « C'est ce qui a déterminé le » Roi (dit cet homme) à me donner » Electre en mariage. Noble, à la vérité, » mais pauvre, je vois ma noblesse éclip» sée par l'indigence. J'étois tel qu'É» gisthe souhaitoit. Il a cru que ma foi» blesse le mettoit hors d'état de rien » craindre de moi ; au lieu qu'un époux » plus puissant auroit pû réveiller le » meurtre d'Agamemnon, & n'en pas » laisser impunis les auteurs. »

Euripide donne ici à ce Mycénien le vrai caractère d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le Poëte en fait un Philémon, * un homme semblable à

* Voyez les Métam. d'Ovid. l. 8. v. 632.

ce vertueux époux de Baucis, Prince par le cœur, laboureur par la néceſſité de ſa fortune, craignant les Dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la juſtice, & haïſſant la tyrannie. Contraint d'épouſer Electre, devenue la victime d'une politique injuſte & cruelle, il eſt ſon protecteur plutôt que ſon mari, & il proteſte publiquement que le reſpect pour le ſang de ſes légitimes Rois l'emportant en ſon cœur ſur l'ambition d'épouſer une Princeſſe, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt ſacré que les Dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour juſtifier ce dernier article. Mais outre que cette ouverture ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui eſt un modéle achevé, l'imagination ſe trouve un peu bleſſée de ce mariage ſans mariage.

A la ſeconde Scène on voit une jeune femme ſimplement vétue, & portant ſur ſa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voiſine. C'eſt Electre qui ſe fait connoître en adreſſant ſes plaintes aux aſtres ſur la cruauté d'une mere qui l'a réduite à un ſi triſte état. Son mari la rencontre, & ſe plaint tendrement que malgré ſes prières & ſes ordres elle s'abaiſſe toujours à des emplois vils & in-

dignes de sa naissance. « Je vous mets » au rang des Dieux (répond Electre) » vous dont la tendresse vertueuse a res- » pecté ma misère. Qu'y a-t-il de plus » heureux dans l'excès de mon mal- » heur, que d'avoir trouvé un ami tel » que vous? c'est à cette amitié si pure » que je rends hommage par mes soins. » Hé, n'est-il pas juste que par recon- » noissance du moins je prenne part à » vos travaux, & que je soulage vos » peines? » Le mari se rend à tout ce qu'elle veut, & il se dispose lui-même à aller ensemencer son champ dès que le jour paroîtra; ce qui montre l'extrême humiliation où Egisthe avoit réduit Electre, puisqu'il l'a contrainte d'être la femme d'un simple paysan, obligé de vivre du pénible travail de ses mains.

Tandis que l'un & l'autre se retire, Oreste arrive avec Pylade; (ils sont inséparables chez nos Poëtes) ces deux amis se font d'abord connoître au spectateur par leur amitié mutuelle. Le premier déclare qu'il vient venger la mort de son pere par l'ordre d'Apollon, qu'il a profité de la faveur de la nuit pour faire les sacrifices des morts sur le tombeau d'Agamemnon, & que durant le jour qui commence à luire, il est bien aise de

ſe tenir ſur la frontiere de l'Argolide, pour être à portée de ſe retirer en cas qu'il ſoit découvert, & pour tâcher de trouver ſa ſœur, dont il croit la maiſon peu éloignée. Ils apperçoivent Electre proche de la fontaine où elle puiſe de l'eau, & la prenant pour une eſclave ou pour une payſanne, ils s'écartent un peu en attendant qu'elle paſſe, afin de tirer d'elle les éclairciſſemens qui leur ſont néceſſaires. Pour cela ils vont s'aſſeoir proche de la maiſon d'Electre ſans la connoître. C'eſt un jeu de Théâtre.

Electre ſe croyant ſeule, renouvelle ſes plaintes en rempliſſant ſon urne. Ce qu'elle dit eſt exprimé par une eſpéce d'Ode, que les Anciens appelloient *Monodie* ou Monologue en chant. C'eſt l'Interméde du premier Acte, auſſi-bien que la ſuite. En effet Electre appercevant le Chœur, l'invite à pleurer avec elle, & pour l'y engager, elle peint la mort de ſon pere, l'abſence ou peut-être l'eſclavage de ſon frere, & ſes propres malheurs, avec ces traits vifs & ces exclamations fréquentes qui font l'ame des Chœurs d'Euripide. C'eſt le même caractère d'Electre, & le même goût que dans le Monologue de Sophocle. *Lumiere pure, Ciel, qui environnez la*

terre, &c. Mais celui d'Euripide paroîtroit moins ſerré & moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas ſon urne avant que de commencer cette triſte cérémonie, c'eſt-à-dire, avant que de payer à Agamemnon le tribut de ſes larmes & de ſes cris lugubres. Le Chœur, qui n'eſt autre qu'une troupe de bergeres & de payſannes attachées à la fortune d'Electre par pure compaſſion, veut en vain détourner cette Princeſſe de ſonger à ſes maux, en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer. « Il n'eſt plus de fêtes, ni de danſes, ni » de joie pour elle. Les larmes ſont de- » venues l'unique aliment, & la ſeule » douceur qu'il lui ſoit permis de gou- » ter. » Elle montre ſes habits, ſi peu dignes d'une Princeſſe de ſon rang, mais ſi conformes à ſes malheurs. Surquoi le Chœur avec la ſimplicité, qui fait ſon caractère, lui offre des vêtemens plus riches & plus décens pour l'engager à paroître dans les fêtes publiques, & à honorer les Dieux par ſa préſence, afin de ſe les rendre propices. Car il n'eſt point de raiſons qu'il n'allégue pour la perſuader. « Cheres amies, répond-elle, » les Dieux ſont devenus inſenſibles » aux maux d'Electre, & ſourds aux cris

» du ſang d'Agamemnon : tout concourt
» à m'accabler, le pere mort que je pleu-
» re, & le frere qui me reſte encore.
» Malheureux Prince, il erre dans des
» climats étrangers, où le terme de ſes
» erreurs eſt l'eſclavage, tandis que chaſ-
» ſée de la maiſon paternelle, & con-
» damnée à vivre dans une cabane ſur
» ces triſtes rochers, je ſéche de douleur
» à la vûe d'une mere qui joüit tranquil-
» lement du fruit de ſon crime dans le
» lit de l'époux qu'elle a maſſacré.

ACTE II.

Oreſte & Pylade, qui ont tout entendu, ſe lévent tout-à-coup de l'endroit où ils s'étoient cachés, & la Princeſſe effrayée à la vûe de deux étrangers en armes veut prendre la fuite. Mais Oreſte l'arrête malgré ſes cris, en lui proteſtant qu'il eſt bien éloigné de lui vouloir nuire. « Pourquoi donc ces armes, dit-elle, » & cette affectation à vous tenir en » embuſcade proche de ma maiſon. » Electre eſt juſtement étonnée de voir des gens armés, parce que les Grecs portoient rarement des armes, ainſi que nous l'avons obſervé. Le Prince pour raſſurer ſa ſœur d'un ſeul mot, lui répond

qu'il eſt un étranger qui vient lui apporter des avis certains de ſon frere. « Ah, Dieux, s'écrie-t-elle, vit-il, ou ne » vit-il plus ? il vit, dit Oreſte, goutez » la douceur de cette heureuſe nouvel- » le. » Si l'on veut bien ſe rappeller le tour que Sophocle donne à cette entrevûe du frere & de la ſœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été à beaucoup près ſi heureux dans cette Scène. Elle eſt toutefois attachante. Car Oreſte ſe donnant toujours pour un étranger, fait raconter à ſa ſœur ſes avantures & la ſuite de ſon exil. Elle lui dit qu'elle eſt mariée à un époux dont la fortune eſt fort au-deſſous du rang de Princeſſe, mais dont la généroſité l'égale ; que ce vertueux ami l'a traitée en ſœur, par égard pour la race royale, & pour ne pas être le miniſtre de l'inhumaine politique d'Egiſthe ; que le Tyran abuſé par le voile ſpécieux d'un mariage qu'il croit réel, joüit du plaiſir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre mépriſable, & pour n'avoir rien à craindre de ſa poſtérité ; qu'enfin les amies qu'elle s'eſt faites (elle parle du Chœur) ſont de véritables confidentes, fidelles à Agamemnon, & ennemies de l'uſurpateur, auſſi-bien que ſon mari ; mais que

le seul Oreste est capable de renverser la tyrannie.

« Vous sentez-vous assez de courage, » reprend Oreste, pour l'aider à égorger » votre mere ? Assez, répond-elle, pour » l'immoler de ce même fer dont elle » immola son époux. Puis-je assurer » Oreste, dit l'un, que vous êtes iné- » branlable dans cette résolution ? Puis- » sai-je mourir, dit l'autre, après avoir » donné la mort à cette barbare mere. » Cela est atroce, comme le remarque très-bien M. Dacier ; & sans doute Electre est plus supportable chez Sophocle. Au surplus Euripide se sert d'un artifice pour suspendre la reconnoissance du frere & de la sœur, en faisant dire à Electre qu'elle ne pourroit le reconnoître si elle le voyoit, sans le secours du vieillard qui l'a dérobé à la mort. Ainsi la reconnoissance ne se fait pas au second Acte, (comme le dit M. Dacier ;) mais seulement au troisiéme, comme on le verra. Car ici Oreste, pour garder le rôle d'étranger qu'il a pris, demande à sa sœur ce qu'il doit rapporter de sa part à un frere si chèrement aimé. « Racontez-lui » mes maux & les siens, » dit-elle. On en a vû le détail qu'elle répéte d'une manière encore plus animée. Car elle

Pref. d'Elect.

répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le Tyran, sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail, & occupées à subvenir à ses besoins, sur son deuil perpétuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes, des sacrifices, & qui la condamne à une obscure solitude. D'un autre côté elle décrit par opposition « la félicité » criminelle, mais paisible de Clytemnestre, assise sur le thrône dans le sein » de la magnificence Phrygienne, au » milieu de ses fidelles étrangères esclaves d'Agamemnon, dans tout l'éclat » d'une cour brillante & fière, tandis » que le sang du Roi mort séche sans » vengeance sur les murs du Palais, qui » en sont rougis. Enfin elle représente » Egisthe traîné fièrement sur le même » char dont se servoit Agamemnon avec » tant de dignité, & tenant le Sceptre » de la même main qu'il trempa dans le » sang de ce grand Roi, dont il insulte » même les mânes & le tombeau.

Sur ces entrefaites le Chœur apperçoit le mari d'Electre qui revient des champs, & qui paroît d'abord surpris de cette conversation familiere de la Princesse avec deux hommes. Electre en apporte aussi-tôt la raison pour lever ce

ſcrupule, né de la délicate bienſéance des Anciens. Le laboureur apprenant qu'Oreſte vit encore, en témoigne ſa joie. Il veut même donner l'hoſpitalité aux voyageurs. Il les prie d'entrer dans ſa cabane, prêt à les recevoir le moins mal que ſa pauvreté pourra le permettre. Il voudroit qu'on les y eût déja reçûs. Il marque ſa peine & ſon chagrin qu'on n'y ait pas ſongé d'abord. Il ordonne à ſes domeſtiques de prendre les malles des voyageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ſes offres. C'eſt Philémon qui reçoit des Dieux ſous ſon humble toît.

Oreſte également ſurpris, & charmé de trouver dans un homme indigent, & vil en apparence, des ſentimens qu'on cherche ſouvent en vain dans un rang plus élevé, fait une belle morale, quoiqu'un peu longue, ſur la biſarrerie de la fortune, qui cache ſi ſouvent des cœurs lâches dans les Princes, & des ſentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Electre, confuſe de recevoir d'illuſtres étrangers dans une chaumine où elle manque de tout, envoye ſon mari chez le vieux Gouverneur qui a ſauvé Oreſte, afin de l'engager à régaler les deux Grecs d'une ma-

niere moins indigne d'eux. Le laboureur y consent, parce que son épouse le veut ainsi; mais il ajoute, que sa pauvreté même pourroit suffire à bien traiter ses hôtes, au moins pour un jour. C'est qu'il compte pour une richesse ce que Philémon donna à ses hôtes, Jupiter & Mercure, un visage ouvert, & un cœur généreux,

* *Super omnia vultus*
Accessore boni, nec iners pauperque voluntas.

« Toutefois il considère, en s'en allant, un grand avantage dans les richesses & dans la prospérité, c'est de » nous mettre en état d'obliger des amis, » ou de subvenir à des besoins extraordinaires. Car pour les besoins communs il croit l'abondance peu nécessaire, suivant la maxime qu'Horace a depuis traduite ainsi en parlant » à un riche :

† *Non tuus hic capiet venter plusquam meus.*

L'estomac du riche n'est pas plus grand que celui du pauvre. Ces maximes d'un homme satisfait dans l'indigence, & qui

* Ovid. *Métam. l.* 8. *v.* 631.
† Hor. *Sat.* 1. *liv.* 1. *v.* 48.

n'envie aux grands que la douce satisfaction de pouvoir faire des heureux, achévent le portrait intéressant d'un homme vertueux.

L'Interméde du Chœur semble un peu détaché du sujet. C'est pour le moins un écart Pindarique. Car on y apostrophe les mille vaisseaux qui voguerent à Troye, on y reléve la gloire d'Achille, on y parle de son bouclier comme Homère, on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On représente Achille sur un char rapide, environné d'un nuage de poussiere, & portant la terreur dans les rangs des Troyens. L'on finit enfin par des mouvemens d'indignation contre Clytemnestre, qui a été assez dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros, & le Roi de tant de Rois; & l'on prédit la vengeance d'un si horrible attentat. Car voilà où l'on en vouloit venir, comme fait Pindare dans ses Odes.

ACTE III.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon & ses enfans, arrive courbé sous le poids des années, & frappe à la porte d'Electre, non sans gémir sur la

pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une Princeſſe. Dès qu'elle paroît il l'aborde civilement, en lui préſentant un agneau, (il l'a choiſi ſur tout ſon troupeau) des fleurs pour joncher la table, des fromages, & un Outre de vin exquis, en un mot un repas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumine; puis il eſſuye ſes larmes: car la vûe d'une Princeſſe auſſi malheureuſe qu'Electre, & la comparaiſon de l'état où il la trouve, avec celui où il l'avoit vûe autrefois, lui réveillent une idée chère qui l'attendrit. Il parle & agit comme *les peres nourriciers* des Princes Grecs, & avec toute la naïveté du *bon vieux tems*.

Après ce premier abord il ajoute qu'il vient de paſſer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réitérer un léger hommage de ſes pleurs, & d'une libation de vin: mais qu'il a trouvé un grand ſujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le ſang étoit fraîchement répandu, & tous les veſtiges d'un ſacrifice récent. On a vû ci-deſſus cette Scène traduite. C'eſt une malice d'Euripide, pour tourner la reconnoiſſance d'Eſchyle en ridicule. Electre réfute toutes les raiſons du vieillard, qui

veut que ce ſoit Oreſte qui eſt venu honorer les mânes de ſon pere. Cette Scène indépendamment du ſel de la ſatyre qui eſt déplacé, ne laiſſe pas de ſuivre agréablement le fil de la piéce, & d'aider à la ſuſpenſion qu'Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreſte ſort & ſe montre au vieillard. Tandis qu'il demande à Electre quel eſt cet homme, le vieux Gouverneur l'enviſage en ſilence avec une ſurpriſe extraordinaire; & il le dévore des yeux. « Invoquez les » Dieux, ô Electre, s'écrie-t-il auſſi-tôt, » & jettez un regard ſur votre hôte. » C'eſt Oreſte. » On ne peut le croire. Il inſiſte; & il en apporte enfin une preuve indubitable. C'eſt la cicatrice d'une bleſſure, que le Prince étant enfant avoit reçûe au front en pourſuivant un faon de biche avec ſa ſœur. C'eſt la reconnoiſſance d'Ulyſſe dans Homère. Odyſſée.

Electre convaincue par cette marque, & par l'autorité du vieillard, embraſſe à l'inſtant ſon frere. Les premiers tranſports de cette reconnoiſſance ſont bien touchés: mais elle eſt moins vive & moins animée que celle d'Eſchyle, qu'Euripide a voulu railler. Pour Sophocle il l'emporte ſur tous les deux, en ſuppoſant Oreſte cru mort, qui revit

tout-à-coup pour faire passer Electre de l'abysme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au Chœur des sentimens très-vifs sur le retour d'Oreste ; mais ce Prince, sans trop s'arrêter à de frivoles demonstrations de tendresse, commence par interroger le vieillard sur la maniere de venger Agamemnon. » Nous est-il resté encore quelques amis, » dit-il ; ou sommes-nous aussi abbattus » que notre fortune ? à quel parti puis- » je m'attacher ? dois-je tenter l'entre- » prise à force ouverte, ou par la ruse ? » quelle route enfin dois-je tenir pour » pénétrer au milieu de nos ennemis ? » Mon fils, répond le vieillard, il ne faut » pas vous flatter. Vous êtes malheureux ; » plus d'amis pour vous. C'est un trésor » trop rare qu'un ami capable de soute- » nir la bonne & la mauvaise fortune de » son ami. D'ailleurs vous n'avez laissé » après vous nulle lueur d'espérance, & » votre parti s'est dissipé. Sçachez donc » que pour remonter sur le thrône vous » n'avez de ressource que dans votre va- » leur & dans la fortune. »

ORESTE.

Que faut-il faire pour y réussir ?

LE VIEILLARD.

Tuer Egiſthe & Clytemneſtre.

ORESTE.

C'eſt la gloire où j'aſpire. Mais comment y parvenir ?

LE VIEILLARD.

En vous inſinuant dans le Palais. Mais il ne ſuffit pas de l'oſer.

ORESTE.

J'entends. La ville eſt bien gardée, & les ſentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il eſt trop vrai. Egiſthe vous craint, & il ne s'endort pas ſur ce qui vous touche.

Dans cet embarras il vient une penſée au vieillard. Il a rencontré dans ſon chemin Egiſthe qui ſe diſpoſoit à faire un grand ſacrifice, & à célébrer une fête. (C'eſt celle dont le Chœur a parlé.) Le Tyran n'eſt ſuivi que de ſes domeſtiques, qui céderont ſans réſiſtance à la valeur du nouveau Roi. Le vieillard conſeille donc à Oreſte d'aller vers le lieu du ſacrifice, afin qu'Egiſthe l'appelle au feſtin comme étranger. Alors, continue-t-il, les conjonctures détermineront ce que vous aurez à faire. L'embarras d'Oreſte c'eſt de ne pouvoir percer

en même tems Egisthe & Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, & la vengeance inutile. Mais Electre le prévient, & prend sur elle le soin de se défaire de sa mere. Dessein horrible, & plus encore dans la sœur que dans le frere. Car Electre imagine une trahison pour attirer Clytemnestre dans le piége. C'est de feindre une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'est fait de sa vie.

Ensuite de cette délibération, le vieux Gouverneur se dispose à conduire Oreste au lieu du sacrifice, & à faire courir le bruit des couches d'Electre. Mais avant que de se séparer, le frere & la sœur implorent le secours de Jupiter, de Junon, & de l'ombre de leur pere, pour les rendre favorables à une vengeance dont la justice les intéresse. Electre est la plus emportée. Car elle déclare que si Oreste manque son coup sur Egisthe, elle se plongera un poignard dans le sein. Ella va en effet s'armer & se tenir en embuscade en attendant Clytemnestre.

L'Interméde de cet Acte paroît aussi étranger au Sujet que le précédent, quoique le but du Chœur soit de représenter l'origine des malheurs attachés à la mai-

ſon de Pelops, d'où ſont iſſus Agamemnon fils d'Atrée, & Egiſthe fils de Thyeſte. Le Chœur ſe rappelle la fable de la brebis dorée, qui cauſa une ſi affreuſe diſcorde entre Thyeſte & Atrée. Ce dernier Prince, jaloux de ce tréſor, dont dépendoit le deſtin de ſes Etats, & voyant que ſon frere le lui avoit enlevé par le moyen d'Eropa qui trahiſſoit doublement ſon mari, ſe vengea comme on ſçait de Thyeſte, en lui faiſant manger ſon propre fils. Ce feſtin, qui fit reculer le ſoleil, fut la ſource des maux qui accablerent depuis les Pelopides. Les vers que le Chœur chante ſont une grande & noble image de la fuite du ſoleil, de l'horreur des aſtres, & de la confuſion des élémens : « punition viſible de Ju-» piter, & leçon éloquente, (ajoute le » Chœur) pour apprendre aux mortels » à révérer les Dieux : mais dont la bar-» bare Clytemneſtre n'a pas profité.

ACTE IV.

» Quel bruit frappe mon oreille, dit » bruſquement une femme du Chœur ! » c'eſt le tonnere de Jupiter infernal ! » me trompai-je ? non. Les cris reten-» tiſſent de toutes parts. Sortez, Elec-

Le Coriphée.

» tre, ſortez. " Elle entend un bruit de guerre ; & comme la crainte eſt un interprête ſiniſtre, elle croit qu'Oreſte eſt accablé ſous le nombre, & que la conjuration a échoué. Dans cette idée elle veut ſe donner la mort, d'autant plus qu'il ne vient perſonne pour lui annoncer le ſuccès du combat d'Oreſte. Mais le Chœur l'arrête, & l'on voit paroître à l'inſtant un domeſtique du Prince, qui annonce qu'Oreſte eſt vainqueur, & que l'uſurpateur expire. La frayeur & la défiance dont Electre eſt prévenue, l'empêchent d'abord de reconnoître ce domeſtique : mais enfin revenue à elle-même, elle le reconnoît & ſe fait redire une ſi heureuſe nouvelle. L'Officier en fait un grand récit, à-peu-près en cette maniere : « Nous arrivons au lieu où » étoit le Tyran. Il ſe promenoit ſeul » dans un parterre, & il cueilloit des » branches de myrte pour couronner les » conviés. Etrangers, nous dit-il, en » nous appercevant, qui êtes-vous, & » quelle eſt votre patrie ? nous ſommes
A Piſe en Elide. » Theſſaliens, répond Oreſte, & nous » allons ſacrifier à Jupiter Olympien » ſur les bords de l'Alphée. Hé-bien, » reprend Egiſthe, je vous invite au » feſtin que je fais après un ſacrifice

» aux Nymphes. Vous y reviendrez de-
» main. Cependant entrons dans ce Pa-
» lais, ajoute-t-il, en nous préſentant
» la main d'une maniere qui ne nous
» permettoit pas de le refuſer. Qu'on
» apporte des bains pour les hôtes, afin
» qu'ils ſoient en état d'approcher de
» l'Autel. Oreſte répond qu'il eſt prêt,
» qu'il s'eſt déja purifié. Auſſi-tôt tout
» ſe prépare pour le ſacrifice. On améne
» les victimes, on apporte des corbeil-
» les, on allume le feu ſacré, on place
» les baſſins autour du bucher. Tout eſt
» en mouvement dans le Palais. Egiſthe
» jette ſur l'Autel des gâteaux, en di-
» ſant ces paroles: Nymphes qui habi-
» tez dans ces rochers, procurez-moi
» l'avantage de vous offrir ſouvent de
» pareils ſacrifices. Continuez de bénir
» le deſtin de Clytemneſtre & le mien;
» lancez enfin vos malédictions ſur nos
» ennemis. " Il entendoit Oreſte & la Princeſſe. On peut juger, comme dit l'Officier, que la priere ſecrette d'Oreſte étoit bien différente. C'étoient des vœux contraires qui montoient au ciel dans un même ſacrifice, & les Dieux devoient décider entre le Tyran & le légitime héritier du thrône.

Egiſthe, qui ne le croyoit pas ſi près

de lui, après avoir immolé une geniſſe, le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'étoit un art particulier aux Theſſaliens, & Oreſte s'étoit donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Egiſthe à l'aſpect des entrailles de la victime paroît effrayé, comme s'il y avoit lû ſa deſtinée. (Cela méne inſenſiblement au but.) Oreſte à ſon tour immole une victime, & du même couteau il frappe Egiſthe à mort, tandis qu'il le voit occupé à conſidérer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreſte. Il réſiſte, ſecondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il eſt Oreſte. « Je ne viens point, dit-il, » faire la guerre au peuple d'Argos, ni » à vous qui êtes mes ſujets. Je ſuis » Oreſte, & je viens venger la mort de » mon pere. A ces mots les gardes éton- » nés ſentent que les armes leur tom- » bent des mains. Un vieillard s'avance: » il reconnoît le Prince: on le couronne: » on paſſe de la fureur à l'allégreſſe. En » un mot il vient apporter à ſa ſœur la » tête, non de Meduſe, mais d'un en- » nemi plus odieux pour elle. »

Le Chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danſes & des chants, tandis

qu'Electre au comble de ſes vœux, s'adreſſe par des exclamations au ſoleil, à la nuit, à la terre, pour témoigner l'excès de ſa joie. Elle veut couronner ſon frere de ſes propres mains. Elle va chercher une couronne dans ſon appartement. Le Chœur continue ſes chants ou ſes cris de victoire. Oreſte paroît à l'inſtant avec Pylade. Electre ſort & ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais Oreſte, ſans ſe prévoloir d'un ſi heureux ſuccès, répond aux louanges que lui donne ſa ſœur avec une modeſtie pleine de gravité. « Electre, dit-il, adreſ» ſez d'abord vos hommages aux Dieux » auteurs de cette grande victoire. Ne » me regardez que comme le miniſtre » de leurs volontés & de la fortune. L'u» ſurpateur eſt mort. Voici ſon corps ; » votre Tyran dépend aujourd'hui de » vous." Car il ajoute, ſuivant la méthode des Anciens, qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de ſa ſœur, pour le donner en proie aux oiſeaux & aux bêtes féroces : ſentiment qui ne convient pas à nos mœurs. Il eſt vrai qu'Electre * marque quelque répugnance à inſulter à un mort, choſe qui paroîtroit

* Electre de SOPHOCLE, Act. V. Sc. derniere.

condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce ſujet, ſi le motif d'Electre n'étoit la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendoit ſur les morts n'étoit pas toujours généralement approuvée chez les Grecs. Ainſi Electre ſe contente de maltraiter de paroles ſon Tyran tout mort qu'il eſt: car elle lui reproche dans une harangue aſſez étendue, tout ce qu'elle a eû à ſouffrir de ſa cruauté, outre le meurtre d'Agamemnon & l'hymen de Clytemneſtre. Il y a dans ce diſcours beaucoup de morale & divers traits, entr'autres un ſur la molle condeſcendance qui rendoit Egiſthe l'eſclave plutôt que l'époux de Clytemneſtre. Quelque beauté qu'on puiſſe trouver dans ces ſortes de traits, qui peignent les mœurs Grecques, il eſt certain qu'un diſcours dans les formes adreſſé à un ennemi mort ne ſçauroit être aſſez de notre goût pour nous engager à le ſouffrir.

Oreſte ordonne à ſes domeſtiques d'emporter le corps d'Egiſthe dans la maiſon d'Electre, de peur que Clytemneſtre ne le voye en arrivant. Cela ſe fait tout à propos. Car Electre fait ſigne à ſon frere de parler d'autre choſe,

& elle détourne le discours, parce qu'elle voit de loin le char de sa mere qui s'approche peu à peu. Il y a ici un défaut visible, ce me semble. Car est-il vraisemblable qu'Egiste ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un sacrifice, sans que Clytemnestre en soit informée avant que d'arriver. Oreste même & Electre paroissent l'avoir oubliée, & ils s'enyvrent de voir Egisthe mort, sans songer que son épouse vit, & est en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plutôt? il étoit plus aisé de se défaire d'elle que d'Egisthe. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de Tragique au progrès de sa piéce, & c'est, je crois, l'unique raison qu'on puisse apporter de ce défaut de vraisemblance.

A l'approche d'une mere, Oreste sent le même remords que Cinna chez Corneille. « Qu'allons-nous faire, dit-il, » tremperons-nous nos mains dans le » sang de notre mere?

ELECTRE.

Est-ce donc sa vie qui excite votre pitié?

ORESTE.

Comment égorger celle dont j'ai reçû

le jour, & dont mon enfance a éprouvé les tendres soins ?

ELECTRE.

Comme elle a égorgé votre pere & le mien.

ORESTE.

O Phebus, que tes oracles sont injustes !

ELECTRE.

Qui sera donc juste, si Apollon ne l'est pas ?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer une mere, & la nature me le défend.

ELECTRE.

Est-ce un crime de venger un pere ?

ORESTE.

Oreste innocent va devenir parricide !

ELECTRE.

Cesserez-vous d'être vertueux en vengeant Agamemnon ?

ORESTE.

Je serai puni de l'avoir fait aux dépens du sang de Clytemnestre.

ELECTRE.

A qui donc laisserez-vous le soin de venger le Roi ?

ORESTE.

Ah, si c'étoit un mauvais démon qui m'eût trompé sous la forme d'un Dieu!

ELECTRE.

Ne le croyez pas. Le sacré Trépié ne rend que des oracles du Ciel.

ORESTE.

Non je ne puis justifier cet oracle.

ELECTRE.

Souffrirez-vous qu'on puisse vous reprocher d'avoir manqué de cœur ?

ORESTE *piqué.*

Hé-bien, il faut donc se résoudre....

ELECTRE.

A la faire tomber dans le même piége qu'Egisthe.

ORESTE.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature. Mais les Dieux l'ont ainsi voulu. Le sort en est jetté. O moment trop doux pour un pere à venger, & trop cruel pour un fils qui le venge !

Quelqu'horreur qu'inspire cette Scène, les remords d'Oreste sont ménagés avec beaucoup d'art, & font naître dans l'esprit du spectateur ce que dit Cinna sur ses remords.

* On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusques-là possédée
S'attache aveuglement à sa premiere idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé,
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé !
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

Le Chœur aborde la Reine Clytemnestre, & comme il est complice de la conjuration, il lui fait un compliment aussi perfide que flatteur. Euripide nous représente cette Reine sur un char, comme dans Iphigénie en Aulide. Elle fait d'abord descendre ses Troyennes qui l'accompagnent par honneur, afin de descendre ensuite elle-même soutenue de leurs bras. Mais Electre la prévient par ces paroles. « Je suis, comme elles, » une esclave bannie de la maison de » mon pere. Souffrez, Madame, que je » vous présente la main, & que je fasse » leur fonction. » Comme la Reine ne veut pas le souffrir, sa fille en se com-

* *Cinna* Act. III. Scène II.

parant toujours aux captives de Troye, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en eſclave. « Car enfin notre ſort » eſt le même, dit-elle. Privée, comme » elles, d'un pere, je ſuis traitée en » captive. »

Clytemneſtre obligée de ſe juſtifier, le fait, ainſi que chez Sophocle, c'eſt-à-dire, par de mauvaiſes raiſons, & par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition à dû retomber néceſſairement ſur Electre. Celle-ci ſe voyant invitée par ſa mere même à dire librement ſa penſée, la dit avec toute l'éloquence & toute la force dont elle eſt capable. Mais cette Scène, ſi ſemblable à celle de Sophocle pour le fonds, lui eſt cependant bien inférieure pour le tour, comme il ſeroit aiſé d'en juger par la comparaiſon. Je ne traduis point celle d'Euripide à cauſe de la reſſemblance. Il eſt vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Electre des traits que Sophocle avoit omis. Elle reproche, par exemple, à Clytemneſtre de s'être défaite du Roi, non pour venger la mort d'Iphigénie, vain prétexte trop aiſé à détruire, mais pour ſe faire un époux de ſon amant; puiſqu'après le départ d'A-

gamemnon pour Troye, & avant qu'il fût queſtion du ſacrifice d'Iphigénie, Clytemneſtre, durant l'abſence de ſon mari, affectoit de paroître belle, & de relever ſa beauté par des parures, préjugé certain d'infidélité chez les Grecs. « De plus, ajoute-t-elle, d'où venoit » cette criminelle joie qui vous étoit » particuliere, lorſqu'on apprenoit que » les Troyens avoient l'avantage, & » cette triſteſſe ſi marquée ſur votre » front au récit de nos victoires, ſi ce » n'étoit de la crainte de revoir trop » tôt un époux odieux ?

Clytemneſtre trop preſſée par des raiſons de cette force affecte une grande modération, juſqu'à avouer qu'elle eſt fâchée du paſſé, & qu'elle pardonne à ſa fille de prendre plutôt les intérêts d'un pere que les ſiens. Puis elle rompt le diſcours en parlant des couches d'Electre, qu'elle plaint dans le triſte état où elle la voit réduite. Elle laiſſe même échapper quelques ſoupirs à part pour ſe reprocher les maux qu'elle lui a cauſés. « Il eſt tard de gémir ſur mes maux, re» prend la Princeſſe, quand vous les » voyez ſans remède, & mon pere au » tombeau. Mais du moins que ne rap-

» pellez-vous votre fils Oreſte ? » Clytemneſtre avoue encore qu'elle le laiſſe en exil par la crainte qu'elle a de trouver un ennemi irréconciliable dans un fils. La converſation ſe tourne ſur Egiſthe, & à ſon ſujet Electre dit ce mot équivoque. « Ce fier Tyran habite en » ma maiſon, » pour faire entendre à ſa mere qu'il s'eſt emparé du Palais de ſes peres, tandis qu'elle entend que le corps d'Egiſthe ſans vie eſt étendu chez elle. La Reine briſe enfin un entretien qui commence à lui déplaire, & ſa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le ſacrifice ordinaire au dixiéme jour après la naiſſance de l'enfant. Clytemneſtre y conſent, & donne dans le piége qu'on lui a préparé. Elle renvoye même ſes gens & ſon char, avec ordre de ne revenir qu'après le ſacrifice. Cette précaution étoit néceſſaire pour mettre Oreſte & Electre en état d'attenter ſur la vie de leur mere ſans aucune oppoſition. Ce qui ſurprend encore une fois, c'eſt que la Reine n'ait pas encore appris la mort d'Egiſthe, dont le bruit ne pouvoit manquer de ſe répandre en un inſtant dans la ville. Il eſt vrai qu'Euripide y a pourvû en partie, en ſuppoſant qu'E-

gisthe étoit assez loin hors d'Argos, & que dans le moment même qu'on l'égorgeoit, Clytemnestre étoit partie de la ville par un autre chemin pour se rendre chez Electre. Comment donc n'est-elle pas arrivée avant Oreste? on ne le conçoit pas. Tout cela est plus composé & moins vraisemblable que l'arrangement tout simple de Sophocle. Car chez ce Poëte, Clytemnestre est tuée durant l'absence d'Egisthe, sans que le bruit de cet attentat se répande hors du Palais dont Oreste s'est rendu le maître: & ensuite Egisthe revient d'un voyage, ainsi qu'on l'attendoit, pour tomber entre les mains de son ennemi. Cela est sans doute beaucoup plus naturel que de supposer Egisthe tué au milieu de ses domestiques dans un sacrifice, & Clytemnestre attirée dans un piége assez mal tendu. En effet, la supposition des couches d'Electre n'est guère vraisemblable. La Reine sa mere auroit-elle dû ignorer la grossesse de sa fille, & la naissance d'un petit-fils? de-plus, sur quel fondement Electre se tenoit-elle assurée que sa mere auroit la complaisance de se rendre à sa chaumine au moment qu'elle en seroit priée? si pourtant une

de ces mesures avoit été rompue, le secret étoit découvert, & la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur & de célébrité à l'attentat d'Oreste sur Egisthe, en choisissant un jour solemnel, un sacrifice, & un sacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de sa cour & de ses sujets. Mais c'est cela même qui rend la machine trop embarrassée, & les ressorts trop compliqués. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire sur ce paralléle des deux piéces d'Euripide & de Sophocle : mais indépendamment de ces réflexions, la seule lecture fait voir que l'Electre du second l'emporte de beaucoup sur celle du premier, jusques-là que d'habiles gens, à juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fût véritablement d'Euripide, quoique le style soit trop conforme au sien pour la lui ôter.

Clytemnestre suivie d'Electre est à peine entrée dans la chaumine, que le Chœur complice de la conspiration, joüit par avance de la vengeance qu'il attend, & afin de mettre obstacle à la pitié du spectateur, il peint, avec des couleurs fortes, l'attentat de Clytemnes-

tre sur son premier époux. « Crime a-
» troce dont elle va, dit-il, recevoir le
» prix par un coup pareil à celui qu'elle
» lui a porté. » C'est que la loi du Talion justifioit tout chez les Grecs.

Cette courte réflexion est suivie d'un bruit confus qu'on entend dans la cabane. Clytemnestre s'écrie, « ah, mes en-
» fans, égorgerez-vous votre mere ? »
Le Chœur même est attendri par ces cris redoublés ; puis voyant sortir le frere & la sœur tout fumans du sang de leur mere, il frémit des horribles avantures qui composent l'histoire de la maison de Tantale.

ACTE V.

» O terre, O Jupiter, qui voyez tout
» ce qui se passe ici bas, tournez vos
» regards sur ces deux morts. C'est moi
» qui ai vengé mes malheurs par le plus
» détestable attentat. » Ainsi parle Oreste après le crime commis. Aussi ne l'avoit-il fait que malgré lui. Il semble pourtant qu'il eut été plus naturel de le laisser jouir, quelques momens au moins, du fruit de son crime avant que de le livrer aux remords. Le voile que la pas-

sion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout-à-coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au crime, se roidit, lutte contre le repentir, & tâche de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mere, moins par passion que par égard pour l'oracle, & par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'étoit servi Electre pour raffermir Oreste ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il étoit sur le point de commettre. Pour Electre, qu'elle tienne le même langage que son frere, & qu'on la voye livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avoit moins lieu de s'attendre. Il étoit beau de voir une femme armer Oreste, rassurer son ame étonnée, animer son courroux, & le piquer par le reproche de lâcheté. C'est ainsi qu'en use Emilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, est-il croyable qu'on la voye si-tôt démentir son caractère, & changer en foiblesse son inébranlable ferme-

té ? Après tout, en supposant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout-à-coup après que leur vengeance & leur prétendu devoir sont satisfaits, rien n'est mieux touché que leur repentir. Ce sont des regrets aussi vifs qu'inutiles. Leur passion est éteinte, la raison reprend ses droits, & leur cœur est déchiré. Le nom respectable de mere, qui n'avoit pû arrêter leur rage, revient sans cesse à leur esprit & sur leur langue. » Ils détestent la lumiere du jour ; ils ne » sçavent où porter désormais leurs pas. » ni où cacher la honte qui les suit. » Quel asyle trouveront-ils ? quel mortel » sera assez impie pour s'allier à des par- » ricides, & pour les recevoir sous le » même toît ? » Oreste, suivant la coutume des coupables qui cherchent à se justifier, rejette son forfait sur Apollon, qui l'a lui-même armé, & sur Electre qui l'a enhardi & determiné. » C'est vous » cruelle sœur, lui dit-il, qui m'avez » contraint, malgré moi, d'égorger une » mere. Hélas, vous l'avez vue nous » découvrir son sein, & se prosterner à » nos pieds, tandis que d'une main te- » nant sa chevelure . . .

ELECTRE.

Oui, je l'avoue. Et ſes cris vous ont émû.

ORESTE.

Mon cher fils, diſoit-elle en m'embraſſant les genoux, c'eſt ta mere qui te prie d'épargner ſon ſang. Ces mots & cette vue m'ont preſque déſarmé.

LE CHŒUR *à Electre.*

Cruelle, avez-vous pû ſoutenir la vue d'une mere expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas, je n'ai pû l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

ELECTRE.

Malheureuſe! il eſt trop vrai, c'eſt moi qui t'ai pouſſé à cet attentat: c'eſt moi qui par tes mains & par les miennes ai plongé le fer dans ſon ſein.

LE CHŒUR.

Quelle horreur! allez, couvrez du moins ſon corps, & cachez au Ciel les coups dont vous l'avez percé.

Le Chœur ſuit le caractère du peuple, dont la haine & la rage ſe changent bientôt en pitié après le crime commis. Tandis qu'Oreſte & Electre couvrent le corps de leur mere avec ſes habits, Caſtor & Pollux deſcendent d'une machine,

& le premier adreſſant la parole à Oreſte, lui dit que Clytemneſtre méritoit la mort; mais qu'elle ne devoit pas la recevoir d'un fils; que par égard pour Phébus il ſe contente de regarder ſon oracle comme inſenſé, quoique le deſtin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frere & à la ſœur ce que le même deſtin & Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouſer Electre, & l'emmener dans ſes Etats en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de pere ſous le nom de mari. Quant à Oreſte, ſon ſort eſt de renoncer à ſa patrie, d'errer de contrées en contrées toujours environné de furies, de donner ſon nom à une ville d'Arcadie, lieu de ſon exil, d'aller à Athènes implorer Pallas, de ſubir le jugement de l'Aréopage, d'en ſortir abſous, & délivré de la pourſuite des Euménides, & enfin de regner paiſiblement à Argos. Pour Egiſthe & Clytemneſtre, il ſeront inhumés, l'un par les Argiens, l'autre par Menelas & Hélene. Euripide adopte ici la fable d'Hélene en Egypte, où il prétend que cette Princeſſe fut tranſportée, tandis que » ſon » ſimulacre étoit à Troye par ordre de » Jupiter, pour exciter parmi les mor» tels des guerres cruelles qui doivent

» coûter tant de sang. » L'on verra cette histoire au long dans d'autres piéces d'Euripide à la II. Partie de cet Ouvrage, aussi-bien que ce qui regarde le jugement de l'Aréopage sur Oreste.

Le Chœur demande aux Dieux Gémeaux la liberté de parler, pour leur représenter qu'étant freres de Clytemnestre, & fils de Leda comme elle, ils auroient dû, ce semble, prévenir une mort si funeste; & la réflexion est naturelle. Mais ils répondent que le destin & l'oracle imprudent d'Apollon ne le permettoient pas. Le destin sert de solution à tout dans le systême des Grecs. Castor & Pollux auroient été sans cela fort embarrassés de répondre à Electre, qui n'a point d'oracle qu'elle puisse alléguer pour sa justification. Mais la destinée vient au secours: c'est elle qui a rendu le parricide commun à la sœur & au frere: morale étrange pour des Dieux!

Le reste de la Scène s'employe aux adieux & aux regrets d'Oreste & d'Electre, qui à peine réunis depuis une si longue séparation, sont encore contraints de se séparer. » Quoi, chere sœur, dit » Oreste, je vous revois après un si » long-tems, & l'on me prive de votre

» vue ! Je vous quitte, & vous me quit-
» tez ! » Caſtor le conſole par la qualité de l'époux qu'on donne à Electre, & il ajoute qu'après tout la punition de ſa ſœur ne conſiſte qu'à être exilée de ſa patrie. » Hé quoi de plus triſte, répond » Oreſte, que de quitter ſon pays natal ! » il eſt vrai que mon ſort eſt plus affreux. » Il ne ſe borne pas à l'exil. Il me traîne » à un Tribunal étranger. » On le conſole encore par l'aſſurance de la faveur de Pallas. Alors Electre embraſſe ſon frere pour s'en ſéparer ; & Oreſte lui dit, » Recevez les dernieres marques de » ma tendreſſe, & regardez-moi comme » mort. » Cette parole qui paroît froide à un Commentateur, comme ſi Oreſte démentoit par-là ſon caractère de héros, attendrit pourtant les Dieux qui ſont préſens : & Oreſte ajoute en ſoupirant, » Electre je ne vous verrai plus. » C'eſt à quoi le Commentateur n'avoit pas fait attention. Après ces derniers adieux tendrement réitérés, Oreſte recommande ſa ſœur à Pylade, qui juſqu'ici n'a point parlé, & qui s'en va, comme dit M. Dacier, *ſans dire un ſeul mot.* Mais ce n'eſt pas, comme il ajoute, *que ce Prince ſoit peu content d'une femme de ce caractère.* C'eſt qu'Euripide qui ne vouloit rien

Gaſpar Stiblinus.

d'inutile, n'a pas cru qu'un perſonnage preſque oiſif dans toute la piéce, dût parler dans des occaſions où cela n'étoit pas abſolument néceſſaire. Il avoit l'exemple d'Eſchyle, qui fait dire au même Pylade très-peu de choſe dans ſes Coëphores ; & en général les anciens Poëtes Tragiques mettoient en perſonnages muets les enfans & tous ceux qui contribuoient plus au ſpectacle qu'à l'action. En effet Pylade n'eſt preſqu'ici qu'en ſpectacle à cauſe du préjugé qu'on avoit qu'Oreſte & Pylade étoient inſéparables. (M. Racine en a bien profité dans Andromaque.) Si Pylade ſeconde Oreſte dans l'entrepriſe contre Egiſthe, cela ſe paſſe derriere le Théâtre. Du reſte il eſt ſimple témoin, comme les perſonnages du Chœur, dont un ſeul parle pour tous. A l'egard du préſent que lui font les Dieux en lui donnant Electre en mariage, un ſigne ſuffiſoit pour les en remercier, ſans qu'il fût beſoin qu'il parlât, outre qu'il eſt plus reſpectueux de ne pas interrompre une Divinité qui parle. S'il ne dit mot à Electre, c'eſt qu'elle n'eſt pas en état d'entendre parler d'amour: ce n'en eſt ni le lieu, ni le tems; & tous ces diſcours ſont ſuppoſés ſe faire derriere le Théâ-

tre après la piéce finie. L'objection de M. Dacier n'eſt donc pas fondée. L'on ne voit pas non plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreſte & d'Electre, ſi ce n'eſt ſur l'autorité du Commentateur qu'on vient de dire. Car ſans avoir égard à la briéveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très-naturels & fort touchans. Que peuvent ſe dire de plus un frere & une ſœur, que la fortune, après pluſieurs années & mille dangers, réunit & ſépare d'une maniere ſi ſurprenante dans un même jour ?

Caſtor finit par un mot qui juſtifie entierement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car comme Oreſte recommande ſa ſœur à Pylade, Caſtor prend la parole pour celui-ci ; » laiſſez, » dit-il, laiſſez-leur le ſoin de leurs » amours, & ne ſongez qu'à vous déli- » vrer des furies qui vont s'emparer de » vous. Ces noires Divinités s'avancent » à grands pas armées de ſerpens & des » douleurs améres qui ſont le fruit du » crime. » Caſtor ajoute ſeulement, » » que Pollux & lui s'en vont à travers la » plaine azurée ſur les mers de Sicile, » pour donner du ſecours aux vaiſſeaux

» agités de la tempête. Que toutefois » leur secours est réservé aux mortels qui » craignent les Dieux, & non pas aux » impies. Et qu'enfin ils conseillent aux » hommes d'aimer la justice, & de ne » pas s'embarquer avec des parjures. » Maximes répandues dans les Poëtes Grecs & Latins. Mais il y a ici une allusion à quelque expédition des Athéniens, qui avoient souvent des vaisseaux sur les mers de Sicile. Le Chœur fait aussi ses adieux en deux mots, & frappé des malheurs dont il vient d'être témoin, il ne regarde comme heureux que ceux qui sont les moins misérables.

Le système de la fatalité qui regne dans ces trois piéces, & qui dans celle d'Euripide est autorisé par des Dieux, n'empêche pas qu'Oreste ne soit puni par des furies, & Electre par l'exil. C'est que les Grecs ne laissoient pas de l'accorder avec une sorte de liberté mal entendue. Ciceron, dans son livre du Destin, explique les différens sentimens qui établissent ce système, & il les réfute tous. Il paroît toutefois par la maniere dont il expose l'opinion des Stoïciens, que ces Philosophes s'exprimoient mal, & qu'ils rentroient pour le fonds dans le sentiment universel sur la liberté

qu'ils n'oſoient & ne pouvoient nier. Ils diſtinguoient un enchaînement de cauſes principales & non principales, qui aboutiſſoient néceſſairement, diſoient-ils, à des actions neceſſaires ou libres : ſentiment intelligible, mais extrêmement favorable à l'amour propre, qui ne cherche, ou qu'à excuſer ſes fautes, ou qu'à ſe conſoler dans ſes maux.

PHILOCTETE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

SUJET.

PHILOCTETE fils de Pœan, Compagnon d'Hercule & héritier de ſes fléches, ayant ſuivi les Grecs dans l'Expédition de Troye *, fut mordu au pied par un ſerpent † durant le voya-

* Troye, ville de Phrygie dans l'Aſie mineure, trop connue pour en parler.

† Le Traducteur devoit avertir que ce n'eſt pas là le ſentiment le plus commun ſur l'infortune de Philoctéte : la Tradition poëtique eſt qu'Hercule dont il étoit l'ami & le compagnon, lui avoit laiſſé en mourant ſes armes, & en particulier ſes fléches trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne : que les Grecs en partant pour Troye l'avoient preſſé de les leur découvrir : qu'il n'avoit pas voulu à la vérité le leur dire de bouche, mais qu'il avoit frappé du pied l'endroit où elles étoient cachées. Qu'en punition de cette infidélité une de ces fléches qu'il tenoit dans ſes mains lui étoit tombée ſur le pied, & y avoit cauſé l'ulcere incurable dont la puanteur avoit contraint les Grecs de l'expoſer & de l'abandonner dans l'Iſle de Lem-

Note de l'Editeur.

ge. * L'armée le crut frappé de la main des Dieux, & chargea Ulyſſe de le conduire dans l'Iſle de Lemnos, & de l'abandonner pendant qu'il ſeroit endormi. Philoctéte demeura dix années † dans cette ſolitude, livré à ſes maux & à ſa fureur. Mais les Grecs ayant ſçu par un oracle que la priſe de Troye étoit attachée aux fléches d'Hercule, envoyerent Ulyſſe & le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener Philoctéte au ſiége à quelque prix

---

nos. Cette diverſité de relations ne change rien au ſujet de la Piéce, mais l'exactitude veut qu'on l'expoſe.

* Ce fut dans l'Iſle de Chryſa ſur la mer Egée proche de la grande Iſle de Candie vers la côte des Oeteocretes.

† Voyez la Diſſertation de M. FOURMONT contre le ſentiment ordinaire ſur la durée du ſiége de Troye T. V. de l'*Hiſt. de l'Acad. des Inſcript* p. 53. & la défenſe de l'opinion commune par M. l'Abbé BANIER. T. VI. p. 425.

que

que ce fût. Il s'agit donc d'un grand intérêt d'Etat, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule ; & ce morceau de l'Antiquité a paru à feu M. de Cambray assez intéressant pour en faire un Episode considérable du Telemaque. C'est ce qui m'a engagé à traduire la Piéce entiere, en profitant de quelques endroits de sa traduction, quand je les ai trouvés conformes au Texte ; heureux, si j'avois pu dans le reste imiter l'adresse de cet Auteur inimitable, à faire passer dans notre langue l'élégance & la simplicité des graces originales. *Livre XV.*

PERSONNAGES.

ULYSSE Roi d'Ithaque.

NEOPTOLEME fils d'Achille.

PHILOCTETE fils de Pœan, & Compagnon d'Hercule.

Un ESPION.

HERCULE.

CHŒUR, composé des Compagnons d'Ulysse & de Neoptolème.

La Scéne est à Lemnos près d'une Grotte sur le bord de la Mer.

PHILOCTETE,
TRAGÉDIE
DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, NEOPTOLEME, un Soldat Grec.

ULYSSE.

NOUS voici enfin sur le rivage de Lemnos. * C'est ici, ô fils d'Achille, c'est dans cette Isle déserte que par l'ordre des Grecs assemblés, j'exposai le déplorable Philoctéte. L'affreuse blessure qui le consumoit comme un feu

* Isle de l'Archipel, ou mer Egée, aujourd'hui Stalimène.

dévorant, lui faisoit pousser d'horribles cris. Tout le camp retentissoit de ses gémissemens, ou des imprécations que la douleur lui arrachoit. Les sacrifices en étoient troublés. Mais pourquoi vous le redire ? le tems que nous perdrions à ce discours me trahiroit ; & la ruse que je médite pour enlever Philoctéte échoueroit sans doute, s'il venoit à découvrir mon arrivée dans son isle. C'est à vous, Neoptolême, à me seconder. Cherchez des yeux la grotte qui lui sert de retraite. Vous la reconnoîtrez à ces marques. Ouverte des deux côtés, elle donne en hyver une double issuë aux rayons du soleil ; & durant les chaleurs de l'été, l'haleine des vents y porte le doux sommeil. A gauche, un peu au-dessous, il doit y avoir une source d'eau pure. Approchez doucement de cet antre, & faites-moi sçavoir si Philoctéte y est caché. Je vous développerai à loisir le mystère de mon entreprise, & nous réunirons nos soins pour l'exécution.

NEOPTOLEME.

Il m'est aisé, ô Ulysse, de vous satisfaire sur ce que vous m'avez d'abord demandé. Je crois déja voir la grotte dont vous parlez.

ULYSSE.

De quel côté ?*

NEOPTOLÈME *s'avançant vers un coin du Théâtre.*

C'eſt ici, mais je n'y vois aucune trace d'homme.

ULYSSE.

Entrez, & voyez s'il ne ſeroit point livré au ſommeil.

NEOPTOLEME.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle n'eſt pas toujours déſerte ?

NEOPTOLEME.

Cet endroit eſt jonché de feuilles comme ſi c'étoit un lit champêtre.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien de plus ?

NEOPTOLEME.

Voici encore une coupe groſſierement travaillée, & quelques branches ſéches.

ULYSSE.

Voilà tous ſes tréſors.

---

* ἀνωθεν ἢ κατωθεν, dit Ulyſſe, eſt-ce dans le haut, eſt-ce au bas de ce rocher ? Neoptolème lui répond : τόδ' ἐξύπερθε. C'eſt dans la partie ſupérieure. Note de l'Editeur.

NEOPTOLEME.

O Ciel! quel excès de misère! j'apperçois des morceaux de voiles * déchirés & enſanglantés.

ULYSSE.

N'en doutons plus, c'eſt là ſon aſyle; & il n'eſt pas loin. Sa bleſſure ne lui permet pas de s'écarter beaucoup de ſa grotte. Sans doute il eſt allé chercher, ou des alimens, ou des herbes propres à ſoulager ſa douleur. Donnez donc ordre à ce ſoldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctéte ne me ſurprenne en ces lieux. Car Ulyſſe eſt celui des Grecs que ſon cœur ulcéré ſouhaiteroit le plus à Lemnos.

NEOPTOLEME *fait ſigne au ſoldat, qu'il monte ſur une hauteur.*

Il aura l'œil à tout, n'en ſoyez point en peine, & découvrez-moi librement votre ſecret.

Note de l'Editeur.

* Pourquoi ne pas dire ſimplement, des lambeaux, ῥάκη.... qui ſéchent au ſoleil : θάλπεται? Pourquoi retrancher l'ἄνευ ξύλου ἔκπωμα. Si on avoit honte de dire une *coupe* de bois, il falloit dire ſimplement une taſſe, ou un vaſe de bois. Cette antique ſimplicité ne peut faire peine qu'aux petits eſprits.

SCENE II.

ULYSSE, NEOPTOLEME.

ULYSSE.

O fils d'Achille, ſongez à l'intérêt dont la Gréce vous a chargé. C'eſt un coup d'Etat qui dépend beaucoup plus de votre prudence que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnue, & ſi mes diſcours vous paroiſſent étrangers, ne me refuſez pourtant pas un ſecours que tous les Grecs attendent de vous.

NEOPTOLEME.

Parlez.

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctéte. Ce n'eſt pas que s'il vous demande qui vous êtes, il ſoit néceſſaire de déguiſer la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrez qu'un juſte courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie, & pour rompre avec des ingrats, qui après vous avoir engagé par d'humbles prieres à les ſuivre, perſuadés que le ſort de Troye dépendoit de vous, ont eu la cruauté de vous refuſer les armes d'Achille que vous demandiez, & qui

vous étoient dûes, pour en faire un don à Ulysse. * Là vous vous répandrez en invectives amères contre moi ; & ne craignez point de me déplaire. M'épargner ce seroit trahir la cause commune. Car enfin songez que si nous n'enlevons à Philoctéte les fléches d'Hercule, ç'en est fait, Troye vous échappe, & son destin n'est plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctéte, & le pouvez-vous sans danger ? Le voici. Guerrier volontaire vous êtes allé à Troye de votre plein gré. Le serment qui nous lie, & qui nous réunit depuis tant d'années, ne vous a point associé à nos premiers exploits. Mais Philoctéte connoît mes engagemens, & l'intérêt qui m'attache à cette guerre. Maître du seul dépôt où les Dieux ont fixé notre destinée, s'il apprend que je suis en ces lieux, je suis perdu, & je vous perds. Soyez donc certain que la ruse est l'unique moyen de vous rendre maître de ces armes fatales.

---

* Ce fait est vrai ; Ulysse dans l'assemblée des Grecs avoit emporté les armes d'Achille sur Ajax qui les disputoit. Mais il n'étoit point question de Neoptolème ; & il ne le trouva pas mauvais.

Je ſçai qu'un pareil détour doit coûter à un cœur tel que le vôtre. Mais le fruit en ſera bien doux, & la victoire bien précieuſe. Oſons faire un crime léger, mais néceſſaire, & nous aurons le tems de paroître vertueux. Prêtez-vous pour un moment à mes conſeils, & je vous rendrai déſormais à toute votre vertu.

NEOPTOLEME.

Vos conſeils me font horreur à entendre. Le moyen de les pratiquer ? non, Seigneur, je ne me ſens point né d'un caractère propre à uſer d'artifice. Ce ne fut jamais le talent d'Achille ni le mien. Je puis venir à bout de Philoctéte par la force, & nullement par la fraude. Hé comment ce malheureux Prince, foible & ſeul contre tous pourroit-il nous réſiſter ? glorieux d'être nommé par les Grecs le compagnon d'Ulyſſe, je rougis du nom de traître. En un mot je préfererois un mauvais ſuccès qui me laiſſeroit l'honneur, à une victoire qui me couvriroit de confuſion.

ULYSSE.

Prince trop généreux, j'approuve de ſi beaux & de ſi nobles ſentimens. Jeune, je préférai comme vous la valeur à

la politique. Mais qu'une longue expérience a bien ſçu depuis me deſſiller les yeux ! croyez-moi , c'eſt la langue & non le bras qui gouverne tout parmi les mortels.

NEOPTOLEME.

Mais enfin ce que vous exigez de moi , qu'eſt-ce autre choſe après tout qu'un menſonge odieux ?

ULYSSE.

C'eſt un artifice innocent pour amener Philoctéte au but que nous nous propoſons.

NEOPTOLEME.

Un artifice , dites-vous , & pourquoi ne pas tenter la voie de la perſuaſion ?

ULYSSE.

La perſuaſion ni la force n'obtiendront rien.

NEOPTOLEME.

Eſt-il donc invincible ?

ULYSSE.

Oui. Jugez-en par les traits mortels & inévitables qu'il peut lancer.

NEOPTOLEME.

A ce compte il n'eſt pas même sûr de l'aborder.

ULYSSE.

Non , ſans la reſſource dont je vous parle.

NEOPTOLEME.

Mais la fraude n'eſt-elle pas un crime?

ULYSSE.

Non, encore une fois, ſi elle eſt ſalutaire. *

NEOPTOLEME.

Comment un honnête-homme oſeroit-il ſoutenir une fauſſeté ſans rougir?

ULYSSE.

Rougir! eſt-ce à une vaine honte de balancer un véritable intérêt?

NEOPTOLEME.

Hé, quel intérêt ai-je, d'amener Philoctéte à Troye?

ULYSSE.

Troye ne tombera que par ſes traits.

---

* L'Ulyſſe de SOPHOCLE s'explique encore plus ouvertement. Neoptolème lui demande : *Le menſonge n'eſt-il pas honteux? .... Non, ſans doute, s'il eſt ſalutaire*, lui répond Ulyſſe.... le fils d'Achille fait inſtance : *Tout homme ſage n'en a-t-il pas horreur?* Le Roi d'Ithaque tranche la difficulté. Note de l'Editeur.

ὅταν τὶ δρᾷς ἐς κέρδος, ἐυκ ὀκνεῖν χρέπτ

Dès qu'il y va de quelque intérêt, il n'y a plus à balancer. Cette affreuſe morale qui fait d'Ulyſſe un parfait ſcélérat, méritoit d'être relevée.

NEOPTOLEME.

Elle ne tombera donc pas sous mes coups, comme vous m'en avez flatté.

ULYSSE.

Ces traits sont inutiles sans vous, & vous ne pouvez rien sans eux.

NEOPTOLEME.

Je le vois, il faut se rendre, & lui ravir ses fléches.

ULYSSE.

Un double laurier en sera le prix.

NEOPTOLEME.

Quel laurier? assurez-moi l'honneur, & je me rends.

ULYSSE.

La gloire de la prudence & de la valeur.

NEOPTOLEME *soupirant.*

Hé-bien, j'obéirai. Triste vertu ne m'importune plus.

ULYSSE.

Me répondez-vous de votre cœur? mes conseils y sont-ils affermis?

NEOPTOLEME.

N'en doutez point. Ma parole est donnée, il suffit.

ULYSSE.

Ne songez donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas surpris; & j'emméne cet Espion, prêt à le ren-

voyer bientôt vers vous, pour terminer votre entretien, & presser le départ; il reparoîtra déguisé pour n'être pas reconnu. Soyez attentif à ses discours feints, & profitez-en comme vous le jugerez convenable. Je me retire sur le vaisseau, & je remets tout à votre sagesse. (*En s'en allant*) O Mercure, & vous, divine Minerve, dont j'éprouve en tout tems le secours, daignez favoriser aujourd'hui mes vœux.

SCENE III.

LE CHŒUR, NEOPTOLEME.

LE CHŒUR.

Etrangers dans cette Isle, que devons-nous faire, Seigneur ? que faut-il taire ou dire ? & comment traiterons-nous avec un Prince que ses malheurs ont rendu soupçonneux. L'art de gouverner les humains est supérieur à tous les arts, & c'est des Rois dépositaires du pouvoir souverain des Dieux que nous devons attendre les ordres suprêmes, qui sont la régle de nos devoirs. C'est à vous de parler, à nous d'obéir. *Strophe I.*

NEOPTOLEME.

Si la curiosité vous porte à voir la

retraite de Philoctéte vers l'extrêmité du rivage, vous pouvez la reconnoître ſans rien hazarder. Mais dès que ce formidable guerrier ſera de retour, revenez à l'inſtant à mes ordres.

LE CHŒUR.

Anti-ſtr. I. Ma prévoyance a prévenu vos deſirs, Seigneur *, je lirai mon devoir dans vos yeux, Daignez ſeulement me montrer ſa demeure. Je dois en être inſtruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Eſt-ce une grotte ? eſt-ce un aſyle ſemblable à celui des bêtes féroces ? quelle route y conduit ?

NEOPTOLEME.

Vous voyez cet antre percé des deux côtés, & ce lit de pierre; voilà ſa demeure.

LE CHŒUR.

Où ſeroit allé cet infortuné héros ?

NEOPTOLEME.

Où méne ce ſentier, peu loin de ſa grotte, pour chercher de quoi ſoutenir une vie languiſſante. Il chaſſe avec

* Ce mot du Chœur montre qu'il s'entendoit avec Neoptolème & Ulyſſe pour tromper Philoctéte. Ainſi on ne ſera pas ſurpris de voir le Chœur ſuivre dans la ſuite toutes les impreſſions de Neoptolème, & le ſeconder.

ſon arc. Car telle eſt, dit-on, ſa maniere de vivre, ſans qu'il puiſſe trouver de reméde au mal qui le conſume.

LE CHŒUR.

Sa ſolitude excite ma pitié. Car, hélas, la douce ſociété & les tendres ſoins lui ſont inconnus. Malheureux & abandonné, il eſt la victime d'un mal cruel & de tous les beſoins de la vie. Comment peut-il la ſoutenir! ô misère humaine! ô mortels que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle, qui ſépare les richeſſes & la pauvreté, n'eſt pas votre partage! *Strophe II.*

Philoctéte ne le céde peut-être à aucun des Grecs en nobleſſe. Toutefois livré à l'indigence & à la langueur, également tourmenté de l'une & de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiſeaux, les bêtes farouches, & l'écho qui répéte ſes plaintes & ſes cris. *Antiſtr. II.*

NEOPTOLEME.

L'excès de ſes maux n'a rien qui me ſurprenne. Car, ſi j'en puis juger, ce ſont les Dieux qui l'ont frappé dans l'iſle de Chryſa *, & s'il eſt encore aban-

* Chryſa ou Chryſe, Iſle de la mer Egée, entre Lemnos & l'Iſle de Créte. Elle eſt fameuſe Note de l'Editeur.

donné des Grecs, ce n'eſt pas ſans un deſſein particulier de ces mêmes Dieux, qui ne veulent pas qu'il lance ſur Troye ſes fléches fatales, que le tems ne ſoit venu, où le deſtin d'Ilion doit être accompli.

LE CHŒUR.

Seigneur, prêtez l'oreille.

NEOPTOLEME.

Qu'y-a-t-il ?

LE CHŒUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

NEOPTOLEME.

De quel côté ?

LE CHŒUR, *en montrant l'endroit.*

Les gémiſſemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui ſe traîne avec peine. C'eſt Philoctéte, n'en doutons plus. Ses plaintes retentiſſent juſqu'à nous. Préparez-vous, Seigneur. Il approche, il arrive ... au lieu du

---

dans le premier Livre de l'Iliade. C'eſt-là, ſuivant SOPHOCLE, que Philoctéte fils de Pœan Roi d'un canton de la Theſſalie fut mordu par une vipere ; les uns diſent qu'il cherchoit alors un Autel enterré, ſur lequel Hercule allant à Troye avoit immolé des victimes ; l'Oracle vouloit que les Grecs y fiſſent de pareils ſacrifices ; d'autres attribuent ſon malheur aux imprécations d'une Nymphe appellée Chryſe.

doux son des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des bergers, on entend des cris perçans & douloureux. Sans doute il s'est blessé en se heurtant sur un chemin rude & raboteux, ou la vue d'un vaisseau sur un rivage désert l'engage à implorer du secours.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Hélas, ô Etrangers, qui êtes-vous ? quel malheur vous a conduits dans cette isle inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder ? quelle est votre patrie ? de quelle nation êtes-vous ? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lévres une langue que je ne parle plus ! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié à la vue d'un malheureux, qui se voit sans ressource, abandonné des Dieux & des hommes.

Parlez, si vous venez comme amis, & donnez-moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre & de m'entendre à mon tour.

NEOPTOLEME.

Apprenez d'abord ce que vous desirez si passionnément de sçavoir. Nous sommes Grecs.

PHILOCTÉTE.

O douce parole, après tant d'années de solitude & de silence! O mon fils, quel hazard, quel destin, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux? ne me laissez rien ignorer d'une aventure si heureuse pour moi.

NEOPTOLEME.

Je suis né dans l'isle de Scyros*; j'y retourne: je suis Neoptolème fils d'Achille. Vous sçavez tout.

PHILOCTÉTE.

O fils d'un pere que j'ai tant aimé, citoyen d'un pays dont le souvenir m'est si doux, cher nourrisson du vieux Lycoméde, quels vaisseaux vous amènent? d'où venez-vous?

---

* Isle de la mer Egée, Domaine d'Achille.

NEOPTOLEME.

Du siége de Troye.

PHILOCTÉTE.

Du siége de Troye ! vous n'étiez pas de notre premiere expédition.

NEOPTOLEME.

Vous en étiez donc ?

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je le vois, vous ne connoissez pas celui à qui vous parlez.

NEOPTOLEME.

Comment pourrois-je connoître un guerrier que je n'ai pû encore voir ?

PHILOCTÉTE.

Quoi ! l'histoire de mes malheurs vous est inconnue ? mon nom même n'est pas venu jusqu'à vos oreilles ?

NEOPTOLEME.

Non. J'ignore tout ce que vous me racontez.

PHILOCTÉTE.

Hélas ! il faut que je sois bien infortuné & bien haï des Dieux, puisque le moindre bruit de mes maux n'a pû pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Gréce, tandis que mes barbares persécuteurs se rient en secret de mon infortune, tandis que mon mal croît de jour en jour, & qu'il prend de nouvelles forces pour m'accabler ? O mon fils, ap-

prenez que je suis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avez oui parler, le possesseur de ses fléches, le fils de Pœan, Philoctéte en un mot. C'est moi que les Atrides & le Roi d'Ithaque ont cruellement exposé dans cette solitude, sans secours & sans ressource, moi qu'ils voyoient frappé d'une horrible maladie, & blessé de la morsure envenimée d'un serpent, moi enfin qu'ils abandonnerent à Lemnos quand les vents nous y pousserent au retour de Chrysa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profiterent de ce fatal moment pour fuir à mon insçû. Un reste de pitié, comme pour le dernier des misérables, les força de me laisser quelques voiles usés pour envelopper ma playe, & peu de provisions. Puissent-ils être réduits à un pareil destin! eux partis, quel pensez-vous que fut mon funeste réveil? quelle surprise! que de larmes! que d'imprécations, quand je vis mes vaisseaux fendre les ondes sans moi, quand je me vis seul dans ce désert sans esclave pour me servir, ou du moins pour me soulager dans mes douleurs! hélas, je jettai mes regards de tous côtés dans cette isle, & je n'y trouvai que

ce qu'on m'y avoit laiſſé, la miſère & une ſource intariſſable de gémiſſemens. Cependant les jours ſe ſuccéderent, le tems s'écoula; & dans cette grotte qui me tient lieu de maiſon, réduit à ma ſeule induſtrie, il me fallut ſonger à pourvoir moi-même à mes beſoins. Cet arc me fourniſſoit la nourriture. Je m'occupois à percer de mes fléches les timides oiſeaux. Quand mes traits avoient atteint ma proie, je me traînois avec douleur contre terre pour l'aller ramaſſer. Je rampois de même pour chercher de l'eau; & quand il falloit couper le bois qui m'étoit néceſſaire, ſur tout dans les rigueurs de l'hyver, où l'iſle eſt inondée, je n'en venois à bout qu'avec d'extrêmes travaux. Je tirai, quoi qu'avec peine, du ſein des cailloux, le feu qui ſoutient encore ma triſte vie. Car c'eſt à cet * élément que je dois tout, hormis la ſanté que je ne puis recouvrer. Quant à mon iſle, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maiſons pour recevoir les étrangers, rien enfin

* Il fait alluſion à Vulcain, Dieu du feu & de Lemnos.

qui puisse y attirer les vaisseaux. On n'y peut espérer de société que par les tempêtes : & si elles m'ont envoyé quelques malheureux, comme cela ne pouvoit manquer depuis un si long-tems que j'habite cette isle, ceux qui venoient malgré eux en ce lieu se contentoient de me plaindre & de me consoler. Ils me laissoient par pitié quelques alimens & quelques habits. C'étoit tout ce que je pouvois attendre de leur stérile compassion. J'ai eû beau supplier qu'on me remenât en ma patrie ; nul n'a voulu se charger de moi. On me laisse mourir par un supplice lent depuis dix années, victime de la faim, & d'un mal que je nourris & qui me dévore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulysse & des Atrides. Que les Dieux le leur rendent !

LE CHŒUR.

J'entre dans les sentimens des étrangers que le hazard a conduits en cette isle. Je vous plains, Seigneur : c'est tout ce que je puis.

NEOPTOLEME.

Et moi j'ai trop éprouvé la vérité de vos paroles. Vous voyez en moi un témoin de la violence des Atrides & d'Ulysse.

PHILOCTÉTE.

Avez-vous reçû auſſi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi ?

NEOPTOLEME.

Puiſſe bientôt ce bras ſervir ma vengeance & répondre à ma haine ! * Mycène & Sparte ſentiront que ma patrie a ſes Héros.

PHILOCTÉTE.

O nobles ſentimens ! mais quel affront, dites-moi, allume un ſi grand courroux ?

NEOPTOLEME.

Je vous le dirai, cher Philoctéte. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je l'injure atroce qu'ils m'ont faite ? à peine la mort m'avoit ravi Achille....

PHILOCTÉTE.

Arrêtez Neoptolème. Quoi, Achille eſt mort ?

NEOPTOLEME.

Oui, Seigneur ; mais la main qui l'a frappé n'eſt point celle d'un mortel. C'eſt Apollon qui l'a frappé de ſes traits.

---

* Il en veut à Agamemnon & à Menelas, le premier étoit Roi de Mycènes, & le ſecond Roi de Sparte.

PHILOCTÉTE.

O mort funeſte, à la vérité, mais digne après tout d'un tel Héros! ſouffrez, Neoptolème, que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NEOPTOLEME.

Vous avez aſſez de vos maux à déplorer, ſans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTÉTE.

Puiſque vous le voulez, je ſuſpens mes pleurs. Reprenez votre diſcours, & ſatisfaites ma curioſité.

NEOPTOLEME.

Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phenix qui avoit été à mon pere, équiperent un vaiſſeau, & comme députés de la Gréce ils vinrent me chercher, ſous le prétexte vrai ou faux que mon pere étant mort, le deſtin de Troye portoit qu'elle ne ſeroit renverſée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me perſuader de m'embarquer au plutôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille, le deſir de trouver au moins les triſtes reſtes d'un pere que je n'avois pû voir tandis qu'il vivoit; vous le dirai-je encore? la douce illuſion dont je me ſentois flatté de ſçavoir que la gloire

de

de prendre Pergame & de finir le siége me fût réservée, tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain j'arrive heureusement au Port * de Sigée. Toute l'armée s'assemble autour de moi, je suis comblé de louanges, chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas, il n'étoit plus. Fier de tant d'éloges & de caresses, à peine eus-je versé quelques larmes sur son tombeau, que je vais trouver les Atrides, dont je croyois pouvoir tout espérer. Je leur demande les armes de mon pere, & ce qui pouvoit lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponse. « Prenez le reste de ce qui lui » appartenoit ; vous le pouvez. Mais » pour ses armes, un autre les possède. » C'est Ulysse. » A ces mots je me trouble, les larmes me viennent aux yeux, & mon indignation se changeant en fureur : « Injustes Grecs, leur dis-je, de » quel front avez-vous disposé sans mon » aveu, de ces armes qui sont à moi ? » Ulysse étoit présent. Il me répondit, « jeune homme, elles ne sont point à » vous, je les ai par le suffrage unanime » des Grecs assemblés. C'est le prix d'a-

* Port de Troye.

» voir sauvé Achille. " * Cette réponse redoubla ma rage, & dans mon emportement je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendoit mes armes, & je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquérent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. « Vous n'étiez point avec » nous, reprit-il, dans les périls de ce » long siége. Vous n'avez point mérité » de telles armes, & vous prenez déja » des airs de hauteur. Jamais vous ne les » emporterez à Scyros. " Percé jusqu'au vif d'un outrage si sanglant, & dépouillé injustement par le plus méchant de tous les hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse, que contre les Atrides. Car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Phi-

---

Note de l'Editeur.

* 1°. Cette locution n'est gueres Françoise : il falloit dire : » C'est le prix que j'ai mérité » en sauvant Achille. » 2°. On ne voit pas quand & comment Ulysse avoit sauvé Achille. Il est vrai que SOPHOCLE lui fait dire ἔσωσα, *j'ai sauvé ;* mais c'est apparemment que les Troyens voulurent enlever le corps d'Achille tué par Paris en trahison, qu'Ulysse fut un de ceux qui s'y opposerent, & c'est ce qu'il falloit expliquer.

loctéte, j'ai tout dit. Que quiconque eſt l'ennemi des Atrides ſoit l'ami des Dieux, & le mien!

LE CHŒUR.

O Terre, qui renfermes le riche Pactole dans ton ſein, Mere de Jupiter, toi qui domptes les lions féroces, * ſource de tous les biens, tu ſçais quels vœux je t'adreſſai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus ſenſible affront, pour honorer † le fils de Laërte du plus digne prix qui fut jamais. *Strophe.*

PHILOCTÉTE.

Il eſt vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'eſt que trop légitime, & votre jugement eſt conforme au mien, quand vous croyez qu'on doit imputer une ſi criante injuſtice aux Atrides & à Ulyſſe. Je connois depuis long-tems le fils de Laërte. Ses lévres ſont une ſource de fraudes, & ſes mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juſte ne peut ſortir d'un cœur tel que le ſien.

---

* C'eſt que la Terre, autrement Tellus, qu'on croit être la même que Cybele, étoit repréſentée dans un char attelé de quatre lions apprivoiſés. Note de l'Editeur.

† Ulyſſe.

Aussi vos discours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Telamonien a-t-il vû cette injustice ?

NEOPTOLEME.

On ne me l'auroit pas faite sous ses yeux. La mort me l'avoit enlevé.

PHILOCTÉTE.

Ajax est mort, ô Ciel ! & Dioméde vit ! & l'indigne rejetton de Syfiphe ; * cet Ulysse vendu à prix d'argent à son pere avant que de naître, voit encore le jour !

NEOPTOLEME.

L'un & l'autre est florissant dans l'armée.

PHILOCTÉTE.

Et que fait mon ancien ami, le sage Nestor, lui qui sçavoit si bien confondre les artifices de ces hommes vils, & qui étoit l'ame des conseils ?

NEOPTOLEME.

Nestor vit malheureux. Il a perdu son fils Antiloque.

PHILOCTÉTE.

Ah, que me dites-vous ! la mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méri-

* Les ennemis d'Ulysse disoient que Laërte son pere avoit acheté chèrement son mariage avec Anticlée déja grosse.

toient le plus de vivre ! que penſer des Dieux ? les héros meurent, & Ulyſſe ne meurt pas !

NEOPTOLEME.

* Antiloque étoit brave. Mais la valeur eſt ſouvent mal récompenſée.

PHILOCTÉTE.

Et Patrocle qui fut ſi cher à votre pere, où étoit-il alors ?

NEOPTOLEME.

Dans le tombeau, comme eux : en un mot la cruelle guerre moiſſonne les bons, & ne fait grace qu'aux méchans.

PHILOCTÉTE.

Je ne le vois que trop. Mais puiſque nous parlons d'hommes mépriſables, daignez m'inſtruire du ſort de celui... dont l'eſprit eſt ſi artificieux, & la langue ſi dangereuſe.....

NEOPTOLEME.

Vous voulez dire Ulyſſe, ſans doute.

---

* Le ſens de cette réponſe eſt équivoque. Je l'ai déterminé à Antiloque. (†) S'il s'agiſſoit d'Ulyſſe, le ſens ſeroit tel. *Il combat par la ruſe ; mais la ruſe eſt ſouvent trompée.*

(†) Il n'y avoit point d'équivoque. σοφὸς παλαιστὴς guerrier prudent, σοφαὶ γνῶμαι ſages conſeils forment un caractère qui ne convient nullement au jeune Antiloque fils de Neſtor. Note de l'Editeur.

PHILOCTÉTE.

Non. J'entends ce discoureur qu'on ne pouvoit souffrir... Thersite.

NEOPTOLEME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré. Mais le bruit est qu'il vit encore.

PHILOCTÉTE.

Cela devoit être. Graces aux Dieux, tout le rebut de l'armée respire. Ils semblent se faire une gloire de fermer les enfers à l'injustice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu & la probité. Voilà ce que font les Dieux ! & je les louerois encore !

NEOPTOLEME.

Pour moi, ô Philoctéte, loin d'Ilion & des Atrides, loin d'une armée que je déteste, où le mal prévaut sur le bien, où la probité succombe à l'injuste pouvoir, je vais vivre content à Scyros, & trouver des plaisirs jusques dans le sein de mon isle sauvage. Adieu, vivez moins misérable, & daignent les Dieux vous guérir comme vous le souhaitez ! Je retourne à mon vaisseau attendre les vents pour quitter au plutôt ces bords.

PHILOCTÉTE.

Quoi, mon fils, vous me quittez déja !

NEOPTOLEME.

Il en eſt tems, & je ſerai plus à portée d'attendre l'occaſion près de mon vaiſſeau qu'en ces lieux.

PHILOCTÉTE.

O mon fils, au nom des mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, je te conjure de ne me pas laiſſer en proie aux maux que tu as ſçu, & que tu vois aujourd'hui de tes yeux. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner, & tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui ſçachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet ſeroit-ce pour toi de ſauver un malheureux, & de me rendre à ma patrie ? il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la ſentine même, où tu voudras, par-tout où j'incommoderai le moins. Accorde-moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des ſupplians. Laiſſe-toi fléchir. Malgré la douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laiſſe pas dans un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme. Méne-

moi dans ta patrie, ou dans * l'Eubée, d'où je pourrai aiſément gagner le mont Oëta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends-moi à mon pere. Que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort, ou bien ceux qui s'étoient chargés de lui dire ma miſère ne l'ont pas fait, & m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi, ô mon fils. Sois mon député, ou plutôt mon conducteur. Souviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer. C'eſt alors qu'il eſt beau de ſecourir les malheureux.

LE CHŒUR.

Prenez pitié de Philoctéte, Seigneur. Vous devez être attendri du récit de ſes maux. Daignent les Dieux en préſerver ceux que j'aime ! par haine pour les Atrides je le ſervirois, & je trouve à l'emmener un triple avantage. Vous faites un heureux, vous puniſſez les perfides Grecs, & vous évitez la colère des Dieux vengeurs de l'innocent rebuté.

* *L'Eubée* grande Iſle de la mer Egée, aujourd'hui *Negrepont*. Oëta mont de Theſſalie. On l'appelle *Bunina*. Il s'étend juſqu'au pas des Thermopyles.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Amis, vous êtes généreux. Mais l'ennui que vous causera sa maladie ne démentira-t-il point votre générosité ? *

LE CHŒUR.

Non, Seigneur : jamais on ne me reprochera un repentir si lâche.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Je me rends, & je rougirois d'être moins généreux que vous. Puisque vous le voulez ainsi, partons ; qu'il vienne ; je le recevrai sur le vaisseau, & il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit au comble de ses vœux. Puissions-nous seulement quitter ce rivage, & arriver heureusement † au terme que nous souhaitons ?

PHILOCTÉTE.

O jour heureux ! ô aimable Neoptolème ! chers compagnons de ce voyage, que ne vous dois-je point pour un si rare bienfait ! suivez-moi, & souffrez que je dise adieu à ma triste demeure. Vous

---

* Ce tour n'est ni François ni intelligible : j'y substituerois celui-ci : » Amis, vous êtes » complaisans à cette heure, εὐχερῶς ; mais au » cas que sa maladie devienne à charge, ne » changerez-vous point de sentimens ? Note de l'Editeur.

† Il entend Troye, & Philoctéte entend sa Patrie.

verrez comment j'ai vécu & ce que j'ai ſouffert. Tout autre n'auroit pû en ſupporter la ſeule vûe. Mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux même.

LE CHŒUR.

Arrêtez un moment, Neoptolème. Voici un de nos compagnons, & un étranger qui s'avancent vers nous. Sçachons auparavant ce qui les améne.

SCENE II.

Les mêmes, & deux Grecs, dont l'un eſt déguiſé en Marchand. *

L'ESPION *déguiſé.*

Je viens, ô fils d'Achille, ſous les auſpices de cet homme qui gardoit votre vaiſſeau avec deux de ſes compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous en quelque endroit de l'iſle que vous fuſſiez. Comme je ſuis parti du camp de Troye ſur un petit vaiſſeau pour regagner Peparethe †, le

* C'eſt le même Eſpion qui a fait un perſonnage muet dans le premier Acte, & qu'Ulyſſe a renvoyé ſous le déguiſement d'un marchand.

† Petite Iſle de la mer Egée à l'oppoſite du Mont Athos.

hazard m'ayant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiez abordé vous-même, je n'ai pas cru devoir me rembarquer sans vous faire part d'un secret important qui vous touche. Sçavez-vous le projet que les Grecs ont formé sur vous? mais ce n'est plus un projet, & les effets paroîtront bientôt.

NEOPTOLEME.

Vous m'obligez par ce service, & je ne serai pas ingrat. Qu'ont-ils fait? parlez.

L'ESPION.

Phenix *, & les fils de Thesée vous poursuivent.

NEOPTOLEME.

Est-ce pour calmer mon courroux, ou pour me ramener à force ouverte?

L'ESPION.

Je l'ignore, & je ne dis que ce que je sçais.

NEOPTOLEME.

Seroit-ce à l'instigation des Atrides que Phenix me poursuit.

L'ESPION.

Il le fait du moins, & il tardera peu.

* Phenix étoit Gouverneur de Neoptolème. Il avoit élevé Achille.

NEOPTOLEME.

D'où vient qu'Ulyſſe ne s'eſt pas chargé de cette expédition ? La crainte l'auroit-elle retenu ?

L'ESPION.

Dioméde & lui étoient envoyés ailleurs quand je ſuis parti. *

NEOPTOLEME.

Ailleurs ! vers qui ?

L'ESPION.

Vers... (*bas*) mais dites-moi, je vous prie, en ſecret, quel eſt cet homme.

NEOPTOLEME *à demi bas.*

Vous voyez Philoctéte...

L'ESPION *à Neoptolème.*

C'eſt aſſez. Croyez-moi, Seigneur, fuyez loin de ces bords.

PHILOCTÉTE.

Que dit-il, Neoptolème ? à quoi tend ce diſcours myſtérieux & ſuſpect ?

NEOPTOLEME.

Je n'y comprends rien. Mais je vais

---

* Il y a bien de l'adreſſe dans cet entretien. Ulyſſe avoit prié Neoptolème d'ajuſter ſes réponſes aux avis artificieux que lui donneroit l'Eſpion qu'il devoit lui envoyer. Neoptolème tient parole, & feignant que l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le diſcours ſur Ulyſſe, afin de faire dire qu'Ulyſſe étoit envoyé pour chercher Philoctéte.

l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah, ne m'obligez pas de trahir l'armée, & le secret des Atrides. Je leur dois tout, & je veux être reconnoissant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NEOPTOLEME.

Et moi je suis l'ennemi déclaré des Atrides. Philoctéte les haït, & par-là c'est mon plus cher ami. Parle donc nettement, & ne me cache rien.

L'ESPION.

Considerez, Seigneur....

NEOPTOLEME.

J'ai tout considéré.

L'ESPION.

*Vous serez coupable, si vous m'arrachez mon secret.

NEOPTOLEME,

Je prends sur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous satisfaire. Ulysse & Diomède sont partis avec serment d'obliger

---

* σὲ θήσομαι τῶνδ' αἴτιον. J'en rejetterai la faute sur vous, dit l'Espion; hé, quelle est-elle cette faute, répond Neoptolème; t'expliqueras-tu? πεῖθ' λέγων: il faut vous satisfaire, poursuit l'homme aposté, &c. Note de l'Editeur.

Philoctéte, de gré, ou de force, à venir au siége. Ulysse s'est vanté publiquement d'y réussir, & il a paru plus déterminé que Dioméde même.

NEOPTOLEME.

D'où est venu aux Grecs, après dix années, ce souvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avoient lâchement abandonné? qui leur a inspiré cette pensée? seroit-ce un remords que les justes Dieux leur ont envoyé?

L'ESPION.

Ecoutez le nœud de cette intrigue, qui sans doute ne vous est pas connu. Il y avoit à Troye un Prophéte célébre, fils de Priam. On le nomme Helenus. L'artificieux Ulysse, la fable de l'armée, le surprit une nuit, & l'emmena lié au camp comme un prisonnier du premier ordre. Entr'autres oracles Helenus dit aux Grecs, que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye, s'ils ne trouvoient le secret d'engager Philoctéte à quitter son Isle, & à se rendre au siége. Ulysse recueillit précieusement ces mots. Il ne balança pas; il jura d'emmener Philoctéte. « J'espére, ajouta-t-il, » y réussir par la voie de la persuasion; » sinon, je sçaurai employer la violence; » ô Grecs, je réponds du succès sur ma » tête. »

Vous avez tout entendu. Ne perdez point de tems : fuyez l'un & l'autre, & que ceux qui vous ſont attachés quittent promptement cette Iſle avec vous. *

PHILOCTÉTE.

Quoi ? le perfide a juré de me rappeller au camp ! il s'eſt flatté de perſuader à une ombre † de revenir à la lumiere du jour, comme ſon pere Siſyphe !

L'ESPION.

J'ignore le fonds de ce myſtère. Souffrez l'un & l'autre que je retourne à mon

---

* Ces vérités entremêlées de faux ſont dictées à l'Eſpion par Ulyſſe, pour précipiter le départ de Philoctéte. Ulyſſe eſt l'ame de toute l'intrigue. Il agit ſans paroître. Cet artifice étoit préparé dans l'expoſition.

† Le Traducteur a manqué le ſens qui eſt celui-ci : » Quoi, dit Philoctéte, l'impoſteur » a juré de me perſuader ! Ah ! il perſuaderoit » plutôt à un mort de revenir, &c » La Fable dit que le fourbe Siſyphe ſe joua de Pluton lui-même ; en mourant, il défendit à ſon épouſe de lui faire d'obſéques : elle obéit, & alors Siſyphe deſcendu aux Enfers demanda juſtice contre elle, & permiſſion de revenir ſur terre pour fort peu de tems, afin de la punir de ſa négligence. Qui le croiroit ? Pluton y conſentit ; mais Siſyphe reſſuſcité ne ſe preſſa pas de revoir les ſombres bords. C'eſt à ce trait que Philoctéte fait alluſion. Note de l'Editeur.

vaiſſeau. Que le Ciel vous comble des véritables biens ! adieu. (*Il s'enva.*)

SCENE III.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quelle arrogance, ô Dieux ! Ulyſſe oſe ſe vanter d'engager Philoctéte par ſes traîtreſſes paroles à retourner avec lui ! Non, non ; je préférerois le commerce du ſerpent qui m'a bleſſé, à l'entretien du fils de Laërte. Mais ſon orgueil & ſa malice ſont ſans bornes, & je ne doute pas qu'il ne ſoit déja en embuſcade pour me ſurprendre. Fuyons *, cher Neoptolème, & mettons la mer entre ce perfide & moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le repos.

NEOPTOLEME.

† Mais le vent eſt contraire. Attendons un tems commode.

---

* C'eſt la concluſion qu'Ulyſſe avoit prévue en imaginant le ſtratagême du marchand ſuppoſé.

† Neoptolème entre parfaitement dans le ſtratagême, comme il l'a promis. Il ne fait

PHILOCTÉTE.

Il l'eſt toujours aſſez pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

NEOPTOLEME.

Mais ſi le vent nous eſt contraire, il n'eſt pas favorable à Ulyſſe.

PHILOCTÉTE.

Tout vent eſt bon pour les Pirates & pour les brigands.

NEOPTOLEME.

Partons, puiſque vous le deſirez. Prenez dans votre grotte ce que vous jugerez néceſſaire.

PHILOCTÉTE.

Cher ami, peu de choſe ſuffit à mes beſoins.

NEOPTOLEME.

J'ai dans mon vaiſſeau tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

PHILOCTÉTE.

Laiſſez-moi prendre quelques plantes dont les feuilles appaiſent mes douleurs.

NEOPTOLEME.

Emportez-les. Avez-vous quelqu'autre choſe à tranſporter ?

---

des objections légères à Philoctéte, que pour les voir réfutées, & il le trompe d'autant plus sûrement, qu'il paroît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

PHILOCTÉTE *en s'avançant vers sa Caverne.*

Cet arc & ces fléches sont toute ma richesse. Je garde précieusement ce trésor. S'il m'en échappe quelque chose, prenez garde qu'on ne me l'ôte.

NEOPTOLEME.

Ces armes célébres sont donc à vous ?

PHILOCTÉTE.

Ce sont celles dont je me sers.

NEOPTOLEME.

Me seroit-il permis de les voir de plus près, de les toucher, & de baiser avec respect ce monument sacré.

PHILOCTÉTE.

Vous en êtes le maître. Cet arc & tout ce que j'ai est en votre disposition.

NEOPTOLEME.

Je vous ai dit librement mon souhait. Mais n'y ayez d'égard qu'autant que vous le croirez juste. Je ferois scrupule de prophaner ces armes consacrées par Alcide.

PHILOCTÉTE.

Mon fils, ta retenue & ta piété me charment. Tu peux tout. C'est toi qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. C'est toi qui me délivres de la poursuite de mes ennemis.

Viens, tu pourras toucher ces armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Ce présent est le prix de mes services ; & la faveur que je t'accorde sera la récompense de ton bienfait. On doit faire du bien à ceux dont on en reçoit, & la reconnoissance est le plus précieux des trésors.

NEOPTOLEME.

Entrez dans votre grotte.

PHILOCTÉTE.

Entrez-y avec moi. Aussi-bien la violence de mon mal m'oblige à ne pouvoir me passer de votre secours.

SCENE IV.

LE CHŒUR *seul.*

Ixion surpris par le pere des Dieux, tourne éternellement autour de la roue où son forfait l'a attaché. Il avoit attenté au lit même de Jupiter. Hormis ce coupable malheureux, est-il un mortel qui éprouve un sort plus triste que Philoctéte innocent ? car hélas, quel crime a-t-il commis ? ami de la vertu & des hommes vertueux, il périt toutefois indignement. Mais comment, agité de tant d'orages, a-t-il pû survivre à ses malheurs ! *Strophe I.*

Anti-str. I. Exposé aux injures de l'air, privé de l'usage des pieds, sans amis, sans société (même importune & toutefois consolante pour qui peut faire entendre ses plaintes) il n'a eu pour dépositaire de ses brûlans soupirs & de ses profonds gémissemens, que d'insensibles rochers. Personne qui enveloppe sa blessure : personne qui lui cherche des plantes. Quand la violence de la douleur s'appaise, il se traîne pour se procurer les choses nécessaires, semblable à un enfant qui se roule s'il n'est soutenu par les bras d'une mere.

Strophe II. La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connoît plus leurs alimens, si ce n'est quand ses traits perçent par hazard quelque oiseau. L'infortuné Philoctéte ignore depuis dix années la douce liqueur que verse Bacchus ; heureux encore de voir dans le creux de quelque pierre un peu d'eau tombée du Ciel, & qu'il ne lui en coûte qu'un voyage pénible pour étancher sa soif.

Anti-str. II. * Ses maux vont prendre fin. Les Dieux lui font trouver dans le fils d'A-

* Les Grecs qui font le Chœur étant soumis

chille un ami généreux qui lui offre son vaisseau. Philoctéte reverra sa patrie après un si long intervalle. Il reverra les danses des Nymphes de Mélie, les plaines qu'arrose le fleuve Sperchius, & le mont Oëta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le sein du brillant Olympe.

ACTE III.*

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

NEOPTOLEME *en sortant de la Grotte.*

Suivez-moi, Philoctéte... Mais d'où vient ce morne silence, & cet éton-

à Neoptolème, prennent toutes ses impressions, & parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croyent que leur chef parle sincérement, quand il promet à Philoctéte de le ramener en sa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le secret s'ils étoient entendus, comme ils peuvent l'être, puisque la grotte de Philoctéte est peu éloignée.

* Cet Acte est fort court. Mais les Anciens

nement subit dont vos sens paroissent frappés.

PHILOCTÉTE *entrecoupant ses paroles de crix douloureux.*

Ah ! Ah !

NEOPTOLEME.

Qu'avez-vous ?

PHILOCTÉTE.

Ce n'est rien, mon fils. Allons au rivage.

NEOPTOLEME.

Est-ce un renouvellement de douleur qui vous saisit ? ne vous faites point de violence pour me le cacher.

PHILOCTÉTE.

Non. Je sens au contraire que mon mal s'adoucit, (*A part*) Juste Ciel !

---

ne s'embarrassoient pas de faire les Actes égaux. Les deux Scènes qui le composent ont plus de jeu de Théâtre & d'action que de mots. Les Grecs donnoient beaucoup au spectacle & à la représentation. L'accès imprévu qui saisit Philoctéte est un obstacle qui recule la conclusion, d'ailleurs la Scène est terminée par un Interméde du Chœur, tandis que Philoctéte repose : en voilà assez pour juger que c'est un Acte complet, suivant l'idée des Grecs. Au reste rien n'est plus heureusement imaginé que cet obstacle qui détruit le stratagême d'Ulysse, dont le succès faisoit croire que tout étoit terminé.

NEOPTOLEME.

Ah, Philoctéte, vous gémiſſez. Vous implorez les Dieux.

PHILOCTÉTE.

C'eſt pour nous les rendre favorables dans notre fuite... ah! ah!

NEOPTOLEME.

Vous avez beau me déguiſer votre mal. Vos ſoupirs vous trahiſſent. Vous ſouffrez, avouez-le.

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je ſuis perdu. J'avoue malgré moi que je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma douleur. Le poiſon du ſerpent ſe gliſſe dans mes veines; un feu ſecret me conſume. Ah Ciel! ah! quel tourment? au nom des Dieux, ſi tu as un glaive, coupe-moi le pied. Hâte-toi; n'épargne point ma vie. Frappe.

NEOPTOLEME.

Quelle douleur ſubite vous arrache ces cris effrayans?

PHILOCTÉTE.

Tu ne l'ignores pas? ah!

NEOPTOLEME.

Que vous eſt-il arrivé de nouveau?

PHILOCTÉTE.

Tu le ſçais trop, te dis-je. Ah!

NEOPTOLEME.

Quoi?

PHILOCTÉTE.

Je ne ſçais.

NEOPTOLEME.

Vous ne ſçavez !

PHILOCTÉTE *redoublant ſes cris.*

Ah ! ah ! ah !

NEOPTOLEME.

Que la violence de l'accès eſt affreuſe !

PHILOCTÉTE.

Plus affreuſe que je ne puis l'exprimer : mais ſois touché de compaſſion.

NEOPTOLEME.

Que ferai-je ? ordonnez.

PHILOCTÉTE.

Que l'horreur d'un mal ſi cuiſant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avouerai enfin. Il revient par accès reglés ſemblable aux voyageurs * laſſés de leur courſe. Ah !

Note de l'Editeur.

* πλάνοις ἴσως. πλάνος, veut dire un vagabond, un homme ſans aveu qui court le pays, & nullement un voyageur ordinaire. D'ailleurs, ὡς ἐξεπλήσθη ne peut ſignifier, *laſſé de ſa courſe :* mais, *auſſi-tôt qu'il eſt rempli.* Voici donc la penſée du malheureux Philoctéte. » Mon mal, dit-il, reſſemble à ces brigands » qui diſparoiſſent après avoir fait leur main, » & qui reviennent par intervalles, pour piller » de nouveau. »

NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

Loin de songer à vous abandonner, je vous plains davantage à mesure que je vous vois plus malheureux. Souffrez que mon bras vous relève, & soutienne ce corps chancelant.

PHILOCTÉTE.

Non. Mais prends cet arc que tu as tant souhaité de voir. Garde-le jusqu'à ce que mes tourmens soient passés. Le sommeil qui suit mes symptômes en est l'unique reméde. Laisse-moi m'y livrer; & si mes ennemis surviennent, je te conjure au nom des Dieux de ne pas te laisser dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je tē confie. Défends-toi de l'artifice & de la violence. Sinon, tu me trahis, & tu me perds.

NEOPTOLEME.

Soyez tranquille. Nul autre que vous & moi n'y touchera. Donnez, sans rien craindre. *

PHILOCTÉTE.

Recevez donc ces divines armes, &

* Neoptolème marque ici son caractère. Il a trompé Philoctéte malgré lui. Sensible à la confiance de ce guerrier malheureux, il fait entendre qu'il ne poussera pas l'artifice plus loin. La suite le fera voir.

priez les Dieux qu'elles vous soient moins funestes qu'elles ne l'ont été à Hercule & à moi.

NEOPTOLÈME.

Daignent les Dieux nous exaucer, & nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué.

PHILOCTÉTE.

Je tremble que vos vœux ne soient pas écoutés. Mon noir sang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver!... O plaie cruelle que tu me fais souffrir! ah!... le mal gagne de plus en plus. il s'acharne à sa proie... Mes amis, ne me quittez pas.... O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles!... fils d'Atrée, c'étoit à vous deux qu'étoient dûs de si longs & de si horribles supplices... O mort tant desirée, mort tant de fois appellée, que ne viens-tu enfin!... Prends, mon fils, prends le feu de * Lemnos, & brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens furent ma récompense... Elles seront la tienne...

* Il cite ce feu comme le plus violent, & par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, & le séjour du feu.

Que dis-tu ? tu ne réponds point. Où s'égare ton esprit ? *

NEOPTOLEME.

Je gémis de l'état où je vous vois : je ne puis rien de plus.

PHILOCTÉTE.

Prends courage, mon fils. Les attaques de mon mal sont effrayantes : mais elles durent peu. Toute la grace que je te demande, c'est de ne pas t'embarquer sans moi.

NEOPTOLEME.

Rassurez-vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

PHILOCTÉTE.

Vous le promettez.

NEOPTOLEME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTÉTE.

J'aurois honte d'exiger un serment :

NEOPTOLEME.

Je serois le dernier des humains, si je vous trahissois.

PHILOCTÉTE.

Donnez-moi votre main pour gage de votre fidélité.

* Neoptolème paroît interdit : c'est que son cœur se dévoile par les traits de son visage, qui ne sçauroit cacher le regret qu'il a de trahir Philoctéte.

NEOPTOLEME.

La voici.

PHILOCTÉTE *se trouble & entre en convulsion.*

C'est là, oui c'est là....

NEOPTOLEME.

Que dites-vous ?

PHILOCTÉTE.

C'est en haut....

NEOPTOLEME.

Quel égarement est le vôtre ! pourquoi fixer d'affreux regards au Ciel ?

PHILOCTÉTE *couché en se débattant.*

Laisse-moi me traîner....

NEOPTOLEME.

Où ?

PHILOCTÉTE.

Non, laisse-moi.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous livrer à vos transports.

PHILOCTÉTE.

Je meurs, si tu me touches.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, je ne vous touche plus. Vos esprits sont-ils moins agités ?

PHILOCTÉTE *hors d'haleine.*

O terre *, engloutis un mourant qui ne peut plus se relever.

Note de l'Editeur.

* *O terre, reçoi dans ton sein :* δέξαι. C'est

NEOPTOLEME.

Sa fureur se calme, & le sommeil va bientôt s'emparer de ses sens. Il panche la tête. Il s'assoupit. Une sueur abondante coule de tout son corps. Sa plaie se r'ouvre, & verse un sang corrompu. Laissons-le goûter un doux repos.

SCENE II.

NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Sommeil, cher tyran de nos sens, toi qui fais oublier les peines & les soucis, viens adoucir les maux de Philoctéte. Médecin salutaire, entretiens dans ses esprits le calme & la sérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous, Seigneur, songez au parti que vous devez prendre. Que faut-il faire désormais? qu'attendons-nous davantage? l'occasion est prompte à décider, & vaut mieux que toutes les délibérations.

NEOPTOLEME.

Philoctéte endormi ne nous entend

---

qu'en ce moment Philoctéte n'est plus dans la fureur de ses convulsions, mais dans la situation d'un malade prêt à tomber dans un sommeil de défaillance.

plus. Amis, ce n'eſt pas aſſez d'avoir entre les mains ſes armes. Si nous ne l'emmenons lui-même à Troye, nos ſoins ſont ſuperflus. Les Dieux l'ordonnent, & c'eſt à lui qu'ils ont réſervé la victoire. D'ailleurs j'ai donné ma parole, & je ſerois coupable d'y manquer.

LE CHŒUR.

C'eſt donc aux Dieux d'y pourvoir, & de vous inſpirer. Du reſte donnez-nous promptement vos ordres, & prenez garde qu'il ne nous ſurprenne. L'état où il eſt ne ſouffre qu'un ſommeil léger & fugitif. Faites ſecrétement ce que vous devez faire, ſi vous penſez comme * le Chef que vous ſçavez. †

---

* C'eſt Ulyſſe : mais le Chœur ne le nomme point, dans la crainte que ce nom ſeul ne réveille Philoctéte, & ne trahiſſe le ſecret.

Note de l'Editeur.

† Le P. B. rapporte ces paroles du Chœur à Ulyſſe ; c'eſt Philoctéte aſſoupi qu'elles ont pour objet. Le Chœur fait ſigne à Neoptolème, qu'il eſt tems de l'enlever, avant qu'il ſe réveille. » Vous voyez de qui je parle, dit-il » en indiquant du doigt le malade. Si vous » faites ce qu'il vous demande, (c'eſt de le » tranſporter en ſa Patrie) attendez-vous à » des déſagremens (de la part des Grecs) in» ſupportables au plus honnête homme. » Tout eſt dans cet endroit obſcurité & confuſion, à moins qu'on n'interpréte ainſi ces quatre vers de SOPHOCLE.

A la vérité, dans les conjonctures délicates, le Sage même eſt embarraſſé : mais les vents nous appellent. Philoctéte privé de forces & plongé dans la nuit du ſommeil comme un habitant des enfers, * nous livre notre proie. La fortune nous invite. C'eſt à nous de l'enlever. Saiſiſſons le moment, & profitons d'une victoire aiſée.

NEOPTOLEME.

Arrêtez, & ne laiſſez point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupiere, & reléve la tête.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Les mêmes, PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE *en s'éveillant.*

O lumiere, que me fais-tu voir à mon réveil ! ô eſpoir trompeur ! Etrangers, où êtes-vous... (*Il les apperçoit.*) Pardonnez, cher Neoptolème, ces indignes

* Le Grec dit : » Il ne fait pas plus d'uſage » de ſes membres, des pieds, des mains, &c. » que s'il étoit mort. » Note de l'Editeur.

soupçons. Est-il croyable en effet que vous ayez porté la générosité jusqu'à vous associer à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me servir même ? Les Atrides n'en ont pas usé ainsi. Mais vous êtes fils d'Achille : & votre cœur le montre assez, puisque mes cris & l'infection de ma plaie ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux suspendus me donnent un peu de relâche. Aidez-moi, ô mon fils, à me relever, & dès que j'aurai repris mes forces, embarquons-nous ; & partons sans délai.

NEOPTOLEME.

Je me réjouis, cher Philoctéte, de vous voir délivré de vos tourmens contre toute espérance. Car, hélas, ils vous laissoient à peine un rayon de vie. Levez-vous. Ces Grecs vous transporteront au vaisseau, si vous le permettez. Le fardeau leur sera léger. Jugez-en par leurs sentimens & les miens.

PHILOCTÉTE.

Que ne vous dois-je point ? donnez-moi le bras, il suffit. * Qu'ils se retirent.

---

* Ce mot, quoiqu'équivoque, m'a donné lieu de supposer que le Chœur prend les devants vers le rivage. La Scène suivante en

Je ne veux pas leur être incommode avant le tems. Je ne le ſerai que trop durant le voyage.

(*Le Chœur ſe retire & marche devant vers le rivage.*)

SCENE II.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

C'eſt à vous d'ordonner. Mais tâchez de rappeller vos forces, & de vous ſoutenir.

PHILOCTÉTE.

Ne craignez rien. Je ſuis fait à ces accidens. Les forces reviendront à l'ordinaire.

NEOPTOLEME, *à demi bas en le conduiſant.*

Malheureux, que vais-je faire! *

---

eſt plus belle, & le retour du Chœur plus intéreſſant. Quand Philoctéte dit dans cette Scène qu'il n'a plus que les rochers à qui adreſſer ſes plaintes, il ſemble ſuppoſer l'abſence du Chœur. Il eſt naturel de croire qu'enſuite Ulyſſe renvoye les Grecs vers Neoptolème pour hâter le départ, & pour voir s'il n'eſt point ſurvenu un nouvel embarras.

* Neoptolème avoit laiſſé entrevoir ſon

PHILOCTÉTE *en s'arrêtant.*

Qu'avez-vous, mon fils ? quelle parole vient de vous échapper ?

NEOPTOLEME.

Cruelle incertitude ! où tourner mes penſées ?

PHILOCTÉTE *étonné.*

Quelle incertitude ? ah, mon fils, ne parlez pas ainſi.

NEOPTOLEME.

Et c'eſt cela même qui fait ma peine.

PHILOCTÉTE.

Le triſte ſpectacle dont vous venez d'être témoin, vous fait-il repentir en ſecret de la parole que vous m'avez donnée ?

NEOPTOLEME.

Oh, qu'il eſt pénible à un cœur bien né d'agir contre ſon caractère, & de faire ce qui ne convient pas !

PHILOCTÉTE.

Mais en ſauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les mânes de votre pere doivent rougir.

NEOPTOLEME.

Vous êtes vertueux ; & moi je paſſe-

---

repentir ſur le perſonnage qu'il jouoit malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici à ſe déclarer.

rai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire.

PHILOCTÉTE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois-je penſer de vos diſcours ?

NEOPTOLEME.

O Dieux, que faire ? je ſerai doublement coupable, & par mes actions, & par mes paroles.

PHILOCTÉTE *à part à demi haut.*

Je le vois : il délibère s'il me trahira. Il ſonge à partir ſans moi.*

NEOPTOLEME.

Non, je ne vous abandonne point. Mais ſi je vous emméne malgré vous, quel remord, & quel repentir ! c'eſt le ſujet de mon trouble.

PHILOCTÉTE.

Quoi ? que dites-vous ? dévoilez-moi cette énigme, mon fils.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous le celer plus longtems. La pitié l'emporte. Il faut... que je vous améne aux Atrides. Vous partez pour le ſiége.

---

* Soupçons de Philoctéte ; ſecond obſtacle au départ. Neoptolème en ſe dévoilant le recule plus que jamais.

PHILOCTÉTE.

Ah, que m'as-tu dit!

NEOPTOLEME.

Suspendez un moment votre courroux. Ecoutez-moi.

PHILOCTÉTE.

Qu'écouterois-je désormais ? que penses-tu faire de moi ?

NEOPTOLEME.

Vous guérir d'abord, pour renverser Troye avec vous.

PHILOCTÉTE.

Parles-tu sérieusement ?

NEOPTOLEME.

Le destin le veut. Il le faut. Calmez votre colère, & me suivez.

PHILOCTÉTE.

Ah, je suis trahi. Jeune étranger, quel piége tu m'as dressé ! rends-moi, rends-moi promptement mon arc & mes fléches.

NEOPTOLEME.

Je ne le puis. Les chefs parlent, l'intérêt public y est engagé ; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTÉTE. *

O rage digne de ton nom ! Lâche

Note de l'Editeur. * Je veux que Philoctéte, ou plutôt Sophocle, ait voulu faire cette froide allusion au nom

artisan du plus noir artifice qui fut jamais, comment as-tu osé surprendre ma crédulité ? ne rougis-tu point de porter sur moi tes regards, apres avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un suppliant ? mais où m'emporte mon courroux ? ah, mon fils, songe qu'en m'ôtant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends-le moi je t'en conjure au nom des Dieux. Rends-moi le jour que tu m'as ravi. Que je suis malheureux !.... tu te tais ; tu me regardes tranquillement. Rien ne te touche.... ô rivage, ô promontoires de cette isle ! ô bêtes farouches, mon unique compagnie ! ô rochers escarpés, c'est à vous que je me plains. Car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre, & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il jure de me mener en

---

de Pyrrhus. Mais il falloit une petite note. Neoptolème s'appelloit autrement Pyrrhus. πυῤῥος signifie, *roux :* & la premiere syllabe de ce nom πυρ, veut dire du feu ; ce qui fait dire peut-être à Philoctéte irrité contre lui : ὦ πῦρ σύ, *ô tu ignis.* Je doute que Sophocle ait voulu faire cette mauvaise *pointe ;* mais encore falloit-il la rendre intelligible.

ma patrie, & il me conduit à Troye. Il abuſe de la foi du ſerment pour me ravir l'arc ſacré d'Hercule, pour me traîner à ſon char, & me montrer en ſpectacle à l'armée Grecque. Il triomphe de Philoctéte comme s'il l'eût vaincu à force ouverte, & il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force! encore à préſent dans l'état où je ſuis, ce n'eſt que par ſurpriſe. Oui, je ſuis la victime de ſa fraude. Malheureux; que ferai-je! rends, mon fils, rends; ſois ſemblable à ton pere, à toi-même. Que dis tu?... tu ne dis rien... je ſuis mort. Ah, déplorable Philoctéte! O caverne, je reviens à toi. Sois ma reſſource. Reçois derechef un miſérable, nud, abandonné, ſans nourriture... je mourrai ſeul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes. Elles me dévoreront: je deviendrai leur proye à mon tour. Et ces coups partent d'un cœur que j'avois cru ſincère!

Ecoute, Neoptoleme. Je ne lance point encore ſur toi les dernieres imprécations, réfuge ordinaire des malheureux pouſſés au déſeſpoir. Tu peux changer de ſentiment. Mais prends gar-

de au parti que tu vas prendre, & juge de ma vengeance par mes fureurs. *

SCENE III.

Les mêmes, LE CHŒUR *qui revient sur la fin de la Scène précédente.*

LE CHŒUR.

Décidez, Seigneur ; il en eſt tems. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le ſatisfaire.

NEOPTOLEME.

Amis, je ſuis touché, je l'avoue : mais ce n'eſt pas de ce moment que mon cœur ſouffre.

PHILOCTÉTE.

Au nom des Dieux, mon fils, écoute cette pitié ; & ne te fais pas l'affront devant les hommes, d'avoir trompé un malheureux.

NEOPTOLEME *à part.*

Que ferai-je ? plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros !

---

* Pur embelliſſement de l'invention du P. B. toutes ces ſept lignes de la traduction ſe réduiſent à ceci : » Je ſuſpens toutefois mes impré» cations, juſqu'à ce que je voie ſi tu perſiſtes » dans tes noirs projets ; ſi cela eſt ainſi, va, » puiſſes-tu périr d'une mort funeſte ! » Note de l'Editeur.

PHILOCTÉTE.

Tu ne parois pas méchant. Quelque conseil te pousse. Trompe qui le mérite mieux. Rends-moi mes armes, laisse-moi, & va-t-en.

NEOPTOLEME.

Amis, que ferons-nous ?

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE *à Neoptoleme.*

Perfide, vous balancez. Donnez-moi ces armes, & retirez-vous.

PHILOCTÉTE.

Dieux, quel est cet étranger ? n'est-ce point Ulysse que j'entends ?

ULYSSE *à Philoctéte.*

Oui, c'est moi, c'est Ulysse que vous voyez.

PHILOCTÉTE.

Ah, malheureux ! je suis perdu. Voici la main qui a tramé ma trahison.

ULYSSE.

C'est moi-même, n'en doutez point.

PHILOCTÉTE *à Neoptoleme.*

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avez beau faire ; vous ne les

aurez pas. Partez, ou je vous fais enlever.

PHYLOCTÉTE.

Tu me feras enlever, traître?

ULYSSE.

Le dessein en est pris, ou vous me suivrez.

PHILOCTÉTE.

O Lemnos, ô feu sacré de Vulcain! Ulysse menace de m'enlever de ton isle! Tu vois cet outrage, & tu le souffres!

ULYSSE.

Jupiter est le maître des dieux, & de cette isle. Jupiter l'ordonne, & je ne fais qu'exécuter ses ordres.

PHILOCTÉTE.

Parjure, qu'oses-tu dire? de quel front fais-tu les Dieux auteurs de tes fraudes?

ULYSSE *montrant le rivage.*

Dites, auteurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de suivre. Partez.

PHILOCTÉTE.

Non, traître; je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirez. Le sort en est jetté.

PHILOCTÉTE.

Grands Dieux! & depuis quand Phi-

loctéte eſt-il donc eſclave pour le traiter ainſi ?

ULYSSE.

On le traite non en eſclave, mais en héros, & comme un des libérateurs de la Gréce, avec qui il doit renverſer Troye.

PHILOCTÉTE.

Dût-il ſouffrir mille maux, tandis qu'il aura cet antre pour aſyle, il n'en ſera rien.

ULYSSE.

Que prétendez-vous donc ?

PHILOCTÉTE *voulant ſe précipiter.*

Mourir. *

ULYSSE *aux ſoldats.*

Il veut ſe précipiter. Qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on le dérobe à ſa fureur.

PHILOCTÉTE *arrêté.*

O bras ſans défenſe, ô mains privées de vos armes, faut-il que vous ſupportiez ces indignes liens ! ô méchant, dont il ne peut partir rien de juſte ni de bon, de quel cruel ſtratagême t'es-tu aviſé

Note de l'Editeur.

* Ce mot ſeul eſt énergique à la vérité ; mais répond-il à cette longue phraſe qu'on lit dans le Grec ? » Ce que je prétends, dit Philoctéte ? me jetter tout-à-l'heure en bas du » haut de ce rocher, & me caſſer la tête. »

pour me surprendre ! tu n'as osé paroître. Tu m'as séduit par ce jeune homme qui m'étoit inconnu. Tu l'avois séduit le premier. Son cœur n'étoit point fait pour la fraude ; & sa droiture digne de la mienne, méritoit de ne pas trouver un séducteur tel que toi. C'est sans le sçavoir qu'il a été le ministre de ton lâche artifice. Je le vois, il souffre de m'avoir fait souffrir, & il t'obéit à regret. C'est toi, c'est ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a instruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé, malgré ses remords, à se jouer de la vertu & de ma crédulité. Tu me lies, barbare, tu prétends donc m'arracher du rivage où tu m'as exposé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, & rayé du nombre des vivans. Ah, que les Dieux te puissent .... mais les Dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va jouir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu sers la passion. Lâche *, ce n'est que malgré toi que tu les as suivis au siége,

* Ulysse contrefit l'insensé pour se dispenser d'aller au siége.

& ils te chériſſent. Je leur ai conduit volontairement ſept vaiſſeaux, & ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité, & ils te l'imputent à leur tour.

Mais réponds-moi, quel eſt ton deſſein ? pourquoi m'enlever ? à quoi ſuis-je bon ? je ne ſuis plus rien : je ſuis mort pour les Grecs. O ennemi des Dieux & des hommes, dis-moi par quelle raiſon je ne ſuis plus à tes yeux un fardeau incommode ? pourquoi mes cris & l'infection de ma playe ne te dégoûtent plus ? pourquoi tu ne crois plus que je puiſſe troubler les ſacrifices ? ce fut là ton prétexte pour me rejetter de l'armée. Grecs inhumains, ſoyez les victimes de mes horribles imprécations. Si les Dieux ſont encore juſtes (& ils le ſont) je vois qu'ils vous puniſſent. Autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un malheureux tel que moi. Un remords cuiſant, un trait du Ciel vous perce, vous déchire, & vous force malgré vous de ſonger à moi. Mais, ô terre natale, & vous, Dieux témoins & vengeurs, puniſſez-les enfin, puniſſez-les tous, & je ſuis ſatisfait. Meſurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les

périr à mes yeux. Je me croirai guéri.

LE CHŒUR *à Ulysse.*

Il eſt cruellement aigri. Il brave les maux, loin d'y ſuccomber.

ULYSSE.

J'aurois bien des choſes à lui répondre. Mais il n'eſt pas en état de m'entendre. Un ſeul mot me ſuffira.

Je ſuis tout ce que vous dites, ô Philoctéte, quand il s'agit de l'intérêt public. Eſt-il queſtion de l'intérêt des hommes vertueux ? je ſuis, autant qu'un autre, partiſan de la vertu & de l'humanité. Croyez-moi, je ſçai manier à mon gré les cœurs. Le vôtre ſeul eſt intraitable. Hé-bien, je conſens de vous céder. (*Au Chœur*) Amis, rendez-lui la liberté, & laiſſez-le en ces lieux. Nous pouvons nous paſſer de lui, puiſque nous avons les armes d'Hercule. Teucer ſçait l'art de s'en ſervir, & à ſon défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctéte, je m'en ſervirai auſſi-bien que vous-même. L'armée après tout a-t'elle beſoin de vous ? Adieu, demeurez dans votre Lemnos. Nous allons partir. Et cet arc va me procurer une gloire qui n'étoit dûe qu'à vous.

PHYLOCTÉTE.

Le cruel, où me réduit-il ? quoi tu

oseras te montrer à l'armée paré de mes dépouilles ?

ULYSSE.

Il est inutile de parler davantage. Je pars.

PHILOCTÉTE *à Neoptoleme.*

Généreux fils d'Achille, tu ne me dis rien, & tu me quittes ainsi ?

ULYSSE *en s'en allant.*

Suivez-moi, Neoptoleme, & ne détournez pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdroit.

PHILOCTÉTE *au Chœur.*

Et vous, chers amis, vous m'abandonnerez aussi ? la pitié ne vous touchera pas ?

LE CHŒUR, *en montrant Neoptoleme.*

Voilà notre Chef. C'est à lui de parler. Ce qu'il vous dira, croyez que nous vous le disons.

NEOPTOLEME *au Chœur*

Ulysse blamera ma sensibilité. N'importe. Demeurez, vous autres, si Philoctéte le veut ainsi, tandis que tout s'apprêtera pour le départ, & que nous ferons nos vœux au Ciel. Peut-être durant cet intervalle, un heureux changement le rendra plus docile à nos raisons. Nous allons au rivage Ulysse & moi.

Rendez-vous-y promptement, dès que vous ſerez avertis.

SCENE V.

PHILOCTÉTE, LE CHŒUR,

PHILOCTÉTE *à l'entrée de ſa grotte.*

O caverne, ô mon unique aſyle, jamais je ne te quitterai. Tu m'as ſervi de demeure : tu ſeras mon tombeau. O ſéjour rempli de ma douleur, que vais-je devenir ! plus de nourriture, plus d'eſpoir. Tourbillons impétueux, * enlevez-moi dans les airs. Que fais-je ſur la terre ? *Strophe I.*

LE CHŒUR.

Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous n'avez d'ennemi que Philoctéte. Il ne tenoit qu'à vous d'être heureux, & vous préférez votre misère à la fortune qui vous rit. *Strophe II.*

PHILOCTÉTE.

Miſérable, dénué de tout ſecours, *Antiſtr. I.*

---

* L'expreſſion Grecque eſt πλωκάδες ou πτωκάδες ; & c'eſt-à-dire, les harpies, monſtres fabuleux, dont les principales étoient Aello, Ocypete, & Celéno. Elles ſont appellées, auſſi-bien que les Furies, les *Chiennes de Jupiter.* Note de l'Editeur.

il faut donc que j'expire dans cet antre. La douleur & la faim vont me consumer. Je ne percerai plus les oiseaux de mes traits. Cœur barbare, dont l'artifice me fait périr, que ne puis-je te voir en proie à des maux aussi durables que les miens !

LE CHŒUR.

Antistr. II. Ce n'est point à l'artifice des hommes, c'est à la volonté suprême des Dieux que vous devez attribuer ce que nous avons fait malgré nous. Mettez fin à vos imprécations, & cessez de nous haïr.

PHILOCTÉTE.

Strophe III. Tranquille sur le rivage, le traître insulte à mon désespoir. Il essaye impunément mon arc & mes fléches. Thrésor qu'il m'a ravi, chères armes, si vous aviez du sentiment, quelle honte seroit-ce pour vous de vous voir passer des mains du compagnon d'Hercule, dans celles du plus lâche des hommes ! témoins de ses infâmes artifices, de sa honteuse origine, & de ses cruels attentats, vous détesteriez comme moi l'auteur de tous mes maux.

LE CHŒUR.

Strophe IV. Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité & la souffrir sans s'offenser.

s'offenser. Apprenez donc que l'assemblée des Grecs a chargé Neoptolème de faire ce qu'il a fait, & que c'est en faveur de la cause commune qu'il a suivi les conseils d'Ulysse.

PHILOCTÉTE.

Oiseaux, qui étiez ma proye, & vous, hôtes sauvages de ces rochers, ne fuyez plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayoient. Ma caverne vous est livrée. Accourez-y sans crainte, déchirez-moi, dévorez-moi; je serai votre proye à mon tour. Aussi-bien deviendrois-je bientôt celle de l'indigence. *Antistr. III.*

LE CHŒUR.

Au nom des Dieux, si l'hospitalité sainte vous touche, rendez-nous tendresse pour tendresse, & faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre destin. Quelle fureur de choisir pour ressource la douleur, la misère & le désespoir! *Antistr. IV.*

PHILOCTÉTE.

Amis, vous renouvellez mes maux. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter?

LE CHŒUR.

En quoi, Seigneur?

PHILOCTÉTE.

Espérez-vous me persuader de retourner vers les Grecs que j'abhorre ?

LE CHŒUR.

La raison le veut.

PHILOCTÉTE.

Laissez-moi donc en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut vous obéir. Retirons-nous.

PHILOCTÉTE.

Au nom du grand Jupiter, ne me quittez pas.

LE CHŒUR *feignant de se retirer.*

Apprenez à calmer votre courroux.

PHILOCTÉTE *avec de grands cris.*

Chers amis, demeurez, je vous en conjure. Ah !

LE CHŒUR.

Quel nouveau sujet vous arrache des cris ?

PHILOCTÉTE.

O destin ! ô tourment ! mal cruel, comment te supporterai-je désormais ? Revenez, amis, revenez.

LE CHŒUR.

Que ferons-nous ? vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHILOCTÉTE.

Pardonnez ces cris & cet emportement à l'excès de la douleur.

LE CHŒUR *en revenant.*

Ecoutez donc nos conseils, & suivez-nous.

PHILOCTÉTE *après un moment de réflexion.*

Je n'en ferai rien. C'est un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraser de ses foudres, je n'en ferai rien. Périsse Ilion, périsse l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié ! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grace à vous demander.

LE CHŒUR.

Quoi ?

PHILOCTÉTE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce soit.

LE CHŒUR.

Quel meurtre projettez-vous ? ô Ciel!

PHILOCTÉTE.

Ma mort. La douleur m'y force. Je me couperai le pied & je me percerai le cœur.

LE CHŒUR.

Quel est votre dessein ?

PHILOCTÉTE.

De rejoindre mon pere.

LE CHŒUR.

Où ?

PHILOCTÉTE.

Aux enfers. Car, hélas, il ne vit plus.

O Patrie, que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs ! ma mort en est le prix (*il se cache dans son antre.*)

LE CHŒUR *à Philoctéte.*

Nous serions déja partis pour aller au vaisseau, si nous n'eussions vû de loin Ulysse & Neoptolème qui reviennent vers nous.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, & NEOPTOLEME, *un peu éloignés de Philoctéte.*

ULYSSE *à Neptolème.*

Ne me direz-vous point enfin quel sujet vous fait retourner si promptement sur vos pas.

NEOPTOLEME.

Je vais expier un attentat.

ULYSSE.

Il faut que vous le jugiez bien atroce. Mais quel est-il ?

NEOPTOLEME.

C'est d'avoir écouté Ulysse & les Grecs.

ULYSSE.

Hé, qu'avez-vous fait d'injuſte ?

NEOPTOLEME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYSSE *avec empreſſement.*

Qui ? ô Ciel ! quel eſt votre nouveau projet ?

NEOPTOLEME.

Il n'eſt pas nouveau. Je veux revoir Philoctéte, &...

ULYSSE.

Et que faire encore ? (*à part.*) Je tremble.

NEOPTOLEME.

Je lui ai ravi ſes armes. Je vais les....

ULYSSE.

Quoi, les rendre ? Dieux ! que m'annoncez-vous ?

NEOPTOLEME.

C'eſt contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du Ciel, Neoptolème, répondez. Parlez-vous tout de bon ?

NEOPTOLEME.

Je penſe comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites-vous ?

NEOPTOLEME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore ?

ULYSSE.

C'étoit trop de me l'avoir dit une fois.

NEOPTOLEME.

N'en doutez donc plus. Vous ſçavez tout.

ULYSSE.

Je ſçai qui s'y oppoſera.

NEOPTOLEME.

Hé, qui, je vous prie, auroit cette témérité ?

ULYSSE.

Toute la Gréce, & moi.

NEOPTOLEME.

Certes, je cherche le prudent Ulyſſe dans ſes paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Neoptolème dans ſes actions.

NEOPTOLEME.

Peu m'importe la réputation de politique, pourvû que je ſatisfaſſe l'équité.

ULYSSE.

Où eſt donc l'équité de rendre malgré moi un thréſor que vous ne devez qu'à mes conſeils ?

NEOPTOLEME.

Vos conseils m'ont fait commettre un crime dont je rougis : je veux le réparer.

ULYSSE.

Et ne craignez-vous point le ressentiment de l'armée ?

NEOPTOLEME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la justice.

ULYSSE.

Ce sera donc contre Neoptolème, & non-plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre.

NEOPTOLEME.

Combattez. J'y consens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu. *

NEOPTOLEME.

La mienne est prête. Je n'attends que les Grecs & vous.

---

* χεῖρα δέξιαν ὁρᾷς
Κώπης ἐπιψαύουσαν ?

Note de l'Editeur.

» Voyez-vous cette main, dit Ulysse, sur la » garde de mon épée. » Neoptolème en fait autant de son côté, & réplique : » Faites, faites, vous allez voir la mienne qui vous répondra tout-à-l'heure. » Il n'est donc pas ici question d'un projet pour la suite, mais de l'appareil d'un combat actuel. Ce qui appuie

ULYSSE.

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée, & ſçachez que la peine ſuivra le crime de près. Adieu. (*Il ſe retire.*)

NEOPTOLEME *à Ulyſſe déja parti.*

Vous faites prudemment. Uſez-en toujours de même à l'avenir, pour vous garantir de mon courroux. (*allant vers l'antre*) O Philoctéte, ſortez de votre grotte.

SCENE II.

NEOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quel bruit ai-je entendu ? qui m'appelle ? que voulez-vous de moi ? pouvez-vous me rendre encore plus malheu-

---

mon ſentiment, c'eſt l'eſpéce de ſarcaſme que le fils d'Achille jette à Ulyſſe qui ſe retire prudemment.

ἐυφρόνησας : Κἂν τὰ λοίφ ὅτω φρονῆς,
ἴσως ἂν ἐκτὸς κλαυμάτων ἔχοις πόδα.

» Vous êtes ſage, & ſi vous l'êtes toujours de » la ſorte vous pourrez vivre ſans aucun acci- » dent. » Les duels en forme étoient inconnus aux Anciens ; mais les *rencontres* ne l'étoient pas.

reux ? vous le croyez sans doute, & c'est le dessein qui vous amène.

NEOPTOLEME.

Rassurez-vous, & m'écoutez.

PHILOCTÉTE.

Je vous ai trop écouté. Vos discours trompeurs m'ont perdu.

NEOPTOLEME.

Croyez au moins mon repentir.

PHILOCTÉTE.

Ainsi m'avez-vous engagé à vous croire, quand vous m'avez surpris mes armes. Votre sincérité feinte cachoit une perfidie.

NEOPTOLEME.

Oubliez-la ; & dites-moi seulement si vous êtes déterminé à demeurer en ces tristes lieux, ou si vous daignez nous accompagner.

PHILOCTÉTE.

Ne m'en parlez plus.

NEOPTOLEME.

Est-ce une résolution inébranlable ?

PHILOCTÉTE.

Plus inébranlable que je ne puis dire.

NEOPTOLEME.

Mon dessein étoit d'appaiser votre courroux, & de vous persuader : s'il étoit possible. Mais si cela vous offense, je me tais.

PHILOCTÉTE.

Tu fais bien. Vainement voudrois-tu me séduire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulcéré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as fait. Fils indigne du plus généreux pere, tu m'arraches la vie, & tu viens me donner des conseils ! ah, puissiez-vous périr tous misérablement, les Atrides, Ulysse & toi. Voilà mes adieux.

NEOPTOLEME.

Plus d'imprécations, plus de haine, Voici vos armes ; recevez-les de ma main.

PHILOCTÉTE.

Que dis-tu ? quel nouveau piége m'as-tu préparé ?

NEOPTOLEME.

Venez, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des Dieux.

PHILOCTÉTE.

O agréables paroles ! mais dois-je les croire ? O Ciel !

NEOPTOLEME.

Croyez les effets. Avancez. Ne craignez rien. Recevez votre arc.

SCENE III.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME, ULYSSE, LE CHŒUR.

ULISSE *survenant.*

Et moi je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée. J'en atteste les Dieux.

PHILOCTÉTE *après avoir reçu ses armes de Neptoleme.*

Est-ce la voix d'Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

De lui-même. Le voici. Oui, c'est moi qui malgré le fils d'Achille vous ferai partir pour le siége.

PHILOCTÉTE *se mettant en situation de lancer une fléche.*

Attends. Cette fléche va punir ton outrage.

NEOPTOLEME *l'arrêtant.*

Ah, Philoctéte, qu'allez-vous faire ? au nom du Ciel ne lancez pas ce trait.

PHILOCTÉTE.

Laisse-moi faire, mon fils ; laisse-moi percer le traître.

NEOPTOLEME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTÉTE.

Pourquoi m'empêcher de me venger de mon cruel ennemi ?

NEOPTOLEME.

* La vengeance ſeroit honteuſe & pour vous & pour moi.

PHILOCTÉTE.

Qu'avons-nous à ménager avec les Grecs ? croyez-moi, les Chefs de l'armée ſont auſſi peu braves en effet, qu'ils paroiſſent fiers en paroles.

NEOPTOLEME.

Il eſt vrai. Mais enfin je vous ai rendu vos armes. Vous reſte-t-il encore contre moi quelque ſujet de courroux & de plainte ?

PHILOCTÉTE.

Non, mon fils. Ton grand cœur s'eſt

---

* C'eſt la même penſée qu'a employée M. CORNEILLE dans *Polieucte*. Celui ci dit à Pauline au ſujet de Sevère ſon amant qui l'avoit revue,

Quoi, vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage !

Et Pauline répond ce beau mot ſi applaudi d'un grand Prince :

Je ferois à tous trois un trop ſenſible outrage,

Elle parle de ſon mari, de Sevère & d'elle. *Polieucte Ac. II. Sc. IV.*

dévoilé. Auſſi n'as-tu pas reçû le jour d'un * Siſyphe, mais d'un Héros auſſi illuſtre chez les morts, qu'il fut célébre parmi nous.

NEOPTOLEME.

Il m'eſt doux de voir Philoctéte louer Achille ; & cet éloge réjaillit ſur moi. Mais, écoutez, Seigneur, ce que j'ai à vous demander. Il eſt des maux qui nous viennent des Dieux. Ils ſont inévitables. Il faut les ſupporter. Mais eſt-on excuſable ou digne de pitié, quand on s'en procure volontairement comme vous ? votre cœur eſt aigri, & incapable de conſeil. Qu'un ami vous parle, vous prenez feu, & le traitez d'ennemi. Je parlerai toutefois, & j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravez-les profondément dans votre cœur, & apprenez d'abord que votre bleſſure eſt un coup parti du Ciel, pour avoir approché du ſerpent dépoſitaire des tréſors du Temple que vous avez trouvé à Chryſa. N'eſpérez jamais de guériſon, tant que ce ſoleil vous éclairera, que vous n'alliez à Troye. Votre guériſon eſt réſervée aux enfans d'Eſculape, comme la priſe de Troye à nos efforts com-

* Ayeul d'Ulyſſe.

muns, & à vos fléches. D'où ſçais-je ces merveilles ? je vais vous le dire. Le Troyen Hélenus, ce Prophéte ſi renommé eſt priſonnier dans le camp. C'eſt lui qui nous a développé ce myſtère. » Par ce moyen, ajouta-t-il, l'été pro- » chain verra finir le deſtin d'Ilion. » Grecs, ôtez-moi la vie, ſi mes Ora- » cles ſe trouvent faux. " Sur cette aſſurance devez-vous balancer à vous rendre ? quel honneur pour vous d'avoir été le ſeul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes deſtinées ! goûtez donc le bonheur de revivre, & la gloire de renverſer Troye.

PHILOCTÉTE.

Deſtins odieux ! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre ! que ne ſuis-je habitant des enfers ! que ferai-je ? puis-je réſiſter à un ennemi ſi tendre & ſi généreux ? mais quoi, faut-il céder ? ſi je le fais, que deviens-je ? oſerai-je me montrer ? qui voir déſormais ? Aſtres, témoins des affronts que j'ai reçus, de quel œil verrez-vous Philoctéte avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Ulyſſe qui m'a trahi ! non, les outrages que j'ai eſſuyés ne ſont rien en comparaiſon de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a inſtruit au crime s'enhardit tou-

jours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue, Neoptolème, je ne puis comprendre votre conduite. J'attendois de vous, que loin d'aller à Troye, vous me détourneriez de cette lâcheté. Quoi, les Grecs vous ont cruellement offensé; ils vous ont dépouillé des armes, de la gloire d'Achille; par un jugement inoüi ils ont préféré Ulysse & Ajax *; & vous allez les secourir! & vous voulez m'engager à vous suivre! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Reméne-moi dans ma patrie; tu me l'as juré. Demeure toi-même à Scyros, & laisse périr ces ingrats. Mets ton bonheur & le mien à couvert: tu obligeras doublement Achille & Philoctéte; & abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.

NEOPTOLEME.

Votre courroux n'est que trop légitime. Laissons les Grecs & les Atrides. Mais que demandai-je de vous, sinon d'obéir aux Dieux, & de suivre un ami?

PHILOCTÉTE.

Moi? qu'irois-je faire au siége? voir

---

* *Ulysse à Ajax.* Cette faute paroît être sur le compte de l'Imprimeur. Note de l'Editeur.

les fils d'Atrée joüir des maux qu'ils m'ont causés.

NEOPTOLEME.

Trouver la guérison de ces maux, & revoir, non vos ennemis, mais vos libérateurs.

PHILOCTÉTE.

C'est ce qui me désespère.

NEOPTOLEME.

C'est ce qui fera votre gloire & la mienne.

PHILOCTÉTE.

Vous offensez les Dieux qui vous écoutent.

NEOPTOLEME.

Je parle pour leurs intérêts.

PHILOCTÉTE.

Ce sont les Atrides que vous servez.

NEOPTOLEME.

C'est Philoctéte que je sers.

PHILOCTETE.

Quoi, en me livrant à mes ennemis ?

NEOPTOLEME.

Regardez-les d'un autre œil, & soyez moins fier dans le malheur.

PHILOCTÉTE.

Si je l'ai bien compris, vous voulez me perdre.

NEOPTOLEME.

Vous ne m'avez pas entendu, je prétends vous sauver.

PHILOCTÉTE.

Les Atrides m'ont rejetté de l'armée, voilà tout ce que je comprends.

NEOPTOLEME.

Oui, mais ils réparent leur faute; ils veulent vous rendre heureux.

PHILOCTÉTE.

Ce ne sera pas à condition de les voir à Troye.

NEOPTOLEME.

Que voulez-vous que je fasse? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire, & vous laisser languir dans vos maux.

PHILOCTÉTE.

Laissez-moi mes maux. Ils me sont chers. Acquittez seulement votre promesse. Rémenez-moi dans ma patrie. Çà ne différons plus. Oublions Troye & les Grecs. Ils m'ont trop coûté de larmes.

NEOPTOLEME.

Partons, puisque vous le voulez ainsi.

PHILOCTÉTE *le suivant.*

O parole pleine de charmes!

NEOPTOLEME *s'arrêtant.*

Mais essayez vos forces.

PHILOCTÉTE.

Elles répondront à mon courage.

NEOPTOLEME *revenant encore.*

Mais comment me juſtifierai-je auprès des Grecs ?

PHILOCTÉTE.

En les mépriſant.

NEOPTOLEME.

Ils ravageront mes Etats.

PHILOCTÉTE.

Je volerai à votre ſecours.

NEOPTOLEME.

Avec quelles troupes ?

PHILOCTÉTE.

Avec les fléches d'Hercule. Ces armes & ce bras ſuffiront pour les faire trembler.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, embarquons-nous. Faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCENE IV.

Les mêmes, HERCULE.

HERCULE *ſur un nuage.*

Ne partez pas encore... Philoctéte, reconnois Hercule. Tu l'entends, tu le vois. C'eſt pour toi que j'ai quitté la

voûte azurée, je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, & te marquer un autre chemin. Demeure donc, & m'écoute.

Tu ſçais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois joüir. Apprends que tu dois remplir la même deſtinée. C'eſt par cette route pénible qu'il te faut arriver à la gloire. Il faut que tu ailles à Troye avec le fils d'Achille. Tu guériras; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée. Tu perceras de mes fléches le fier Paris, auteur de tant de malheurs. Tu renverſeras Troye, & tu enverras à Pœan ton pere, ſur le mont Oëta, les dépouilles choiſies qui ſeront le prix de ta bravoure. Tu me réſerveras les dons de l'armée, & tu les mettras ſur mon tombeau, comme un monument de la victoire dûe à mes fléches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctéte, ni Philoctéte ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proie. J'enverrai Eſculape pour guérir Philoctéte. Car c'eſt à mes traits que les Dieux ont attaché deux fois la priſe d'Ilion. Mais quand vous ravage-

rez ce riche pays, ſouvenez-vous de reſpecter la Religion. Jupiter prefère la piété à tout le reſte. Le reſte meurt; elle ne meurt jamais. Elle nous ſuit au tombeau; & indépendante de nos deſtinées, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, elle eſt immortelle.

PHILOCTÉTE.

Aimable voix! chere Divinité, que je goûte de plaiſir de te revoir enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars ſous tes auſpices.

NEOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE *s'en allant aux Cieux.*

Ne différez plus. Le tems vous invite. Le vent eſt favorable. Adieu.

PHILOCTÉTE.

Allons, & ſaluons ſeulement ces lieux. Adieu, chère grotte, doux aſyle de ma miſère. Adieu, Nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, que j'avois cru ne devoir jamais quitter. Et

toi, ô terre de Lemnos, laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appellent les Destins, Hercule & les Dieux qui l'ont voulu ainsi.

LE CHŒUR.

Réunis désormais, embarquons-nous, & prions les Déesses de la mer de nous accorder un retour fortuné.

REFLEXIONS SUR PHILOCTÉTE.

L'Effet de cette Tragédie, aussi-bien que de la plûpart des anciennes, consiste pour le moins autant dans le jeu & la représentation, que dans la versification & les paroles. Toutefois je ne doute pas que la simple lecture n'ait fait sur les Grecs la même impression, que le récit de Philoctéte sur Telemaque dans l'ingénieux * Poëme de feu M. de Cambrai. « Pendant que Philoctéte avoit » raconté ainsi ses aventures, dit-il, Te- » lemaque étoit demeuré comme sus- » pendu & immobile. Ses yeux étoient » attachés sur ce grand homme qui par- » loit. Toutes les passions différentes » qui avoient agité Hercule, Philoctéte, » Ulysse, Neoptolème, paroissoient tour » à tour sur le visage naïf de Telemaque,

* Telemaque Livre XVI.

» à mesure qu'elles étoient représentées. » Dans la suite de cette narration quelquefois il s'écrioit, & interrompoit » Philoctéte sans y penser. Quelquefois » il paroissoit rêveur, comme un homme » qui pense profondément à la suite des » affaires. Quand Philoctéte dépeignoit » l'embarras de Neoptolème, qui ne » sçavoit point dissimuler, Telemaque » paroissoit dans le même embarras, & » dans ce moment on l'auroit pris pour » Neoptolème. »

Telle est l'idée que M. de Cambrai avoit de cette piéce, & des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet l'intérêt, qui en fait la base, n'est rien de moins que le renversement d'un Etat, qui par sa résistance avoit épuisé toutes les forces de la Gréce, & rebuté vingt Rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctéte & des fléches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à secourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les auteurs de ses maux ? c'est un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a besoin de son bras ; & l'on a dû voir que Philoctéte n'est pas moins inflexible qu'Achille, & que Sophocle n'est pas au-dessous d'Homère.

Ulyſſe eſt employé à cette ambaſſade avec Neoptolème, heureux contraſte, dont Sophocle a tiré toute ſon intrigue. Car Ulyſſe politique juſqu'à la fraude, & Neoptolème ſincère juſqu'à l'extrême franchiſe en font tout le nœud, tandis que Philoctéte défiant & inexorable élude la ruſe de l'un, & ne ſe rend point à la généroſité de l'autre; de ſorte qu'il faut qu'Hercule deſcende du ciel pour dompter ce cœur féroce, & pour faire le dénouement. On ne peut nier qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'eſt moins chargé d'événemens que cette piéce. Il n'y a que ſept ou huit ſituations principales qui font le grand reſſort de pluſieurs paſſions, de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La premiere ſituation, après l'expoſition du Sujet, qui eſt courte & adroite, c'eſt celle d'Ulyſſe qui engage Neoptolème à tromper Philoctéte. On y voit dans tout ſon jour l'artifice d'un vieux politique, qui met tout en œuvre pour faire entrer dans ſes deſſeins un jeune Prince que ſon âge, ſon grand cœur, & les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice & de ruſe. C'eſt le grand art

des

des Rois, & la grandeur d'ame qu'on voit lutter enſemble. Neoptolème céde enfin au motif de la gloire, qui eſt ſa paſſion dominante, & l'endroit foible par où on l'a attaqué. Ce motif & ſes remords ſemblent le juſtifier.

Pour ſeconde ſituation on voit ce Prince aux priſes avec Philoctéte. Quelle naïveté dans la joie de celui-ci quand il revoit des Grecs ! quelle bienſéance dans la maniere dont il s'informe de l'armée Troyenne ! quel art enfin dans le tout ſimple & naturel que prend Neoptolème pour le tromper ! Philoctéte malgré toute ſa défiance ne peut éviter ce piége. Le Grec déguiſé qui ſurvient fait la troiſiéme ſituation, & c'eſt un tour de l'artificieux Ulyſſe pour précipiter le départ, dans la crainte de manquer ſa proie.

Une autre Scène eſſentielle conſiſte dans l'accès ſubit & imprévû qui retarde le départ de Philoctéte. A la vérité cette Scène demande quelque indulgence à des lecteurs François. Ils verroient avec peine un héros malheureux tomber en convulſion ſur notre Théâtre, & achever par-là de peindre l'extrême miſére où il eſt réduit. Mais il y a bien de la fineſſe à l'égard des mœurs anciennes, d'avoir

imaginé ce moyen pour augmenter le trouble, & pour reculer le dénouement; moyen d'autant plus sûr, qu'il semble renverser l'espoir de Philoctéte, & qu'il donne lieu au repentir de Neoptolème. Car la situation suivante, où paroît tout l'embarras de celui-ci, en dépend, & c'est sa pitié qui réveille sa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a surprises. C'en est assez pour la vraisemblance. Ulysse qui étoit en embuscade survient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'est plus un politique obscur qui se cache pour réussir plus sûrement. La conjoncture veut qu'il se déclare. Il le fait, & parle avec une fermeté digne d'un héros, & en même tems avec une soupleſſe d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctéte. Mais comme il sçait, dit M. de Cambrai, « qu'il ne faut attaquer » les passions des hommes pour les ré» duire à la raison, que quand elles com» mencent à s'affoiblir par une espéce » de lassitude, » il laisse à Philoctéte le tems de la réflexion, & passe tout-à-coup de la sévérité à la douceur, sans sortir de la dignité.

Philoctéte seul avec le Chœur & li-

vré à lui-même, montre un cœur agité comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulyſſe & de Neoptolème change tout le Théâtre. Car la réſolution que prend le fils d'Achille de rendre les fléches, déconcerte les meſures du Roi d'Ithaque, & promet au ſpectateur un nouveau plaiſir. Il y a dans cette Scène une choſe qui pourroit nous bleſſer, à ſçavoir qu'Ulyſſe piqué, comme il doit l'être, des paroles & de la conduite de Neoptolème, ne mette pas l'épée à la main. Mais outre que les duels n'étoient pas du goût des Anciens, Ulyſſe par un courroux hors de ſaiſon, & qu'il n'auroit pû ſatisfaire en préſence du Chœur, auroit perdu tout le fruit qu'il eſpéroit de ſon voyage. J'aime mieux croire qu'il eſt cenſé ne pas entendre les dernieres paroles de ſon collégue, qui ſont les ſeules dont il puiſſe être légitimement offenſé, puiſqu'elles lui reprochent ſa lâcheté en termes aſſez clairs.

Enfin la généroſité de Neoptolème, qui en rendant les fléches ſe voit contraint de céder à Philoctéte, & de préférer l'intérêt d'un particulier à celui de toute la Gréce, fait ſans contredit la plus brillante ſituation. Elle eſt telle,

qu'il faut Hercule même pour vaincre l'obstination indomptable de son ami. Ulysse s'oppose à la restitution des armes chez Sophocle, & Philoctéte veut le percer. Il en est empêché par Neoptolème. Ce trait est beau. Mais M. de Cambrai a cru devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il suppose qu'Ulysse fait signe à Neoptolème de rendre les fléches, & que Philoctéte dans un premier mouvement de colère se met en devoir de tuer son ennemi. « Pour » Ulysse, (c'est Philoctéte qui parle » dans le Telemaque,) il paroissoit aussi » tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me sentis touché » de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans » ce premier transport me servir de mes » armes pour tuer celui qui me les avoit » fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, » j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant."

Cette idée toute spirituelle qu'elle est, ne peut s'ajuster à la piéce de Sophocle. Ulysse n'en est pas moins brave chez ce Poëte, & Neoptolème en est encore plus généreux. Mais l'un & l'autre auroit démenti son caractère, si l'on

eût supposé ce que veut l'Auteur du Telemaque. C'étoient deux ambassadeurs qui devoient agir différemment, suivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

A suivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette Tragédie aucun défaut considérable. Tout y est lié, tout y est soutenu, tout tend directement au but : c'est l'action même telle qu'elle a dû se passer. Mais à en juger par rapport à nous, le trop de simplicité, & le spectacle dominant d'un homme aussi tristement malheureux que Philoctéte, ne peuvent nous faire un plaisir aussi vif que les malheurs plus variés & plus brillans de Nicoméde dans Corneille.

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

SUJET
DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

THESÉE onziéme Roi d'Athènes * ayant trempé ſes mains dans le ſang de Pallas** ſon parent, pour des raiſons d'état, ſe condamna à l'exil d'une année, ſuivant la loi des Athéniens, & ſe retira avec Phédre ſon épouſe à Trézène †, où il faiſoit élever ſous les yeux du ſage ¶ Pithée §, Hippolyte qu'il avoit eu

* Capitale de l'Attique, aſſez connue.

** Il étoit iſſu de Pandion cinquiéme Roi d'Athènes ; & il avoit des droits au thrône.

† Ville du Peloponnèſe dans une langue de terre qui s'avance ſur la Mer Egée à l'extrémité de l'Argolide.

¶ Pithée deſcendant de Pelops étoit un Philoſophe, un Sage. Il voyoit, dit-on, les choſes futures, & les prédiſoit.

§ Il falloit ajouter que ce Pithée étoit ayeul de Théſée lui-même, comme étant pere d'Ethra femme d'Egée. Note de l'Editeur.

d'une * Amazone. Ce jeune Prince uniquement occupé de l'étude de la sageſſe & des amuſemens de la chaſſe, ennemi d'ailleurs de l'Amour & de Venus, s'attira l'indignation de cette Déeſſe. Pour ſe venger de ſes dédains, Venus inſpire à Phédre une violente paſſion pour lui. Phédre tâche en vain d'étouffer cet amour naiſſant. Sa playe ſe rouvre à Trézène par la vûe d'Hippolyte. Sa Confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme, & pour ſauver les jours de ſa maîtreſſe qui veut mourir, elle employe ſes efforts à gagner le fils de Théſée. Celui-ci rejette avec horreur cette affreuſe propoſition; mais comme on lui avoit extorqué un ſerment pour l'engager à ſe taire, content d'un ſanglant reproche, il garde le ſilence ſur cette aventure.

* Théſée de concert avec Hercule combattit les Amazones, & en emmena une en Gréce, c'étoit *Hippolyte*, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette Amazone fut Antiope.

Phédre cependant au déſeſpoir de ſe voir diffamée, jure la perte d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert ſon honneur, de l'accuſer la premiere dans une lettre, & ſe donne enſuite la mort. Théſée qui étoit abſent revient ſur ces entrefaites, & abuſé par ce funeſte écrit, il abandonne ſon fils, ſans autre examen, à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer trois de ſes vœux. Hippolyte devient la victime de la crédulité de Théſée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, & détrompe ſon infortuné pere. Voilà en gros le ſujet d'Euripide, & la conduite qu'il a ſuivie dans cette Piéce. Elle fut jouée & couronnée avec un applaudiſſement univerſel ſous l'Archonte Epameinon, la troiſiéme année de la guerre du Peloponnéſe, & c'eſt ce qui lui a conſervé le titre d'*Hippolyte couronné.* Le Poëte avoit alors trente-cinq ans.

PERSONNAGES.

VENUS } Déesses.
DIANE }
THESÉE Roi d'Athènes.
PHEDRE son Epouse, fille de Minos & de Pasiphaé.
HIPPOLYTE fils de Théfée, & de Hippolyte Amazone.
CHŒUR de femmes de Trézène.
* LA CONFIDENTE DE PHEDRE.
Un OFFICIER du Palais.
Autre OFFICIER.
Une FEMME du Palais.
CHASSEURS suivants.
Suite d'HIPPOLYTE, de THESÉE & de PHEDRE.

La Scéne eſt aux portes du Palais de Théſée à Trézène.

* *Gr.* la Nourrice.

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENUS.

SUIS-JE donc cette célébre Venus, si renommée dans les Cieux, & si reſpectée ſur la terre ? quoi ? je comble d'honneurs ceux qui ſont ſoumis à mon Empire * , je ſçai dompter la fierté des rebelles, (car enfin les Dieux ne ſont pas inſenſibles aux hommages des mortels, & l'on ſentira bien-tôt la vérité de

---

Imitations de RACINE.

* Quels courages Venus n'a-t-elle pas domptés !
RACINE *Act. I. Sc. I.*

mes paroles :) cependant le fils de Thésée, ce Prince né d'une Amazone, cet élève du superbe Pithée *, cet Hippolyte, le dirai-je ? seul de tous les citoyens de Trézène, il ose me traiter comme la derniere des Divinités. † L'amour & l'hymenée sont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane, qu'il éléve injustement au-dessus des autres Déesses, il s'éléve lui-même au-dessus des foibles humains : il ne se plaît qu'avec elle ; avec elle il fréquente les fôrets, & ne songe qu'à pousser ses chiens sur les animaux effrayés. Couple perfide, ¶ je ne te porte point envie.

Imitations de RACINE.

* Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
Venus par votre orgueil, si long-tems mépriſée
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée ?

Act. I. Sc. I.

† λέγει κακίσην Δαιμόνων πεφυκέναι.

Note de l'Editeur. » Il soutient que je suis la pire des Divinités. » C'est-à-dire la plus malfaisante.

Note de l'Editeur. ¶ Dans ce couple perfide il seroit assez étonnant que Venus comprit Diane ; aussi ne s'agit-il ici ni de Diane, ni de couple perfide. La mépriſe du Traducteur vient de ce que dans cette phrase τέτοις οὐ φθονῶ, il a cru que τέτοις

Hé, que pourrois-je t'envier ? mais enfin Hippolyte eſt criminel à mes yeux : il ſuffit. Je ſçaurai m'en venger aujourd'hui. Tout eſt préparé depuis long-tems pour ma vengeance. Elle me coutera peu.

Sorti de la maiſon de Pithée, il arrivoit à Athènes pour être ſpectateur d'une cérémonie * ſacrée. Phédre le vit, (c'eſt l'épouſe de ſon pere, elle l'aima. † Je fis couler moi-même un violent amour

---

ſe rapportoit à des perſonnes, & point du tout, c'eſt à des choſes, pour m'exprimer avec la Grammaire. Voici la vraie interprétation : » Je » ne fais pas un crime à Hippolyte de ces plai- » ſirs : [ceux de la chaſſe] eh, que m'importe » à moi ? mais les outrages qu'il me fait conti- » nuellement, je prétens l'en punir, & dès » aujourd'hui. »

* La cérémonie dont il eſt ici queſtion, eſt celle qu'on faiſoit aux fêtes de Cerès, & qu'elle établit elle-même dans l'Attique, comme un gage de ſa conſtante protection, pour y avoir été bien reçue lorſqu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine, que Pluton avoit enlevée.

Imitations de RACINE.

† Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vûe,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue,
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je ſentis tout mon corps, & tranſir & brûler :

dans le cœur de cette Princeſſe. Embrâſée de ces feux avant que d'arriver à Trézène, elle bâtit en mon nom un Temple magnifique. L'abſence d'Hippolyte avoit redoublé ſon amour; & c'étoit pour s'en guérir * qu'elle avoit conſacré cet édifice à Venus. Mais à peine Théſée a-t-il quitté ** la terre de Cecrops, toute fumante du ſang des † Pallantides ¶ dont il s'étoit ſouillé, à

Je reconnus Venus, & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner...
Vaines précautions, cruelle deſtinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée
J'ai revû l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma bleſſure trop vive auſſi-tôt a ſaigné.
Act. I. Sc. III.

Note de l'Editeur. * Rien ne dit dans le Grec que Phédre eût fait conſtruire ce Temple à Venus pour ſe guérir de ſon amour. TZETZES dit au contraire dans ſes Commentaires ſur LYCOPHRON qu'en élévant cet Edifice, ſon intention étoit de voir ſa flamme couronnée, & que dans ce deſſein elle lui donna le nom de ναὸς ἐρωτικὸς, *Templum amatorium.*

** Athènes eut pour premier Roi Cecrops.

† Enfans de Pallas.

Note de l'Editeur. ¶ Pallante fut un Roi de cette partie de l'Attique où étoit Trézène, que quelques-uns croyent avoir été fils de Pandion & proche pa-

peine a-t-il abordé en ces climats *, pour se condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phédre noyée de pleurs & † frappée d'un mal qu'elle taît, s'est vue dépérir lentement par ce silence même. ¶ Non, non, je ne souffrirai pas que cet amour s'éteigne dans son sein. Je ferai découvrir ce mystère à Thésée. Le pere furieux chargera son fils d'horribles imprécations. Neptune s'est engagé à ratifier trois de ses vœux. Ce Dieu l'exaucera sans doute, & mon ennemi périra. Je sçai que Phédre m'est fidelle : il n'im-

---

rent de Thésée. Après la mort d'Egée, il aspira à la royauté de toute l'Attique. Mais Thésée le fit périr avec tous ses enfans, ne réservant que la seule Aricie inconnue à EURIPIDE, mais qui figure dans la Phédre de M. RACINE ; c'est pour ce meurtre que Thésée fut obligé de s'exiler d'Athènes pendant une année, conformément à la loi du pays.

* Coutume ou loi des Grecs assez marquée par ce vers & dans la Tragédie d'Iphigénie en Tauride : car Oreste après avoir tué sa mere s'exile lui-même.

Imitations de RACINE.

† Phédre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, &c. *Act. I. Sc. I.*

¶ σιγῇ est ici un adverbe qui veut dire *en silence*, sans oser s'ouvrir à personne. Note de l'Editeur.

porte ; il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assez chers pour les sauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour sacrifier un perfide. Mais sortons de ce Palais. J'apperçois Hippolyte ; il revient de la chasse. Sa nombreuse suite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane : il chante, & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui ; il ignore qu'il a vû son dernier jour. Sortons.

* SCENE II.

HIPPOLYTE, Suite D'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE *chante.*

Suivez, mes amis, suivez-moi, secondez ma voix, & ne cessez de chanter Diane, l'aimable Diane, notre Déesse tutélaire.

Suite D'HIPPOLYTE *en chantant.*

Respectable Divinité, fille de Jupiter & de Latone, vous qui surpassez en beauté toutes les Déesses, qui rehaussent l'éclat des lambris célestes, recevez mes vœux & mes adorations.

---

* C'est ici, à proprement parler, que commence la Tragédie, & la premiere Scène n'est qu'un prologue un peu trop détaillé.

HIPPOLYTE.

Recevez les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

(*Il ceſſe de chanter.*)

* Je vous offre cette couronne † pour votre ſtatue. Daignez l'accepter de mes mains. J'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'oſe conduire ſes troupeaux, & que le fer a reſpectée. L'abeille ſeule a droit d'y errer au printems; une eau pure l'arroſe, & l'aimable pudeur y regne toujours. Elle eſt ouverte à ceux qui ont puiſé la vertu que vous chériſſez, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'eſt à eux qu'il eſt permis en tout tems d'y cueillir ces aimables fleurs, choſe interdite aux profanes. Ainſi, chère Déeſſe, ne dédaignez pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tiſſue. Seul parmi les mortels, c'eſt à moi qu'eſt réſervé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec

---

* Ceci eſt une eſpéce d'allégorie ſur les avantages du célibat.

† Peut-être Hippolyte eſt-il auſſi nommé ΣΥΣΦΑΝΗΦΟΡΟΣ *portant couronne*, à cauſe de cette Scène.

vous, avec vous je m'entretiens; & quoique vous soyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

SCENE III.

Les mêmes, un OFFICIER de la Suite D'HIPPOLYTE.

* L'OFFICIER.

Prince égal aux Dieux, car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserois-je vous donner un conseil salutaire?

HIPPOLYTE.

Parlez, je vous écouterai: autrement je me piquerois en vain de sagesse.

L'OFFICIER.

Sçavez-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes?

HIPPOLYTE.

Quoi? que voulez-vous dire?

L'OFFICIER.

Cette loi, c'est d'éviter le faste, & de ne point chercher à se distinguer du reste des mortels.

---

* Ces sortes d'Officiers étoient de véritables esclaves. Il tient à Hippolyte le même discours que Theramène dans RACINE.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ignore pas. C'eſt à juſte titre que l'orgueil eſt haï.

L'OFFICIER.

Y a-t-il, à votre avis, de l'agrément à être humain ?

HIPPOLYTE.

Beaucoup, ſans doute, & l'avantage qu'on retire de l'humanité coûte peu.

L'OFFICIER.

Penſez-vous que les Dieux adoptent ces maximes comme nous ?

HIPPOLYTE.

Qui pourroit en douter ? ce ſont les hommes qui prennent pour modéle la conduite des Dieux.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc ne payez-vous pas le tribut de vos reſpects à une Déeſſe...

HIPPOLYTE.

Quelle Déeſſe ? ami, prends garde au nom que tu vas prononcer.

L'OFFICIER.

C'eſt Venus. * Hé ne préſide-t-elle pas aux portes de votre palais ?

---

* Les ſtatues des Dieux ſur les portes & aux avenues des maiſons, marquoient qu'on les choiſiſſoit pour Dieux tutélaires.

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'eſt que timidement & de loin que j'oſe la ſaluer.

L'OFFICIER.

C'eſt pourtant la Déeſſe à la mode *, & l'objet du culte des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun a ſes Dieux & ſes amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, ſi vous pouviez goûter la véritable ſageſſe!

HIPPOLYTE.

Je hais les Divinités qui ont beſoin des ténébres.

L'OFFICIER.

Ah, Seigneur, gardez-vous d'offenſer les Dieux.

HIPPOLYTE *à ſa ſuite.*

Allez, mes amis, entrez dans ce palais, préparez un feſtin: la chaſſe eſt un aſſaiſonnement aux mêts. Qu'on ait ſoin de mes courſiers, & qu'après le

---

Note de l'Editeur.

* C'eſt une expreſſion familière, & qui d'ailleurs n'eſt point dans le Grec. L'Officier dit à Hippolyte: » C'eſt cependant une Déeſſe reſ» pectable, σεμνὴ, dont le culte eſt célébre » parmi les mortels. »

festin on les attéle à mon char. Je sçaurai les exercer. (*à l'Officier.*) Quant à votre Venus, qu'elle cherche un autre adorateur.

SCENE IV.

L'OFFICIER.

Pour moi, plus sage que ce jeune Prince, (car il ne m'est pas permis de l'imiter, & la sagesse convient à mon état,) ô divine Venus, je me prosterne aux pieds de vos autels. Pardonnez : Déesse, à l'impétuosité de l'âge des paroles peu mesurées; feignez de ne les avoir pas entendues. Il sied bien aux Dieux d'être plus humains que les hommes.

SCENE V.

CHŒUR *de femmes de Trézène.*

Il est un rocher d'où coule une fontaine pure. On y plonge les urnes pour y puiser l'eau. Là une de mes * com- *Strophe I.*

* Voilà des mœurs bien étrangères à notre goût! une matrone laver elle-même ses vêtemens à la fontaine, ou du moins s'y entretenir de nouvelles! c'est comme les héros d'Homère, qui se préparoient eux-mêmes de quoi

pagnes lavoit dans le courant du ruisseau des vêtemens de pourpre, qu'elle exposoit ensuite sur le penchant du rocher, aux rayons du soleil. C'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre Reine.

Antistr. I. Phédre, me disoit-on, renfermée dans l'intérieur de son Palais, & attachée sur un lit de douleurs, a couvert sa tête de voiles légers. Mais hélas, qu'apprends-je aujourd'hui! Voici le troisiéme jour qu'elle languit sans nourriture: & atteinte d'un mal qu'on ignore, elle est résolue de finir sa triste destinée.

Strophe II. Quoi donc, malheureuse Reine, êtes-vous agitée par les fureurs de * Pan, ou

---

manger. J'avoue qu'il faut quelqu'effort d'esprit pour trouver ces mœurs aussi belles que les nôtres. Je ne m'amuserai point à les relever par leur simplicité, & par l'innocence de ces heureux tems, où la vertu seule, non le luxe, distinguoit les rangs & les personnes. Mais aussi il me paroît juste qu'en blâmant ces coutumes, on ne les déprime pas au préjudice de l'ouvrage du Poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvés. On fait bien grace aux absurdités de la fable, pourquoi pas aux mœurs antiques?

* Pan, Dieu des forêts, & Hécate, Déesse nocturne, étoient censés inspirer ces craintes, qui dégénéroient en manie, & cela sans doute d'Hecate?

d'Hecate ? des Corybantes, ou de * Cybéle ? seriez-vous punie par la Déesse des chasseurs pour avoir manqué à lui faire des sacrifices ? car elle étend son pouvoir sur la terre, † sur Limné, & sur les flots.

Seriez-vous jalouse ¶ de quelque rivale que Thésée vous auroit préférée en se- *Anti-str. II.*

---

parce que la solitude des bois, & la sombre horreur des ténebres causent naturellement de l'effroi. Car les Anciens divinisoient les causes naturelles. Du Dieu Pan vient le terme de *terreur panique*. Quant à Cybéle & à ses Prêtres les Corybantes, on sçait que pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter, ils battoient du tambour, & que leurs successeurs en mémoire de ce fait, se livroient quelquefois à une fureur qu'ils nommoient sainte, & qu'ils communiquoient par contagion aux spectateurs effrayés. C'étoient les trembleurs & les fanatiques d'alors.

* Gr. *Qui court les montagnes.*

† Espece d'Académie où la jeunesse de Trézène s'exerçoit au manége, & qui étoit consacrée à Diane Déesse de la chasse. Ce nom *Limné* qui signifie *marais*, peut faire croire que cette Académie étoit le long d'un marais, ou sur un marais desséché.

¶ Tout ce morceau du Chœur demande une interprétation, si-non plus élegante, au moins plus fidéle. Le voici à la lettre. » Seroit-ce » quelque nouvelle inclination qui auroit pris » dans votre cœur la place du plus noble, dù Note de l'Editeur.

cret ? ne vous ſeroit-il point arrivé de * Créte votre patrie, quelque nouvelle accablante ? peut-être eſt-ce aux douleurs d'une couche prochaine qu'on doit imputer la langueur mortelle qui ſemble lier vos ſens.

Epode. Triſte condition que celle des femmes ? on diroit que le mal devenu plus fort par leur foibleſſe habite toujours avec elles, ſur-tout dans les douleurs de l'enfantement qui pénétrent juſqu'à l'eſprit. Je les ai quelquefois éprouvées. Chaſte Diane, dont la main ſecourable daigne nous ſoulager, c'eſt alors que j'ai eu recours à vos ſoins. Oui, toujours invoquée par mes vœux ardens, c'eſt alors que votre préſence & celle des autres Divinités ont adouci mes maux.

» plus grand Prince qui fut jamais ? [de Thé-
» ſée] Ou ne ſeroit-ce point quelque nouvelle
» affligeante qu'auroient apportée dans ce port
» ouvert à tout le monde des Nautonniers,
» partis de Créte ? Peut-être que c'eſt la dou-
» leur qu'en a conçu ma Reine [Phédre] qui
» la retient ainſi dans ſon lit, languiſſante &
» déſolée ? » La Coryphée parcourt toutes les cauſes deſquelles pourroit provenir l'ennui mortel de Phédre, perſuadée que connoître ſon mal, c'eſt à-peu-près l'avoir guéri.

* Créte, aujourd'hui Candie, la plus grande Iſle de la mer Egée.

Mais je vois une femme, qui s'avance, courbée sous le poids des ans. C'est celle qui a allaité Phédre. Elle la conduit hors du Palais. Que vois-je ? un nuage sombre obscurcit le visage de la Reine. Qu'un desir curieux me presse de pénétrer ce mystère ! quel chagrin a pû flétrir sa beauté ?

SCENE VI.

PHEDRE, SA CONFIDENTE, Suite, LE CHŒUR.

LA CONFIDENTE.

O déplorable vie que celle des hommes ! ô mal cruel ! hé-bien, Madame, que vous faire ? que ne faire pas ? voici la lumiere du jour que vous avez tant souhaité de revoir. Vous voici hors du Palais, étendue sur un siége qui vous tient lieu d'un lit importun. Car, hélas, vous ne nous parliez que de venir en ces lieux, prête sans doute à retourner bientôt dans votre appartement : je connois vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous désirez est-il présent ? il vous ennuye. Est-il absent ? il vous paroît plein de charmes. * Com-

Imitations de RACINE.

* Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire ! *Act. I. Sc. III.*

ment remplir tant de vœux qui se détruisent l'un l'autre ? ah qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui le servent ! il n'est chargé que du poids de son mal. Ceux-ci, outre la douleur de le voir souffrir, sont encore acablés de peines & de travaux. O triste vie que celle des humains ! soucis éternels, nul repos ; voilà notre appanage. O ténébres, vous nous cachez un bien mille fois plus doux que la vie. Pourquoi donc aimer si éperdûment le jour qui nous éclaire ? il nous ébloüit par son vain éclat. Hélas, c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas ; c'est que séduits par * mille fables, nous connoissons peu ce qui se passe dans les Royaumes souterrains.

PHÉDRE.

† Qu'on m'éléve un peu, aye....

---

* Ce Texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'ame, & la vie future, n'ajoutoient point foi aux fables des Poëtes sur ce sujet. Plutarque le dit nettement dans son Traité de la maniere de lire les Poëtes. C'est pour la suite de cet Ouvrage que je prie le lecteur d'observer la distinction que faisoit, même le peuple, d'une religion réelle, & d'une religion fabuleuse.

† Voici la nature elle-même. Peut-être une

qu'on ſoutienne ma tête languiſſante... * hélas, chères amies, toute ma force m'abandonne, ah... ſoutenez mes bras, vous autres, (*A ſes femmes*,) † ce vain ornement me péſe ſur la tête. Otez-le : laiſſez flotter les boucles de mes cheveux. Ah !

LA CONFIDENTE.

Reprenez vos eſprits, Madame. Pourquoi vous agiter ainſi ? le repos & la fermeté d'ame rendront vos maux plus légers. Telle eſt la condition humaine ; il faut ſçavoir ſouffrir.

PHÉDRE.

¶ Dieux, que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiſer de l'eau pour

---

peinture ſi reſſemblante nous déplairoit aujourd'hui. Pourquoi ?

Imitations de RACINE.

* Je ne me ſoutiens plus ; ma force m'abandonne. *Act. I. Sc. III.*

† Que ces vains ornemens, que ces voiles me péſent ! *ibid.*

¶ Dieux ! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ! Quand pourrai-je au travers d'une noble pouſſiere Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ! *ibid.*

On peut remarquer dans la ſuite de cette Scène, & dans l'Acte ſuivant, que M. RACINE

étancher ma brûlante soif ! que ne suis-je couchée à l'ombre des fôrets dans une prairie émaillée !

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, Madame ? songez-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, & que ces discours sans suite découvrent la manie qui saisit votre esprit ?

PHÉDRE.

Qu'on me conduise sur les montagnes ? Partons, allons dans les bois, poursuivons les cerfs à la suite des chiens. Dieux, que ne m'est-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard * de ma chevelure, & de lancer de ma main le trait rapide sur la tremblante proie !

LA CONFIDENTE.

De quels soucis allez-vous occuper votre pensée, Madame ? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chasse ? pourquoi desirer si ardemment d'être

---

n'a pas porté aussi loin qu'Euripide le beau désordre qu'exprime si bien Phédre.

* Grec. ἔρυκα. Ce mot signifie *dard*, le Grec ajoute *Thessalien*, parce que la figure du dard & la maniere de le lancer étoit d'une invention Thessalienne. On ne sçauroit lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tête.

assise sur les bords d'un ruisseau ? n'avez-vous pas proche de vos tours une source féconde pour contenter vos desirs ?

PHÉDRE.

Déesse de Limné, qui présidez à l'exercice des fougueux Coursiers, que ne suis-je dans la carriere, occupée moi-même à dompter un * cheval plein de feu ?

LA CONFIDENTE.

Quel discours vient encore de vous échapper, Princesse ? ardente à la chasse vous poursuiviez tout-à-l'heure les cerfs sur la cime des montagnes ; & vous voici présentement dans une carriere où vous domptez un Coursier ! ah, Madame, il n'est pas difficile d'appercevoir qu'une Divinité ennemie étonne & agite cruellement vos esprits.

---

* Gr. *Des Chevaux Venitiens.* Les Venitiens ou Henetes étoient des peuples de Paphlagonie, qui après la guerre de Troye s'emparerent, [dit-on,] sous la conduite d'Antenor, de cette partie d'Italie, qu'on appelle aujourhui *Venise.* Ils excelloient dans le soin d'élever & de dresser les chevaux. Denys le Tyran tiroit de ces peuples, ceux dont il se servoit dans les combats équestres.

PHEDRE.

* Insensée, qu'ai-je fait ? où ai-je laissé égarer ma raison ? je l'ai perdue. Une Divinité barbare me l'a ravie. Ah que je suis malheureuse ! (*à sa Confidente*,) approche : remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je. Les larmes tombent malgré moi de mes yeux : mon visage se couvre de honte & de confusion... agréable & cruelle folie ! † mon erreur m'est chère, & la raison m'importune. Hé-bien, livrons-nous à une erreur insensée, & mourons.

Imitations de RACINE.

* Insensée, où suis-je ? qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit ?
Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage ;
Oenone, la rougeur me couvre le visage ;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.
ibid.

Note de l'Editeur.

† Cela est beau ; mais ce n'est pas Euripide. Phédre dit sententieusement : » Qu'il est cruel » [en de pareils états] de retrouver sa raison » perdue ! & qu'il est triste aussi de l'avoir perdue ; mais après tout, mourir sans l'avoir » recouvrée, c'est un moindre mal. »

LA CONFIDENTE.

Voici votre voile : * vous êtes obéie ; que ne puis-je mourir à mon tour ! l'expérience m'a coûté bien des années ; mais enfin je ne le sens que trop, il vaudroit mieux pour le repos des hommes naître peu sensible à l'amitié, que d'en être comme moi la victime. Il seroit plus doux d'être maître d'éguiser ou d'émousser sa sensibilité, que d'en avoir l'ame toute pénétrée : car qu'un seul cœur souffre pour deux autant que je souffre pour elle, c'en est trop. Une douleur telle que la mienne est un fardeau insupportable. On dit bien vrai, que les amitiés humaines traînent après elles plus de soucis que de charmes, & qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop, cette maxime est préférable à celle qu'on lui oppose, & tout sage sera de mon avis. †

---

* La confidente dit en voilant la tête de Phédre : » Vous êtes obéie.... O ! quand viendra la mort me couvrir d'un voile pareil ! » [Elle fait allusion à l'ancien usage qui étoit de jetter un voile sur ceux qui venoient d'expirer.] Elle moralise ensuite : » L'expérience de bien » des années m'a rendu sçavante, &c. » Note de l'Editeur.

† La Reine voilée & livrée à sa confusion fait cesser la Scène de l'Acte, comme si elle

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE couchée, Suite, LA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *à la Confidente de Phédre.*

Fidelle dépositaire des ennuis de la Reine, vous qui l'avez élevée & nourrie de vos mains, vous nous voyez sensibles au mal surprenant qui la consume : mais nous ignorons ce que c'est. Pourrions-nous l'apprendre de votre bouche ?

LA CONEIDENTE.

Je l'ignore comme vous. J'ai eu beau la presser de me le dire. Elle s'obstine à le taire.

LE CHŒUR.

Quoi ? vous n'en sçavez pas même la cause ?

LA CONFIDENTE.

Aussi peu que le reste. La Reine me cache tout.

---

fortoit du Théâtre : mais sa présence muette fait dans la suite un effet admirable.

LE CHŒUR.

Qu'elle me paroît affoiblie ! que ſes attraits ſont changés !

LA CONFIDENTE.

Eh, le moyen qu'ils ne le ſoient pas ? * Trois jours ſe ſont écoulés pour elle ſans nourriture.

LE CHŒUR.

Eſt-ce trouble involontaire ? † eſt-ce deſſein formé de mourir ?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait réſolu de ſe

Imitations de RACINE.

* Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.
ibid.

† πότερον ὑπ' ἄτης ; Ate dans les idées du Paganiſme étoit une Déité malfaiſante qui troublant la raiſon précipitoit en de grands crimes & d'horribles malheurs. Mais la plûpart des Editeurs & des Commentateurs au lieu d'ἄτης liſent ἄσης, qui veut dire *dégoût*, leçon qui s'ajuſte bien mieux au ſens. La *nourrice*, τροφὸς, [le Traducteur nous paſſera ce terme.] dit que Phédre n'a rien mangé depuis trois jours. Le Chœur des Trézéniennes lui demande, ſi c'eſt par dégoût de la nourriture, ὑπ' ἄσης ? ou ſi c'eſt un deſſein formé de mourir ? .... Il y a plus ; c'eſt que dans ἄτης partout ailleurs la premiere ſyllabe eſt bréve, & qu'alors la meſure du vers Iambe ne ſe trouveroit plus. Note de l'Editeur.

procurer la mort, puisqu'elle s'est mise en tête de ne plus soutenir un reste de vie languissante.

LE CHŒUR.

Vous me surprenez étrangement. * Mais cela peut-il plaire à son époux ?

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé & de vie.

LE CHŒUR.

Mais quoi ? en jettant un regard sur elle, ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire ?

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur, Thésée est absent. † Il est bien loin de ces lieux.

LE CHŒUR.

Et vous-même, que n'employez-vous

Note de l'Editeur.

* Dans Euripide ces deux membres sont liés, & ne forment qu'une même phrase, » Je » suis bien sûre que tout ceci déplaît fort à » Thésée. »

† M. RACINE suppose aussi cette absence de Thésée, qui produit un si bel effet : mais il enchérit sur Euripide, en ce qu'il suppose que ce Prince est aux enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, & par-là il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézène, & qui ranime le foi espoir de Phédre.

la violence *, s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, & du trouble de ses esprits ?

LA CONFIDENTE.

Hélas, j'ai tout tenté sans succès : mais j'y consens, je vais employer tout mon zéle ; vous en serez témoins, & vous jugerez de ma tendresse pour ma Souveraine.

SCENE II.

Les mêmes, PHÉDRE.

LA CONFIDENTE.

Allons, Princesse, oublions l'une & l'autre le passé. Devenez de votre côté plus traitable ; éclaircissez ce front chargé de nuages ; quittez un dessein funeste ; & s'il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplû, je sçaurai à mon tour changer de langage. Quel est donc votre mal ? est-il tel qu'il doive être secret pour d'autres que pour nous ?

---

* *Violence.* Ce terme est bien dur : Euripide se sert du mot ἀνάγκην, *necessitatem* ; c'est-à-dire : » Ne devriez-vous pas lui arracher son » secret à force d'importunités, ou de la pres- » ser ? » Note de l'Editeur.

Voici des amies prêtes à vour ſecourir. Eſt-il réſervé aux diſciples d'Eſculape ? donnez-nous la ſatisfaction de recourir à leurs conſeils.... Vous ne répondez rien. Il n'eſt point ici queſtion de ſe taire, Madame. Il faut, ou me répondre, ſi j'ai tort, ou me croire, ſi j'ai raiſon. Parlez.... Quoi ? que dites-vous ? tournez du moins les yeux vers moi... Elle garde un ſilence glacé. Ah, que je ſuis à plaindre ! Vous le voyez, cheres amies, tous mes efforts ſont ſuperflus. Je gagne auſſi peu à préſent que par le paſſé. Mes conſeils ne la touchoient point; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en ſera pas ainſi, cruelle, votre rigueur inflexible l'emporte ſur l'inclémence de la mer : * mourez donc ; mais

---

Imitations de RACINE.

* Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'eſpérance au fils de l'étrangère ;
A ce fier ennemi, de vous, de votre ſang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte....

PHEDRE.

Ah Dieu !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

ſçachez que ſi vous abandonnez vos enfans, ils ſeront chaſſés de la maiſon paternelle. J'en atteſte cette fière Amazone qui a eu ſoin de leur ménager un Maître. Vous ſouvient-il de ce fils de l'étrangère, de ce ſuperbe ennemi de votre ſexe, de cet Hippolyte?...

PHÉDRE.

Ah!

LA CONFIDENTE.

Je le vois, ce reproche vous pique.

PHÉDRE.

Ah! tu me fais mourir. Au nom des Dieux, ne prononce plus déſormais ce funeſte nom devant moi.

LA CONFIDENTE.

Voyez donc qu'elle eſt votre conduite. Ce nom vous eſt odieux; votre haine eſt juſte, & toutefois vous ne voulez pas prendre ſoin de vos jours pour ſauver vos enfans!

PHÉDRE.

Je chéris mes enfans, tu peux m'en

PHEDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche!

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclatte avec raiſon;
J'aime à vous voir frémir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite, &c. *ibid.*

croire : mais hélas, qu'un ſouci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur !

LA CONFIDENTE.

* Madame, vos innocentes mains ne ſe ſont point baignées dans le ſang.

PHÉDRE.

Mes mains ſont exemptes de crime ; que mon cœur ne l'eſt-il de même !

LA CONFIDENTE.

† Auriez-vous joüi du plaiſir ſecret de triompher d'un ennemi abattu ?

PHÉDRE.

Non, c'eſt une main amie qui m'a perdue malgré elle, & malgré moi.

Imitations de RACINE.

* Quoi, de quelque remords vous êtes déchirée ?
Quel crime a pû produire un trouble ſi preſſant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne ſont point criminelles,
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

Note de l'Editeur.

† Contreſens manifeſte. ἔπακτος πημόνη, *læſio extranea*, vaut autant qu'un maléfice reçu de dehors de la part de quelque ennemi. La Confidente demande donc à Phédre, ſi la vengeance de quelque ennemi n'auroit point jetté ſur elle *un ſort ?* Les Anciens donnoient beaucoup dans ces ſortes de ſuperſtitions.

LA CONFIDENTE.

Théſée vous auroit-il offenſée ?

PHÉDRE.

Ah, puiſſai-je moi-même ne l'avoir point offenſé !

LA CONFIDENTE.

* Quel eſt donc ce forfait énorme qui vous force de mourir ?

PHÉDRE.

Laiſſe-moi mon ſecret. † Ce n'eſt point à cauſe de toi que je m'obſtine à le cacher.

LA CONFIDENTE.

¶ Non, cruelle, je ne ſouffrirai pas que vous me le céliez plus long-tems, ou bien j'expirerai à vos pieds.

Imitations de RACINE.

* Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHEDRE.

Je t'en ai dit aſſez, épargne-moi le reſte.... *ibid.*

† Ἵνα μ' ἁμαρτεῖν. ἐ γὰρ εἰς σ' ἁμαρτάνω. Note de l'Editeur.

Et c'eſt-à-dire : » Que t'importe mon forfait ? » ce n'eſt pas contre toi qu'il eſt commis. »

Imitations de RACINE.

ŒNONE.

¶ Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue, &c. *ibid.*

PHÉDRE.

* Malheureuse, que fais-tu ? laisse mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence ?

LA CONFIDENTE.

Non, vous dis-je. Vous me voyez à vos genoux ; je ne me releverai point que vous n'ayez parlé.

PHÉDRE.

† Si tu entends des malheurs ¶, ils retomberont sur toi.

Imitations de RACINE.

PHEDRE.

* Quel fruit espères-tu de tant de violence ! *ibid.*

† Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Hé, que me direz-vous, qui ne cède, grands Dieux,
A l'horreur de vous voir expirer sous mes yeux ? *ibid.*

Note de l'Editeur.

¶ κάκ' ὦ τάλαινα, σοὶ, τάδ', εἰ πίσυ, κακά.

» Malheur à toi-même, si je parle. » C'est précisément le vers de Racine.

Tu frémiras d'horreur, si je romps le silence.

Et après que la Confidente lui a répondu : *Hé que peut-il*, Phédre ajoûte

ὀλῇ. τὸ μέντοι πρᾶγμ' ἐμοὶ τιμὴν φέρει.

» Peu m'importe : pour moi, j'y trouve ma » gloire. » Elle veut dire, à garder son secret ; mais la Confidente l'entend d'une autre façon.

LA CONFIDENTE.

Hé, que peut-il m'arriver de pire, ô Ciel, que d'être privée de vous !

PHÉDRE.

*Mourons ; je mourrai du moins avec ma gloire, & mon secret.

LA CONFIDENTE.

S'il vous est glorieux de mourir, pourquoi me cacher la cause de votre mort ?

PHÉDRE.

Si je parle, cette gloire s'évanouit, & je me couvre d'infamie.

LA CONFIDENTE.

Si vous rompez le silence, vous en serez plus estimable à mes yeux.

PHÉDRE.

Retire-toi, te dis-je. Au nom des Dieux, cesse de me presser ; laisse mes mains.

LA CONFIDENTE.

† Je n'en ferai rien, puisque vous me

---

* Il y a dans le Grec ἀλῇ peribis. *Tu mourras*, ou *meurs*. Il est évident que Phédre parle ici à elle-même, & non à sa Confidente. Le Scholiaste adopte aussi ce sens, qui vaut mieux que celui-ci : *Tu mourras, si tu m'entends.*

Imitations de RACINE.

† Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ? *ibid.*

refuſez ſi injuſtement l'unique prix qu'exige ma fidélité.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai verſés;
Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

PHEDRE.

Tu le veux, léve-toi.

ŒNONE.

Parlez; je vous écoute.... *ibid.*

PHEDRE.

O haine de Venus! ô fatale colère!
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere!

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHEDRE.

Ariane ma ſœur, de quel amour bleſſée,
Vous mourutes aux bords où vous fûtes laiſſée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puiſque Venus le veut, de ce ſang déplorable
Je mourrai la derniere & la plus miſérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'Amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je friſſonne.
J'aime....

PHÉDRE.

Hé-bien, tu seras satisfaite. Je céde à ton importunité. * Léve-toi.

LA CONFIDENTE.

Parlez; me voilà prête à vous écouter.

PHÉDRE.

† O ma mere, ô déplorable mere, de quel amour vous avez brûlé !

ŒNONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

ŒNONE.

Hippolyte ! grands Dieux !

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race ! &c. *ibid.*

* Le texte Grec porte : » Je respecte les » mains qui m'ont nourrie & élevée. » Cette déférence pour une Nourrice est encore un précieux trait des mœurs de ce tems-là. Note de l'Editeur.

† Pasiphaé épouse de Minos Roi de Crete. Elle étoit fille du Soleil & d'une Nymphe. Les Poëtes ont feint que Venus irritée de ce que le Soleil avoit découvert aux Dieux l'aventure de cette Déesse avec Mars, inspira un amour fatal à toute la race de Minos. Pasiphaé, disent-ils, s'abandonna à un taureau, de-là vint le Minotaure, moitié homme, & moitié taureau, que Thésée tua dans le labyrinthe,

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ſes coupables deſirs ! un taureau... mais pourquoi réveillez-vous ce ſouvenir, Madame ?

PHÉDRE.

* O infortunée ſœur, épouſe de Bacchus...

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous ? pourquoi vous animer ainſi contre toute votre race ?

PHÉDRE.

J'en ſuis la troiſiéme, & je meurs la plus miſérable.

LA CONFIDENTE.

Juſtement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce diſcours.

L'hiſtoire autoriſée par PLUTARQUE explique la fable, en diſant que Paſiphaé aima un guerrier nommé Taurus, & que le fruit de leur paſſion fut un fils qui réunit les deux noms de Taurus & de Minos.

* Ariadne. Minos, pour venger la mort de ſon fils Androgée, avoit contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes enfans, qu'il enfermoit dans le labyrinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Théſée fut livré comme les autres : mais Ariadne qui l'aimoit, le ſauva par le moyen d'un fil qui lui ſervit à ſortir du labyrinthe, après avoir tué le monſtre. Théſée abandonna ſa libératrice & ſon amante dans une Iſle où Bacchus la vit & l'épouſa.

PHÉDRE.

Je t'ai dit assez la source de mes maux. *

LA CONFIDENTE.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux sçavoir.

PHÉDRE.

† Que ne peux-tu me prévenir, & dire toi-même ce qu'il faut que je dise!

LA CONFIDENTE.

Hélas, suis-je prophétesse ¶, pour pénétrer de pareilles obscurités?

PHÉDRE.

Sçais-tu ce que c'est qu'une chose... qu'on appelle *aimer?*

LA CONFIDENTE.

Elle a ses douceurs & ses amertumes.

PHÉDRE.

Hé-bien, j'éprouve l'un & l'autre. §

---

* » Tu vois, dit Phédre, que ce n'est pas » d'aujourd'hui que ma famille est malheureuse. » Note de l'Editeur.

† Voici un endroit fort délicat, que M. RACINE apparemment n'a pas apperçu.

¶ Cette femme ne connoissoit gueres ni les Prophétes ni les Prophetesses : il faut traduire, ἐν μάντις εἰμὶ : Ai-je le don de deviner? Note de l'Editeur.

§ » Hé bien, je n'en ai ressenti que les » peines. » Rien de plus vrai par rapport à Phédre : aussi EURIPIDE se sert du mot θατέρῳ, qui veut dire l'*un des deux*, non pas *tous les deux*. Note de l'Editeur.

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! vous aimez ! & qui ?

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte ! ô Dieux !

PHÉDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA CONFIDENTE.

Juſte Ciel, qu'entends-je ? me voilà perdue. Mes amies, cela eſt-il croyable ? non, je ne puis plus ſupporter la lumiere. Jour déteſtable, lumiere odieuſe, je vais vous quitter pour toujours : adieu, ne me comptez plus au nombre des vivans. Quoi ? la pureté même * eſt entraînée malgré elle vers le crime ! Venus eſt-elle donc Déeſſe ? non, il faut qu'elle ſoit quelque choſe de plus pour avoir perdu Phédre, ſes enfans, & moi-même avec eux.

Note de l'Editeur.

* » Quoi ? les plus ſages, entraînées par » une fatale néceſſité, s'oublient elles-mêmes ! » Dites après cela que Venus n'eſt pas une » Déeſſe, & s'il ſe peut, quelque choſe de » plus, &c. »

LE

LE CHŒUR.

O Ciel! avez-vous entendu ce qu'a dit la Reine? quel mal! quel aveu! que n'ai-je expiré avant que Phédre fût tombée dans cette affreuse manie! hélas, malheureuse Princesse, dans quel déluge de maux vous voila plongée! ô amertume, nourriture ordinaire des mortels! c'est fait de vous, ô Reine; vous avez révélé votre honte; de quels jours ce jour fatal va-t-il être suivi! quel trouble il va produire dans votre maison! car, hélas, nous le voyons trop, Venus dans son courroux s'est acharnée à vous perdre. O Princesse trop déplorable!

PHEDRE.

Femmes de Trézène, * écoutez-moi pour la derniere fois. † Les longues nuits m'ont vûe souvent occupée à re-

---

* Gr. *Habitans de cette extrémité de l'Empire de Pelops.* Pelops, fils de Tantale Roi de Phrygie, passa en Elide, épousa Hippodamie fille d'Oenomaüs Roi d'Elide, & s'empara de ce Royaume, qui fut appellé depuis *Peloponnèse, Isle de Pelops.* Or Trézène, aujourd'hui *Damala* ou *Pleda*, est dans le Peloponnèse, à présent la Morée, & cette ville étoit frontiere des Etats de Pelops.

† Elle leur parle cependant encore dans la suite. Aussi cette liaison est du Traducteur. Note de l'Editeur.

chercher la cauſe de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'eſt point en ſuivant la nature * que les hommes péchent, me diſois-je à moi-même; car enfin, la droite raiſon eſt un guide qui les éclaire : mais telle eſt notre foibleſſe, charmés du bien que nous connoiſſons tous, nous négligeons de le pratiquer, les uns par lâcheté, d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu; & combien de plaiſirs nous ſéduiſent ! les longs entretiens, l'oiſiveté, mal ſi attrayant, & la mauvaiſe honte. Je dis la mauvaiſe; car il eſt une ſorte de honte qui ſied. L'autre, cauſe la ruine des maiſons. Si la honte étoit toujours bien placée, un ſeul terme n'exprimeroit pas un vice & une vertu, deux choſes ſi différentes. Heureuſe & ferme dans mes réflexions, je me flattois alors qu'aucun ſouffle empoiſonné ne pourroit corrompre mon cœur. Mais pour conduire votre eſprit par la route que le mien a parcourue, ſuivez le fil de ma conduite ſecrette. Dès que je

Note de l'Editeur.

* Le P. B. fait de Phédre une Epicurienne: & EURIPIDE en fait une Fataliſte, qui voit le bien & qui fait le mal, à-peu-près comme la Medée des Métamorphoſes.

ſentis les premiers traits d'un criminel amour, je n'eus d'autre vûe que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai à l'enſevelir dans un ſilence profond. On ſçait aſſez que la langue eſt un dépoſitaire infidéle, qui capable de corriger les penſées d'autrui, ſe procure, en parlant, mille maux. Je me fis enſuite un devoir de me vaincre, & d'être chaſte en dépit de Venus. Enfin mes efforts contre cette puiſſante Divinité devenant inutiles, ma derniere reſſource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un parti ſi héroïque. Hé, que puis-je ſouhaiter de plus juſte que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidélité? Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon ſexe m'en faiſoit aſſez ſentir toute l'horreur. Périſſe à jamais l'épouſe infidelle qui paſſant les bornes de la pudeur, oſa la premiere ſouiller le lit de ſon époux! c'eſt des plus illuſtres maiſons que ce funeſte poiſon s'eſt répandu ſur tout le ſexe; car l'exemple des Grands embellit le crime aux yeux du vulgaire.*

Imitations de RACINE.

* Je ſçai mes perfidies
Oenone, & ne ſuis point de ces femmes hardies

Oui, je déteſte celles qui plus chaſtes en paroles qu'en effet, couvrent d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front, ô Venus, oſent-elles lever les yeux ſur leurs époux? ne craignent-elles point que les ténébres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les expoſent au grand jour; que les voûtes & les murs ne prennent la parole pour les accuſer? Voilà, chères amies, voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne ſera pas dit que j'aye deshonoré mon époux, ni que

---

Qui goutant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes;
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voutes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer
Attendent mon époux pour le déſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre!
La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroi:
Je ne crains que le nom que je laiſſe après moi.
Pour mes triſtes enfans quel affreux héritage!
Le ſang de Jupiter doit enfler leur courage:
Mais quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau,
Le crime d'une mere eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, hélas, trop véritable
Un jour ne leur reproche une mere coupable
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

Act. III Sc. III.

j'aye couvert de confusion mes tristes enfans. Puissent-ils plutôt paroître dans Athènes avec cet éclat & cette liberté que leur donne la vertu de leur mere ! un homme, fût-il un héros, est réduit à la condition d'un esclave * †, s'il se sent flétri par la tache d'un pere criminel, ou d'une mere coupable. On a raison de le dire, l'honneur solide & fondé sur la vertu est plus précieux que la vie. Le tems armé d'un miroir inévitable décéle tôt ou tard les méchans, & c'est pour n'être pas de leur nombre que je meurs aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Ciel ! que la vertu a de charmes ! qu'elle est honorée parmi les mortels !

AMYOT *traduit ainsi ce passage cité par* PLUTARQUE.

* Qui sent son pere ou sa mere coupable
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eût de sa nature grand.
PLUT. *traité de l'éduc. des enfans.*

† Il n'est point réduit à la condition d'un esclave ; mais il en prend les sentimens : il devient pusillanime & lâche, & comme dit AMYOT cité par le P. B. lui-même. Note de l'Editeur.

Cela de cœur bas & petit le rend.

LA CONFIDENTE.

Je l'avouerai, Madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi : mais je reconnois à préſent la vanité de mes ſcrupules ; & comme vous ſçavez, les réflexions ſont plus ſolides * que les premieres idées qui luiſent à notre eſprit. Cet amour dont vous vous plaignez †, qu'a-t-il après tout de ſi

---

Note de l'Editeur.

* Cela eſt foible. Il auroit fallu dire : » Souvent les ſecondes penſées corrigent les premieres. » Le tour eût été plus énergique, plus conforme au Grec.

αἱ δεύτεραί πως φρονήσεις σοφώτεραι.

Imitations de RACINE.

† Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
Votre flamme devient une flamme ordinaire. . . .
Act. I. Sc. V.

Hé, repouſſez, Madame, une injuſte terreur :
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur,
Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſtinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Eſt-ce donc un prodige inoüi parmi nous ?
L'Amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foibleſſe aux humains n'eſt que trop naturelle :
Mortelle, ſubiſſez le ſort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug impoſé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit ſi terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Act. IV. ſur la fin.

nouveau & de si singulier ? c'est l'effet du courroux de Venus. Vous aimez ; chose bien étrange ! cela ne vous est-il pas commun avec le reste des humains ? Quoi ! faut-il qu'un frivole amour vous conduise au tombeau ? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux ! la colère de Venus est un torrent impétueux à qui rien ne résiste. Lui céde-t-on ? elle est moins vive : mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensez-vous qu'elle le traite ? impérieuse Déesse, elle pénétre sous les eaux & dans les airs. Hé, n'est-elle pas la source de toutes choses ? c'est elle qui inspire & qui entretient l'amour dont tous les hommes sont les fruits. Interrogez ceux qui lisent les écrits des Anciens & des Poëtes ; ils vous diront que Jupiter brûla pour * Se-

* Semelé fille de Cadmus Roi de Thébes. Jupiter l'aima, & elle eut de lui Bacchus. Junon avec sa jalousie ordinaire se déguisa en vieille, dit OVIDE, & pour flatter la vanité de Semelé, elle lui conseilla d'exiger de Jupiter qu'il vînt la trouver dans tout l'éclat de sa gloire : il l'exauça malgré lui ; il vint armé de foudres, & elle en fut consumée.

melé ; ils vous diront que l'Aurore * mere de la lumiere, ne dédaigna pas d'enlever aux Cieux Céphale son amant. L'Aurore & Semelé habitent toutefois parmi les Dieux, qui ne cherchent point à les éviter. C'est qu'ils cédent sans doute à leur destinée ; & vous, foible mortelle, vous ne céderiez pas à la vôtre ! ah ! il faudroit que vous fussiez née supérieure aux Divinités pour ne pas suivre les mêmes loix. Combien de sages parmi les époux voyant l'opprobre de leur lit font semblant de n'en rien voir ? combien de peres dissimulent les jeunes amours de leurs enfans ? c'est que la sagesse humaine ne consiste qu'à sauver les dehors ; c'est qu'une sévérité outrée n'est point du ressort de notre condition

* Les amours de cette Déesse sont célébres chez les Poëtes. Elle aima d'abord Tithon, qu'elle changea depuis en Cigale pour le délivrer d'une incommode vieillesse, & peut-être encore plus pour s'en délivrer elle-même : car elle lui devint souvent infidelle par l'amour qu'elle conçut pour Céphale jeune chasseur, époux de Procris, laquelle fut la duppe de sa jalousie, & se fit tuer dans des broussailles par son mari, qui la prit pour une bête fauve. Céphale eut peine à céder à la passion de l'Aurore. Elle l'enleva aux Cieux suivant EURIPIDE.

mortelle. Il n'eſt rien de pur ni de parfait ici bas : les édifices des plus habiles maîtres péchent toujours par quelque endroit. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage ? mortelle & ſujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuſe d'avoir plus de vertu que de foibleſſe ? ainſi, chère Princeſſe, quittez un funeſte deſſein, & ceſſez d'outrager les Dieux. Hé, n'eſt-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le ſont. Oſez aimer, Madame ; tel eſt l'ordre de Venus. Ne ſongez qu'à guérir la playe de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il eſt des enchantemens & des paroles propres à calmer les fureurs amoureuſes. Il eſt plus d'un reméde à l'amour. Mon zéle ſçaura trouver les plus prompts ; & la ſubtilité des hommes * ſeroit bien tardive à inventer des

---

* Il y a dans cette conſtruction je ne ſçais quoi de louche & d'embrouillé, le ſens d'Euripide eſt palpable, & c'eſt une de ſes malices ordinaires contre le ſexe. » En pareil cas, dit » la Confidente, l'homme, ἀνδρες, ſeroit long- » tems à imaginer des reſſources & des ſtrata- » gêmes, qui ſe préſentent tout d'abord à nous » autres femmes. » Note de l'Editeur.

reſſources, ſi nous autres femmes n'en trouvions pas. *

LE CHŒUR.

Madame, il faut en convenir, ſes avis ſont flatteurs & conformes à votre ſituation préſente ; mais dût mon éloge vous paroître plus odieux que ſon diſcours, & plus affligeant pour les intérêts de votre cœur, je ne puis m'empêcher de

---

* Cette horrible morale eſt miſe dans la bouche d'une eſclave, à qui le crime fait d'abord horreur ; mais qui ſe familiariſe inſenſiblement avec lui pour ſauver les jours de la Reine à quelque prix que ce puiſſe être. M. RACINE n'a pas manqué ce morceau. Il l'a même employé deux fois, l'une avec beaucoup de vraiſemblance, ſur le faux bruit de la mort de Théſée ; l'autre, d'une maniere un peu plus hardie ſur l'aveu que Phédre fait à Oenone, qu'elle ſe trouve piquée d'avoir une rivale. On a vû ci-deſſus ce morceau tiré de l'Acte IV. Voici une partie du premier, qui eſt à la cinquiéme Scène du premier Acte.

Imitations de RACINE.

Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Théſée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable,
&c.

le dire, vos sentimens sont plus louables que les siens.

PHÉDRE.

Et voilà ce qui cause le renversement des familles & des états. Oui, ce sont les paroles séduisantes. Il n'est pas question de nous flatter, il faut nous porter à la gloire.

LA CONFIDENTE.

Que sert cette fierté, Madame? il ne s'agit pas de faire la vaine : il s'agit de guérir votre cœur. Oui, il ne reste plus qu'à sonder celui.... Croyez-moi, Princesse, je n'en viendrois pas à cette extrêmité, si trop sensible aux traits de l'amour * vous n'étiez arrivée au dernier période de vos malheurs. On ne sçauroit blâmer mon zéle; & ce n'est pas votre passion que je sers, c'est votre vie que je veux sauver.

PHÉDRE.

O exécrables conseils! tais-toi, mal-

---

* Quoiqu'en dise le P. B. d'après quelques Scholiastes, c'est tout le contraire; Note de l'Editeur.

εἰ μὴ .... σώφρων δ' οὐκ ἐτύγχανες γυνή.

» Si vous n'étiez une femme modeste. » La vieille femme peut en effet donner ce nom à Phédre, 1°. parce qu'elle a honte d'avouer sa passion; 2°. parce qu'elle la combat.

heureuſe. Ceſſe de m'empoiſonner par tes horribles diſcours.

LA CONFIDENTE.

Ils ſont horribles, je l'avoue; mais ils ſont plus utiles que votre farouche vertu: & eſt-il un crime, pourvû qu'il vous ſauve, qui ne ſoit préférable à cette fière pudeur qui vous tue?

PHÉDRE.

Puiſque tu conviens que tes conſeils ſont déteſtables, quoiqu'avantageux, au nom des Dieux ne va pas plus loin. Malgré l'amour dont je me ſens brûler, je joüis encore de ma gloire & de ma vertu. Si tu révéles mon fatal ſecret*, je n'en mourrai pas moins, & je mourrai deshonorée.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avez prévû, il ne falloit donc pas aimer: mais ſuivez la voix de la vertu; j'y conſens: du moins accordez-moi une derniere faveur. Il me vient une autre reſſource. † J'ai des philtres

---

Imitations de RACINE.

* Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

Act. I. Sc. III.

† On entrevoit ici où tend l'adreſſe de cette malheureuſe confidente. Elle a allarmé la vertu

capables d'appaiſer les fureurs de l'amour ſans altérer ni la vertu ni la raiſon, ſi vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque ſigne, quelque parole, ou quelque morceau de ſes vêtemens pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÉDRE.

* Ce philtre eſt-il extérieur ou potable ?

---

de Phédre, en lui propoſant de ſonder Hippolyte. Pour la raſſurer elle lui préſente une autre reſſource imaginaire qui ſert de voile à ſon véritable deſſein. La ſuperſtition avoit introduit deux ſortes de Philtres chez les Anciens, les uns pour inſpirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faiſoit ſur le Philtre potable ou extérieur, c'eſt-à-dire ſur les drogues préparées, quelque ſigne échappé à la perſonne aimée, ou bien on prononçoit une parole d'elle, ou enfin l'on y mettoit un morceau de ſa robe; on y joignoit de même, ou un ſigne, ou un morceau des vêtemens de la perſonne qui aimoit, en diſant par exemple, *qu'ainſi Hippolyte aime Phédre*, ou bien, *qu'ainſi Phédre n'aime pas Hippolyte*, comme la Confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelloit *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'eſt à-dire, leur inſpirer un amour mutuel, ou une mutuelle averſion.

* Cette queſtion de Phédre qui paroît une bagatelle, eſt remarquable en ce qu'on voit

LA CONFIDENTE.

Que vous importe, Madame? souffrez qu'on vous serve, & n'exigez pas qu'on vous instruise.

PHÉDRE.

Ah! que je crains ta funeste science!

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'appréhendez-vous?

PHÉDRE.

Je tremble, puisqu'il faut te le dire, que tu n'ailles révéler au fils de Thésée cet exécrable mystère.

LA CONFIDENTE.

Reposez-vous sur ma fidélité, Madame; laissez-moi gouverner toutes choses. Et toi, puissante Venus, daigne me prêter ton secours. Pour le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le Palais.

---

par-là qu'elle entre en quelque composition avec sa confidente, sans consentir toutefois qu'elle révéle son secret à Hippolyte.

SCENE III.

LE CHŒUR.

Amour, amour, toi qui fais couler par les yeux ton poison dans les cœurs, toi qui répands une volupté trompeuse dans le sein de ceux que tu blesses de tes traits, garde-toi de paroître à ma vûe armé de tous tes feux. Non, il n'est point de foudre ni d'impression des astres comparable aux dards enflammés que lance le fils de Jupiter & de Venus. *Strophe I.*

Que nous servent les * Hécatombes que nous offrons à Jupiter & à Phébus, si nous refusons de rendre un culte légitime au fils de Cypris, à ce Tyran des hommes, à ce Dieu tutélaire des Amours, capable seul de perdre & de conduire aux derniers malheurs ceux qu'il frappe dans son courroux. *Antistr. I.*

---

* *Sacrifices de cent Taureaux.* Il y a encore dans le Grec au lieu de *Jupiter*, &c. *proche le fleuve Alphée ;* c'est que ce fleuve du Peloponnèse passoit à Olympie, où Jupiter dit *Olympien* avoit un Temple, de même que Phébus avoit le sien à Delphes sous le nom de *Pythien*, à cause du serpent Python qu'il avoit tué.

Strophe II. C'eſt lui qui a perdu * Iole & ſa patrie. Princeſſe heureuſe tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuſe par les liens de l'hymen. Vénus en uniſſant ſon ſort au fils d'Alcméne, célébra ce triſte Hymenée par le carnage & la ruine entiere de l'Oëchalie.

Antiſtr. II. † Sacrés murs de Thébes, & vous,

---

* Iole étoit fille d'Eurytus Roi d'Oëchalie. Son pere la promit en mariage à celui qui remporteroit le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner ſa fille, & ce refus irrita tellement Hercule, qu'il ravagea l'Oëchalie & enleva la Princeſſe. Mais cette conquête lui coûta la vie : car Déjanire ſon épouſe piquée de jalouſie lui envoya la robe de Neſſus, préſent funeſte qui le fit périr.

† Voici encore deux exemples ſenſibles des malheurs de l'amour. Ils ſont tirés de Thébes. Dircé épouſa Lycus Roi de ce pays après qu'il eut répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengerent cruellement leur mere, & firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attacherent par la chevelure aux cornes d'un Taureau furieux. Pour Semelé, qui eſt l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en diſent les Poëtes. EURIPIDE attribue ſon malheur à l'amour, & OVIDE à la vanité. L'un & l'autre ſe concilient aiſément ſi ce n'eſt que la vanité eſt plus durable encore, & plus forte en quelque ſorte que l'autre paſſion.

malheureuſe Dircé, ſoyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'eſt elle qui environna de flammes, l'amante de Jupiter, la mere de Bacchus, & qui l'écraſa de la foudre aux yeux de ſon amant. Semblable à une innocente abeille, Venus ſemble voltiger autour des mortels; mais ſon ſouffle empeſté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Qu'entends-je dans le Palais? ah! je ſuis perdue.

LE CHŒUR.

Quoi, Madame? quel nouveau malheur vous menace?

PHÉDRE.

Faites ſilence, vous dis-je. Laiſſez-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHŒUR.

Je vous obéis. O funeſte préſage!

PHÉDRE.

C'en eſt fait. Ah, fatal amour, que tu me cauſes de maux !

LE CHŒUR.

Strophe I. Quel déſeſpoir eſt le vôtre, Madame ? d'où viennent ces pleurs ? ne puis-je ſçavoir quelle accablante nouvelle vient de vous ſaiſir d'effroi ?

PHÉDRE.

Syſt. I. Je ſuis perdue. Approchez vous-même des portes du Palais : vous entendrez le ſujet de mes frayeurs.

LE CHŒUR.

Strophe II. Vous êtes à portée de l'entendre, & ce bruit vous intéreſſe. Parlez ; qu'eſt-il arrivé ?

PHEDRE.

Syſt. II. Le fils de l'Amazône, Hippolyte fait éclater ſa fureur contre l'infidelle dépoſitaire de mes ſecrets.

LE CHŒUR.

Antiſtr. I. Des voix confuſes frappent mon oreille : mais les paroles ne peuvent paſſer juſqu'à moi. Hé-bien, Madame ?

PHÉDRE.

Antiſtr. I. Vous l'entendez maintenant. C'eſt ce monſtre miniſtre de mes fureurs qui révéle l'opprobre de Théſée.

LE CHŒUR.

Antiſtr. II. Je ne l'entends que trop. Vous êtes

trahie, chère Princesse. Quel conseil vous donnerai-je? l'affreux mystère est échappé. Vous voilà perdue.

PHÉDRE.

Ah, Ciel!

LE CHŒUR.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

PHÉDRE.

Cruelle amitié! main barbare, tu m'as trop servie. Falloit-il révéler mes maux pour les guérir? *Antistr. II.*

LE CHŒUR.

Que faire donc? quel remède à des maux qui n'en souffrent point?

PHÉDRE.

Je n'en connois qu'un : c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

SCENE II.

Les mêmes, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE de PHÉDRE.

HIPPOLYTE.

O Terre, ô Soleil, quelle abominable parole ai-je entendue!

LA CONFIDENTE.

Ah, modérez-vous, cher Hippolyte, gardez qu'on n'entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire, après ce que je viens d'apprendre !

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi, malheureuse ; ne porte pas sur moi tes profanes mains.

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, Prince, ne me perdez pas.

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me tairois-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel ?

LA CONFIDENTE.

N'importe, il faut l'ensevelir dans l'oubli.

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses ?

LA CONFIDENTE.

O mon fils, songez qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

* Ma langue a prononcé le serment ; mon cœur l'a désavoué.

---

* Vers célébre par les fréquentes critiques

LA CONFIDENTE.

Quel fruit vous en reviendra, cher Prince ? vous perdez vos amis.

HIPPOLYTE.

Mes amis ! ah je déteſte cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

LA CONFIDENTE.

Hé-bien, ſi c'eſt une foibleſſe, couvrez-la d'un généreux oubli. La foibleſſe n'eſt-elle pas l'appanage de l'humanité ?

HIPPOLYTE.

* Puiſſant Jupiter, pourquoi avez-vous permis qu'on vît paroître ſous le Soleil un mal auſſi dangereux que le

---

d'ARISTOPHANE, comme on le verra dans la troiſiéme Partie de cet Ouvrage.

* Il eſt viſible que cette déclamation d'Hippolyte n'eſt pas fort galante. Auſſi EURIPIDE ne prévoyoit pas que les mœurs de ſon pays, qui lui paroiſſoient les plus polies du monde, deviendroient un jour ridicules. Sçavons-nous ſi par une révolution imperceptible les nôtres n'auront pas le même ſort, quand nos Tragédies Françoiſes auront autant vieilli que les ſiennes ? Du reſte Hippolyte garde ici ſon caractère de Philoſophe, & Phédre celui de femme, j'ai preſque dit d'eſclave ; la véritable date du Génie qui regnoit chez les Grecs lorſque cette piéce fut compoſée, peut ſeule juſtifier tout ceci.

ſexe ? qu'étoit-il beſoin de produire par cette voye notre race mortelle ? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes, de porter dans vos ſacrés parvis l'airain, le fer, & l'or, pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande ? n'euſſions-nous pas été plus heureux de vivre en liberté dans le ſein de nos tranquilles maiſons ? inſenſés, nous faiſons le contraire, & nous épuiſons nos familles pour y introduire cet eſſain de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes juſtes plaintes : car d'abord que n'en coûte-t-il pas à un pere, qui a élevé ſa fille avec tant de ſoin, quand il s'agit de s'en délivrer ? ce n'eſt qu'au prix d'une dot conſidérable qu'il l'établit dans une maiſon étrangère. Mais que ne ſouffre pas celui qui lui donne un aſyle ? déplorable époux, il ſe fait un plaiſir d'orner de riches habits & de parures précieuſes, une idole mépriſable. Il prodigue ſes thréſors pour fournir à ſon luxe. Car telle eſt l'extrêmité où nous réduit une illuſtre alliance en faveur d'une méchante épouſe, qu'il faut toutefois faire ſemblant d'aimer. En trouve-t-on une raiſonnable ? les alliés le feront peu : mais enfin on ſe dédommage d'un mal par une apparence

de bien. * Moins à plaindre après tout eſt l'époux qui n'ayant rien de tout cela, ne voit en ſa maiſon qu'une femme ſimple & peu ſpirituelle. Car le comble du malheur, c'eſt une femme bel eſprit. me préſervent les Dieux d'une épouſe qui ſçait plus qu'elle ne doit ſçavoir ? la Déeſſe Cypris ſe plaît ſur-tout à rendre ingénieuſes & ſubtiles celles qui ſe piquent de ſcience. Funeſte capacité ! une femme bornée dans la ſphère étroite de ſon peu de lumieres, eſt moins ſujette à s'écarter des limites d'un devoir rigoureux. Falloit-il du moins qu'une jeune épouſe eût des confidentes ? non ; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, & prévenir par-là des entretiens pernicieux. Mais aujourd'hui les Dames forment dans leur cœur de coupables projets ; & les confidentes diſpoſées à ſervir leurs fureurs, les expoſent au jour. C'eſt ainſi, † miſérable, que tu as oſé négocier avec moi l'opprobre du lit paternel. Exécrable négociation, qui vient

* Ce qui ſuit, eu égard à nos idées, ſent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureuſement employé dans l'école des femmes, que la nobleſſe de la Tragédie.

† A la Confidente de Phédre.

de souiller mes oreilles, & que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure. Hé, comment pourrois-je consentir à un crime abominable, moi qui crains d'en être moins pur pour t'avoir entendue ? va, malheureuse, apprends qu'une trop scrupuleuse piété te sauve aujourd'hui. Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je me fais pour ne rien dire à Thésée. Je me tairai, je l'ai promis : mais je vais m'exiler de ce profane Palais jusqu'à l'arrivée de mon pere. Alors de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez Phédre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déja que trop connue. Puissiez-vous périr l'une & l'autre, comme vous le méritez ! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe : & qu'on ne me dise pas que ce sont là mes invectives éternelles. Les femmes cessent-elles de les mériter ? qu'on leur apprenne, s'il est possible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on souffre que je me déchaîne toujours contre elles. *

* Il n'est pas étonnant après cela qu'on ait

SCENE III.

PHÉDRE, SA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Triste destinée du sexe ! quelle ressource nous reste pour dénouer cette fatale intrigue ?

PHÉDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre ! ô lumiere du jour ! où fuir ? où cacher ma honte ? comment ensevelir un mystère détestable qui a éclaté ? qui des Dieux, qui des mortels voudra se rendre complice de l'iniquité pour devenir mon libérateur ? mon infortune est donc enfin arrivée à son comble, & je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais !

LE CHŒUR.

Hélas ! c'en est fait. Triste fruit des artifices d'une confidente ! Vous voila perdue sans retour.

---

traité EURIPIDE de misanthrope par rapport aux femmes. Il se peint sous le rôle d'Hippolyte.

PHÉDRE.

* O monstre, ô peste dangereuse d'une trop crédule amitié, qu'as-tu fait ? daigne Jupiter mon pere t'écraser de ses foudres ! ne te l'avois-je pas prédit, malheureuse ? ne t'ai-je pas ordonné de cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour un si sanglant affront ? tu as parlé, hélas, & je meurs perdue d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice aussi lâche. Car enfin n'espérons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son pere ; il le déclarera à Pithée. Que de bruits injurieux à ma vertu il va semer par toute la terre ! va, puisses-tu périr, & périsse quiconque disposé comme toi à servir le penchant

---

Imitations de RACINE.

* Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

Act. IV. sur la fin.

de ſes Souverains, les entraîne au crime malgré eux !

LA CONFIDENTE.

Vous pouvez, Madame, décharger ſur moi votre courroux. Je vois que le dépit qui vous tranſporte vous met hors de vous-même : cependant, ſi vous le permettiez, que ne répondrois-je pas à vos imprécations * ? Je vous ai élevée, & mon dévouement vous eſt connu. J'ai cherché un remède à vos maux ; loin de les guérir, je les ai aigris : en ſuis-je plus coupable ? ah, ſi le ſuccès eût répondu à mes vœux, que mon zéle ſeroit payé d'un tout autre prix ! oui, c'eſt le ſuccès ſeul qui nous condamne, ou qui nous juſtifie.

PHÉDRE.

Crois-tu qu'il ſuffiſe pour t'excuſer, cruelle, d'oſer encore entrer en lice avec moi après m'avoir perdue ?

LA CONFIDENTE.

Il ne s'agit point ici de longs diſcours. J'ai péché, j'en conviens : mais enfin il en eſt tems encore ; on peut ſauver vos jours, Madame.

Imitations de RACINE.

* Songez-vous qu'en naiſſant mes bras vous ont reçue. *Act. I. Sc. III.*

PHÉDRE.

Tais-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils : j'en suis la victime. Garde-toi de reparoître à mes yeux ; songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne. (*La Confidente se retire désespérée.*)

SCENE IV.

PHEDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Pour vous, femmes de Trézène, accordez-moi l'unique faveur que j'ose exiger de votre amitié ; ne me trahissez pas.

LE CHŒUR.

Non, j'en jure par Diane, jamais je ne révélerai vos maux.

PHÉDRE.

Rassurée par vos sermens, je vais vous dire la ressource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Car je ne puis me résoudre, pour sauver mes tristes jours, à deshonorer la Créte qui m'a vûe naître, & l'époux que j'ai offensé. Chargée d'un crime abominable, je ne reverrai point Thésée.

LE CHŒUR.

Hélas, quel remède pire que le mal même, allez-vous employer ?

PHÉDRE.

Je mourrai : le dessein en est pris. Il ne s'agit plus que de songer * aux apprêts de ma mort.

LE CHŒUR.

Ah, Ciel ! que dites-vous !

PHÉDRE.

Ce que vous devez me conseiller. En mourant aujourd'hui j'assouvis la rage de l'impitoyable Venus. J'expirerai sous les traits de l'amour : mais cette mort même me vengera, & mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat devenu coupable † à son tour apprendra à réprimer la fierté de sa farouche vertu. (*Elle s'en va.*)

---

* Ou bien *au genre de mort que je me donnerai.* Gr. *Comment je mourrai.*

† La Phédre d'Euripide ne s'explique pas si nettement sur son projet contre Hippolyte : elle ne dit point *mon ennemi :* elle n'ajoute pas qu'il *deviendra coupable à son tour.* Voici comme elle s'exprime : » Au reste, ma mort de» viendra funeste à quelque autre : je veux lui » apprendre à n'insulter pas aux malheureux : » il faut, il faut qu'enveloppé dans mon mal» heur, il dépouille enfin sa fierté. » Cette menace énigmatique sied mieux à tous égards. Note de l'Editeur.

SCENE V.

LE CHŒUR.

Strophe I. * Que ne ſuis-je ſur un rocher élevé ; & changée en oiſeau ! à la faveur de mes aîles je paſſerois ſur la mer Adriatique, & ſur les rives du Pô, où les infortunées

---

* Le Chœur remplit ici le Théâtre tandis que Phédre va ſe donner la mort. Occupé de cette triſte idée, il ſouhaite d'être transformé en oiſeau, pour paſſer dans les endroits que de ſemblables malheurs ont rendus célébres chez les Poëtes. Telle eſt la mer Adriatique. Io fille d'Inachus & d'Iſmene ayant été aimée de Jupiter fut changée en géniſſe par ſon amant, qui vouloit la dérober à la jalouſe rage de Junon. Elle ſe précipita dans la mer, qui fut appellée Ionienne de ſon nom, & que les Anciens croyoient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de S. Paul à Malthe, dont il eſt parlé au ch. 27. des Actes des Apôtres, que du tems de l'écrivain ſacré, on appelloit mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le Chœur parle enſuite du Pô où tomba Phaëton écraſé de la foudre, & ſur les bords duquel les ſœurs de Phaëton furent changées en peupliers qui diſtillent des larmes d'ambre. De-là il paſſe aux Iſles fortunées, où il place le Jardin des Heſpérides, ſuivant l'idée de quelques Anciens, qui feignoient que l'ambroſie y couloit. C'eſt pour exprimer leur fertilité,

sœurs de Phaëton répandent des larmes d'ambre.

J'irois aux riches jardins des Hespérides, Nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus le passage libre aux Nautonniers effrayés : car il a pour terme le Ciel soutenu par Atlas. Là coulent toujours du Palais de Jupiter les bienheureuses sources de l'ambrosie. Là un terrain toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des Dieux. *Antistr. I.*

O vaisseau de Crète, qui portâtes sur le sein des flots Phédre notre Souveraine, vous la reçûtes d'une maison fortunée pour la conduire aux fatales déli- *Strophe II.*

Les Hesperides, selon la fable, étoient filles d'Hesperus frere d'Atlas, & cultivoient un jardin délicieux où croissoient les pommes d'or gardées par un Dragon. Hercule le tua & enleva le trésor. Le Chœur dit que Neptune refuse de-là le passage aux vaisseaux, parce que suivant son idée le Ciel s'y confond avec l'Ocean. L'Amérique n'étoit pas découverte. Les femmes de Trézène desirent d'être transportées dans un climat si délicieux pour s'éloigner des malheurs dont elles sont témoins.

ces d'un hymen malheureux. * Car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un pere, ou d'une mere, qu'elle passa dans Athènes. † O port de l'Attique, tu vis attacher à tes bords le cordage de ce triste vaisseau, d'où elle passa dans nos régions.

Anti-str. II. Accompagnée de noirs présages, elle a été blessée de la main de Venus. Elle a conçû un amour criminel. Victime enfin de ses malheurs, un nœud cruel va finir ses déplorables jours dans son appartement nuptial. Elle se livre à son barbare génie, & prête d'éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute sa gloire chez les morts.

---

* Les Grecs, qui étoient fort superstitieux, attribuoient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des peres ou des meres.

† Ce Port étoit *Munichium*, où Phédre aborda en venant de Créte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Une FEMME de PHÉDRE, LE CHŒUR.

LA FEMME.

Ah, Ciel! Accourez promptement, qui que vous soyez, accourez dans le Palais. La Reine, l'épouse de Théſée, expire par d'indignes nœuds.

LE CHŒUR.

Hélas! c'en eſt donc fait, Phédre n'eſt plus. Elle termine ſa deſtinée.

LA FEMME.

Ah, portez-lui plutôt un prompt ſecours. Où trouverai-je un fer pour couper ce funeſte lien? (*La femme de Phédre ſe retire.*)

SCENE II.

Deux FEMMES DU CHŒUR.

Une FEMME DU CHŒUR.

Qu'en penſez-vous, mes Compagnes? eſt-il à propos que nous entrions.

Une autre FEMME du CHŒUR.

Où ſont donc ſes Officiers ? c'eſt à eux de lui prêter du ſecours. On eſt ſouvent duppe de ſon trop d'empreſſement dans les affaires d'autrui.

SCENE III.

Un OFFICIER dans le Palais, LE CHŒUR.

L'OFFICIER *derriere le Théâtre.*

Qu'on la couche par terre : qu'on étende ce triſte cadavre. Ah, qu'il eſt douloureux de rendre les derniers devoirs à ſes maîtres !

LE CHŒUR.

Pauvre Princeſſe, elle n'eſt plus. Si j'en crois mes oreilles, * on étend déja ſon cadavre.

SCENE IV.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

D'où vient, je vous prie, Meſdames,

* Ce mot, *étendre*, eſt le terme conſacré pour cela. C'étoit-là le premier devoir qu'on rendoit aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettoit dans leur ſituation naturelle, & c'étoit un point de religion.

ce bruit confus dans mon Palais ? que veulent dire ces cris de femmes éperdues ? * je reviens d'un long voyage, & ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes vœux. On ne vient point à ma rencontre pour me recevoir avec joie. Ne seroit-il rien arrivé à Pithée ? quoique sa vieillesse n'ait pas dû me faire espérer pour lui une longue destinée, j'aurois, je l'avoue, un regret sensible de l'avoir perdu.

LE CHŒUR.

Le malheur que vous craignez ne regarde point un vieillard, Seigneur. Réservez vos pleurs pour des personnes plus chères.

THÉSÉE.

Dieux ! aurois-je perdu mes enfans ?

LE CHŒUR.

Ils sont pleins de vie, c'est leur mere qui a péri par le plus triste destin.

THÉSÉE.

Ah, que m'apprenez-vous ? mon épouse est morte ! & quel coup me l'a ravie ?

Imitations de RACINE.

* Que vois-je ! quelle horreur en ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue !
Act. III. Sc. V.

LE CHŒUR.

Elle a formé elle-même les nœuds qui ont terminé ſes jours.

THÉSÉE.

Comment ? par quelle manie ? par quel déſeſpoir ?

LE CHŒUR.

Elle n'eſt plus : * c'eſt tout ce que je ſçai. J'arrivois au Palais pour prendre part à votre infortune.

THÉSÉE.

Juſte Ciel ! pourquoi cette couronne ſur ma tête, & que m'a ſervi de conſulter l'Oracle ? ouvrez vous autres (*à ſa ſuite*,) ouvrez ces portes, que je voye du moins pour la derniere fois le corps d'une épouſe dont le deſtin m'accable. (*On ouvre les portes du Palais, mais on ne voit le corps de Phédre que voilé.*)

LE CHŒUR.

Trop malheureuſe Reine, qu'avez-vous fait ? quel trouble vous jettez dans votre maiſon ! ô déſeſpoir inoui ! ô mort cruelle ! Pourquoi vos mains ont-elles attenté ſur votre vie ? quel malheur en a fixé le cours ?

---

* Voilà un menſonge bien formel, & cela pour ſauver le ſerment fait à la Reine, & ſon honneur.

THÉSÉE.

Ah Ciel, que mon cœur souffre! ô déplorable épouse! ô maux intolérables! ô fortune ennemie, que ton bras s'est appesanti sur ma famille & sur moi! oui, je reconnois la main; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un océan de maux dont je ne pourrai sortir désormais. Non je ne sortirai point de l'abysme où me plonge cette fatale mort. Tirez ce voile. Je veux repaître mes yeux de ce triste spectacle. (*On voit le corps de Phédre.*)

Que dois-je te dire à mon retour, épouse infortunée; en quel état je te retrouve en t'abordant! semblable à un oiseau qui s'échappe, tu fuis d'un vol rapide vers le Dieu des morts. Hélas, que je suis à plaindre! Dieux, quel crime passé, quelle impiété de mes peres punissez-vous dans Thésée?

LE CHŒUR.

Songez, Seigneur, que cette disgrace ne vous est pas particuliere. Combien d'épouses la mort n'enléve-t-elle pas à leurs époux!

THÉSÉE.

C'en est fait, ma chère Phédre, privé pour toujours de tes charmes, je veux

t'accompagner au tombeau. Oui, je veux m'ensevelir avec toi dans les ténébres épaisses qui vont te couvrir. Ta mort m'est plus funeste qu'à toi-même. Mais, hélas, qui m'apprendra quel désespoir t'a fait périr? quoi, personne ne répond! est-ce donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service? ah, malheureux que je suis, je retrouve ma maison remplie de deuil, & pour qui! puis-je le dire? puis-je y penser? hélas, je vois mon épouse morte, & mes enfans orphelins.

LE CHŒUR.

Vous nous avez donc abandonnées, ô la meilleure de toutes les femmes qui joüissent de la lumiere du Soleil! ah, que Thésée est digne qu'on le pleure! quel renversement dans sa maison! cette mort me fait verser bien des larmes; (*à part*) mais que je crains la funeste suite de ce premier malheur.

THÉSÉE.

Qu'on me laisse embrasser mon épouse... mais que vois-je? une lettre entre ses mains! que vouloit-elle m'apprendre? ah, sans doute, c'est un gage de sa tendresse conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une derniere

grace. Chère épouſe, vous ſerez ſatisfaite. Il n'eſt plus d'hymenée pour moi : non, vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuſe de ſon anneau me réveille un tendre ſouvenir ! ouvrons la lettre, & liſons ce que ſon amour exige de moi.

LE CHŒUR *à part.*

Ah Ciel ! quel ſurcroît de calamités les Dieux nous envoyent coup-ſur-coup ! voilà le dernier trait dont nous étions menacés. Oui, la maiſon de nos Souverains ſe détruit de fonds en comble par ce fatal éclairciſſement. Génie tutélaire de cette maiſon, écoutez mes vœux ; & s'il eſt poſſible, ſauvez-là. Je ne prévois que trop le nouveau malheur qui va fondre ſur nous.

THÉSÉE *après avoir lû la lettre.*

Juſtes Dieux, quelle autre infortune vient mettre le comble à mes maux ! peut-on la ſouffrir & l'exprimer ! ah, malheureux Théſée !

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il, Seigneur ? confiez-nous vos chagrins, s'ils peuvent être révélés.

THÉSÉE.

Lettre fatale ! paroles accablantes ! où fuir le poids des maux qui me preſſent de toutes parts ! ah, je meurs double-

ment en ce triſte jour. Dieux, que viens-je de lire !

LE CHŒUR *à part.*

Hélas, c'eſt la ſource de tous vos malheurs.

THÉSÉE.

Non, quelqu'affreux que ſoit le ſujet de mon déſeſpoir, je ne puis plus le taire. O Trézène, ô Citoyens, Hippolyte ſans craindre les regards foudroyans du maître des Dieux, a oſé... attenter au lit de ſon pere. Mais je ſerai vengé.* Neptune, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux. N'en accomplis qu'un, & perds † aujourd'hui mon cou-

---

Imitations de RACINE.

* Et toi, Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle
Je n'ai point employé ta puiſſance immortelle.
Avare du ſecours que j'attends de tes ſoins
Mes vœux t'ont réſervé pour de plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux pere,
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Etouffe dans ſon ſang ſes deſirs effrontés.
Théſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Sc. II. Act. IV.

Note de l'Editeur. † *Dès aujourd'hui :* Que ce jour ne ſe paſſe pas, ſans qu'il ſoit puni, dit le Grec.

pable fils. C'eſt au ſoin de hâter ma vengeance que je connoîtrai la ſincérité de tes promeſſes.

LE CHŒUR.

Ah, Seigneur, rétractez promptement un vœu téméraire. Croyez-moi, vous dis-je. Vous connoîtrez, & peut-être trop tard, que cette imprécation vous eſt échappée ſans fondement.

THÉSÉE.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chaſſons le traître loin de ces climats. Il ſera la victime, ou de Neptune, ou de mon courroux. Oui, ce Dieu ſenſible à mes prieres les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide exilé de cette terre, & contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie miſérable. *

---

* On ne voit pas pourquoi le Traducteur omet ici trois vers du Chœur qui font une liaiſon aſſez néceſſaire. Le Chœur voit paroître Hippolyte & dit à Théſée : » Le voici ce » même Hippolyte qui vient tout à propos. » Modérez votre courroux, Seigneur, & prenez des ſentimens de pere pour votre propre » ſang. » Note de l'Editeur.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

* Au ſon de votre voix redoutable, je ſuis accouru, Seigneur. Hélas, confus d'ignorer la cauſe de vos ſoupirs, ne puis-je la ſçavoir de votre bouche ? parlez... mais que vois-je ? Phédre morte & étendue à vos pieds ! quel étonnement eſt le mien ! je viens de la laiſſer pleine de vie. Que lui eſt-il arrivé ? comment a-t-elle expiré ? † ô mon pere, daignez me dévoiler cet étrange myſtère... vous vous taiſez ; foible reſſource dans les maux que le ſilence ! je

---

* Cette Scène de Théſée & d'Hippolyte, ornée du ſpectacle de Phédre, dont la mort paroît dépoſer contre ce jeune Prince qui l'ignoroit, eſt ſans contredit plus intéreſſante que celle de M. RACINE, qui eſt la deuxiéme de l'Acte IV. toute tirée de celle d'EURIPIDE.

Imitations de RACINE.

† Puis-je vous demander quel funeſte nuage, Seigneur, a pû troubler votre auguſte viſage ? N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi ?

Sc. II. Act. IV.

ſçai quelle eſt la curioſité naturelle d'apprendre les maux d'autrui : mais enfin eſt-il juſte qu'un pere cache ſa douleur à ſes amis, que dis-je ? au fils le plus tendre ?

THÉSÉE.

O vaines recherches des humains ! ô mortels ſi ſçavans & ſi ingénieux à inventer toujours de nouveaux arts, vous à la ſagacité de qui rien n'échappe, pourquoi ignorez-vous encore l'art utile d'inſpirer la ſageſſe à ceux qu'elle n'éclaire pas ?

HIPPOLYTE.

L'heureux maître que celui qui forceroit les hommes d'être ſages ! mais, mon pere, ce n'eſt pas ici le lieu de pénétrer les ſecrets de la morale. Je crains que votre douleur ne vous trouble.

THÉSÉE.

* Que les hommes n'ont-ils une marque ſenſible pour diſcerner les cœurs, & pour diſtinguer les vrais amis d'avec

---

Imitations de RACINE.

*Faut-il que ſur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le ſacré caractère ?
Et ne devroit-on pas à des ſignes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Sc. II. Act. IV.

les faux ? que n'ont-ils tous du moins une double langue, dont l'une équitable & sincère malgré eux servît à démentir les impostures de l'autre, pour nous empêcher d'être séduits !

HIPPOLYTE.

* Je l'entrevois, Seigneur, quelqu'un m'a noirci dans votre esprit. Je suis innocent, & je souffre. Non, je ne puis revenir de ma surprise, tant vos discours entrecoupés me saisissent de frayeur !

THÉSÉE.

Ciel ! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain ? quel sera le terme de son audace & de sa témérité ? si la race mortelle croît toujours en vices, & que les enfans soient pires que leurs peres, il faudra que les Dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyez-vous ce fils perfide qui m'a deshonoré ? ce traître est convaincu par la Reine toute morte qu'elle est. † Malheureux, après un crime si

---

Imitations de RACINE.

* Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix. *ib.*

† Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi ;

noir, comment oſes-tu te montrer devant moi. Elevé au-deſſus des foibleſſes communes, tu n'as, à t'entendre, de commerce qu'avec les Dieux. Ta vertu pure & irréprochable ne s'eſt jamais démentie. Non, non, je ne ſuis point aſſez crédule pour me laiſſer ſurprendre à tes frivoles diſcours. Je reſpecte trop les Dieux, pour penſer qu'ils chériſſent un méchant tel que toi. * Fais parade maintenant de ta frugalité; abſtiens-toi

---

Monſtre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre, &c. *ibid.*

Oui, c'eſt ce même orgueil, lâche, qui te condamne, &c. *ibid.*

* Il y a ici deux traits de ſatyre, l'un contre les Pythagoriciens, qui s'abſtenoient de manger la chair des animaux, dans l'idée de la métempſycoſe, c'eſt-à-dire, de la tranſmigration des ames au corps des bêtes; l'autre contre les Philoſophes de profeſſion qui inondoient Athènes, & qui n'étoient au fonds que de vrais Tartuffes. LUCIEN l'a bien fait voir depuis. Orphée, comme l'on voit, paſſe chez EURIPIDE pour le pere des Philoſophes. Il eſt pourtant vraiſemblable que cette raillerie ſur les Philoſophes eſt plus artificieuſe que ſérieuſe. EURIPIDE ami de SOCRATE, & élevé dans le ſein de la Philoſophie, avoit intérêt à faire taire ARISTOPHANE & ſes ennemis ſur cet article.

de la chair des animaux ; repais ton esprit, sur les traces d'Orphée, d'une vaine fumée de science ; & sous le voile d'une philosophie affectée, pratique le sordide intérêt des prétendus sages. Secte pernicieuse ! ah, qu'on se défie, si l'on m'en croit, de ces séducteurs dangereux, qui sous des paroles flatteuses, cachent le poison d'un cœur pervers & corrompu. * Phédre est morte : mais sa mort ne te sauvera pas ; cesse de l'espérer. Cette mort même achéve de te confondre, misérable : car quels sermens, quels discours pourroient démentir, pour te justifier, cet irrécusable témoin ? (*il montre la lettre ou le corps de Phédre*) diras-tu que le fils de l'étrangère étoit odieux à la Reine. † Ah ! il

---

Imitations de RACINE.

* Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phédre ensevelitoit ta brutale insolence.

† C'est la pensée de Didon à Enée chez OVIDE. *Héroïd.* 7. *S.* 47.

Exerces pretiosa odia & constantia magna,
Si dum me careas est tibi vile mori.

Votre haine vous coûte bien cher, si la mort ne vous est rien, pourvû que vous m'abandonniez.

faut qu'elle ait été bien prodigue de ſes jours, ſi par haine pour toi elle a ſacrifié ce qu'elle avoit de plus cher. Peut-être alléguerois-tu la foibleſſe attachée au ſexe : mais je ſçai trop que la jeuneſſe livrée aux fureurs de l'amour, eſt pire encore que le ſexe. Dans elle l'audace ſeconde la foibleſſe du cœur. Mais que ſert de te confondre par mes diſcours ? ce cadavre dépoſe aſſez contre toi. * Sors promptement de cette terre, miſérable, je t'interdis les murs † bâtis par Minerve, & tout ce qui obéit à mes loix. Ah ! ſi Théſée ſi cruellement outragé par un fils n'étoit pas vengé, ¶ Sinis, ce fameux brigand de Corinthe,

---

Imitations de RACINE.

* Fuis, & ſi tu ne veux qu'un châtiment ſoudain
T'ajoute aux ſcélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'aſtre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, & ſans retour précipitant tes pas
De ton horrible aſpect purge tous mes Etats.

Sc. II. Act. IV.

† Athènes.

¶ Sinis & Sciron étoient deux inſignes brigands, dont Théſée délivra la Gréce. Le premier habitoit proche de Corinthe. Il faiſoit ſouffrir un ſupplice cruel à ceux qu'il ſurprenoit par la ruſe, ou qu'il domptoit par la

pourroit s'élever contre moi, me disputer sa mort, & me reprocher un vain triomphe; les rochers que la mer vit naître des os de Sciron ne témoigneroient plus à l'Univers que je suis le fleau des méchans.

LE CHŒUR.

Qui des mortels peut-on appeller heureux, quand on voit la fortune de nos Rois sujette à une si triste révolution?

HIPPOLYTE.

*Accablé du courroux qui vous ani-

---

force. Il plioit le tronc de deux arbres voisins jusqu'à terre, & y attachoit sa victime, qui étoit déchirée en piéces, lorsque les deux arbres retournoient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avoit un lit fort court, & qu'après y avoir étendu les voyageurs, il leur coupoit l'extrémité des pieds ou des jambes qui excédoit. Thésée lui fit souffrir le même supplice. L'autre voleur (Sciron) demeuroit près de Mégare, & précipitoit les passans dans la mer. Thésée l'y précipita lui-même à son tour, & ses os, dit la fable, furent changés en rochers. Après la premiere expédition Thésée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avoient été institués par Sisyphe Roi de Corinthe, puis interrompus.

Imitations de RACINE.

*D'un mensonge si noir justement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité,

me

me contre un fils, je pourrois vous dire, ô mon pere, que le sujet qui vous irrite, si on l'examinoit de près, me seroit favorable. Mais non; il est trop horrible pour le révéler. * Capable peut-être de tenir tête à mes égaux, je me sens peu propre à parler en présence de tant de

---

Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche. Approuvez le respect qui me ferme la bouche...

Sc. II. Act. IV.

* Ceci sent un peu le Philosophe & l'Orateur. Mais il faut se souvenir que telle étoit la maniere des Athéniens, grands Philosophes, & grands discoureurs, sur-tout chez le Philosophe EURIPIDE

Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévûs m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix...
(*Id même.*)

AMYOT *dans* PLUTARQUE *s'exprime ainsi*,
(*Tr. de l'éduc. des enfans.*)

Langue je n'ai diserte & affilée
Pour haranguer devant une assemblée:
Mais en petit nombre de mes égaux,
C'est là où plus à deviser je vaux;
Car qui sçait mieux au gré du peuple dire
Est bien souvent entre sages le pire.

C'est ce qu'HORACE a eu en vûe en disant:

Nec te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus.

témoins, & je ne vois pas après tout que ceux qui se piquent d'une vaine éloquence soient fort estimés des vrais sages. Mais enfin le malheur qui me presse me force de rompre le silence; & d'abord je commence par où vous avez commencé vous-même, reproche si noir que vous avez cru me fermer la bouche, & m'opprimer d'un seul mot. * Vous voyez ce Ciel & cette Terre. Ils sçavent, quoique vous puissiez dire, qu'il n'est point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne sçai qu'honorer les Dieux & cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni servir le crime, ni exiger qu'on le serve à son tour. Toujours

---

Imitations de RACINE.

*Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes:
Quiconque a pû franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime a ses dégrés:
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence,
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste Héroïne
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée estimé sage entre tous les humains
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

égal envers eux, soit absent, soit présent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Hé, comment voulez-vous que je sois capable de la noirceur que vous m'imputez ? mon cœur insensible jusqu'à présent aux traits de Venus, ne connoît l'amour que de nom, & qu'en peinture : encore mes yeux aussi chastes que mon cœur évitent-ils les profanes tableaux. Si ma conduite passée ne me justifie pas à vos yeux, c'est à vous de montrer comment il m'a été possible de la démentir, quels attraits souverains dans l'épouse d'un pere auroient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel intérêt auroit forcé Hippolyte de trahir Thésée. Hé n'aurois-je pas été le plus insensé de tous les hommes de prétendre par un forfait succéder à un pere vivant ? seroit-ce que le sceptre a

---

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je croi sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hyppolite est connu dans la Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur ;
Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane....
Sc. II. Act. IV.

des charmes pour ceux qui font profession de sagesse ? non, non ; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux à qui elle peut plaire. On le sçait assez : je n'aime que celle qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Gréce. Content de vivre heureux & tranquille avec de vertueux amis, je ne veux ici que le premier rang après vous. La possession d'une douce félicité, & l'absence des périls attachés au thrône, sont à mon gré un bien plus précieux que le thrône même. Il me reste un mot à vous dire *, Seigneur ; si Phédre pouvoit déclarer quel je suis, si j'avois à me défendre en sa présence, il ne tiendroit qu'à vous, j'ose en répondre, de trouver quel est le coupable. † Mais enfin pour

---

Note de l'Editeur.

* Le sens du Grec est bien plus beau, & n'est pas rendu.

ἓν οἶ λέλεκται τῶν ἐμῶν, πρὸς ἄλλ' ἔχεις.

» Vous sçavez tout, Seigneur, hors un seul » point que je tais par respect. Ha ! si Phédre » elle-même étoit en état de vous dire quelles » sont mes mœurs ! Si j'avois à me défendre » en sa présence, &c. »

Imitations de RACINE.

† Hé quoi, de votre erreur rien ne peut vous tirer!
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer ?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature... *ibid.*

derniere reſſource, j'en atteſte Jupiter redoutable aux parjures, & cette terre qui me ſoutient, loin d'avoir commis le crime dont vous me ſoupçonnez, je n'en ai eû ni le deſir, ni même la penſée. Oui, ſi je ſuis coupable, puiſſé-je expirer dans la honte & dans l'infamie! puiſſé-je condamné à errer ſur la terre, ne trouver ni aſyle ni retraite! puiſſent enfin la mer & la terre me refuſer un tombeau! quant à la Reine, ſi la crainte l'a déterminée à ſe donner la mort, c'eſt ce que j'ignore; il ne m'eſt pas permis d'en dire plus. * Choſe étrange? elle paſſe pour innocente dans votre eſprit, malgré la foibleſſe ordinaire à ſon ſexe, & moi qui vis exempt de toute foibleſſe, je parois criminel à vos yeux!

LE CHŒUR *à Hippolyte.*

Vous en avez aſſez dit, Seigneur. On

Imitations de RACINE.

* Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultere;
Je me tais; cependant Phedre ſort d'une mere,
Phedre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien. *ibid.*

Cela eſt bien fort pour un fils qui parle à ſon pere. Hippolyte eſt bien plus reſpectueux chez le Poëte Grec.

n'atteſte point les Dieux en vain, & votre ſerment vous abſout.

THÉSÉE.

* Quoi, cet enchanteur ſe flatteroit de m'éblouir par ſes vains preſtiges? & quel fonds puis-je faire ſur les ſermens d'un traître qui m'a deshonoré?

HIPPOLYTE.

Le dirai-je, ô mon pere? votre procédé me ſurprend. Hippolyte dans votre ſituation auroit, ſans balancer, plongé le poignard dans le ſein d'un fils adultère & inceſtueux. L'exil eſt un ſupplice trop léger pour un ſi abominable forfait.

THÉSÉE.

Tu prononces contre toi-même. Mais non: le piége eſt groſſier. La mort que tu t'impoſes te ſeroit trop douce. C'eſt le terme où aſpirent les malheureux. Tu mourras d'un ſupplice plus lent. Exilé de ta patrie, tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangère. Voilà la peine réſervée à l'impiété.

Imitations de RACINE.

* Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours;
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours. *ibid.*

HIPPOLYTE.

* Hélas ! qu'allez-vous faire ? vous n'attendrez donc point que le tems dépose en ma faveur ? vous m'exilerez ?

THÉSÉE.

Fussés-tu au-delà de l'Océan & du mont Atlas, ma haine ne seroit pas satisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi, sans vouloir en croire, ni mes mœurs, ni mes sermens, sans interroger le sort & les oracles, enfin sans me convaincre vous me condamnez à ne vous plus revoir !

THÉSÉE.

Cette lettre n'a pas besoin d'interprète; voilà mon oracle, voilà le témoin qui te convainc. † Quant au vol des

---

Imitations de RACINE.

HIPPOLYTE.

* Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THESE'E.

Fussés-tu par delà les Colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide. *ibid.*

† On voit par-là ce que pensoient les Anciens eux-mêmes de ces superstitions, sur-tout quand il étoit question de justifier ou de condamner quelqu'un, ou enfin d'une affaire intéressante. On les employoit toutefois avec

oiſeaux, je récuſe ce témoignage trompeur.

HIPPOLYTE.

O Dieux, pourquoi me taire plus long-tems ? je ſuis innocent, je vous honore, & vous me perdez ! mais non ; gardons un profond ſilence. Auſſi-bien mes diſcours ne perſuaderoient pas un pere, & mon ſerment ſeroit violé ſans effet.

THÉSÉE.

* Ah, juſqu'à quand ta feinte vertu m'irritera-t-elle ? ſors promptement, ſors de ma préſence & de ces climats.

HIPPOLYTE.

† Hélas, accablé ſous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas ? quel ami voudra me donner un aſyle ?

---

reſpect, & ce n'eſt qu'au dépit de Théſée qu'on pardonne cette eſpéce d'impiété, comme on le verra à la fin.

Imitations de RACINE.

THESE'E.

* Ah, que ton impudence excite mon courroux ! *ibid*

HIPPOLYTE.

† Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçonnez,
Quels amis me plaindront ſi vous m'abandonnez ?

THÉSÉE.

* Ce ſera quiconque ſe plaît à recevoir les adultères & les complices des méchans.

HIPPOLYTE.

Hé, n'eſt-ce pas un ſupplice aſſez grand pour moi, ne ſuis-je pas déja trop à plaindre de paroître criminel à vos yeux ?

THÉSÉE.

Tu pleures, perfide ; ah, tu devois pleurer, & prévoir les ſuites de ton fatal amour, lorſque tu conçûs l'horrible deſſein d'outrager un pere.

HIPPOLYTE.

O murs, ô Palais, que ne rendez-vous témoignage en faveur de mon innocence ! que ne déclarez-vous ſi je ſuis tel que me croit Théſée !

THÉSÉE.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens, en voilà un, (*il montre Phédre,*) qui, tout muet qu'il eſt, ne te confond que trop.

Imitations de RACINE.

THESE'E.

* Va chercher des amis dont l'eſtime funeſte
Honore l'adultere, applaudiſſe à l'inceſte,
Des traîtres, des ingrats, ſans honneur & ſans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Ah, que ne puis-je voir un autre moi-même dans la situation où je me trouve ! que je ſerois touché de ſes malheurs !

THÉSÉE.

Oui, malheureux, tu en ſerois touché. C'eſt que ta prétendue équité te porte à t'épargner plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçû le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mere, ô mere infortunée ! ô infortuné fils ! que je plains le ſort de quiconque, ainſi que moi, a le malheur d'être né fils de l'étrangère !

THÉSÉE.

* Gardes, qu'on l'arrache de ces lieux. N'avez-vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé ?

HIPPOLYTE.

Hélas, ce ne ſera qu'en pleurant qu'ils oſeront porter ſur moi leurs mains. Oſez me chaſſer vous-même, ſi votre cœur eſt devenu inſenſible au cris de l'innocence.

Imitations de RACINE.

* Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue !
Pour la derniere fois, ôtes-toi de ma vûe.
Sors, traître, n'attends pas qu'un pere furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux. *ibid.*

THÉSÉE.

Oui, traître, je le ferai, si tu n'obéis.
Mon cœur est fermé désormais pour toi.
(*Il rentre dans le Palais.*)

SCENE VI.

HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

Je le vois, l'arrêt est irrévocable. Malheureux que je suis, je sçai la preuve de mon innocence, & je n'ose la révéler ! Hé-bien, ô la plus chère des Divinités que j'adore, ô fille de Latône, ô ma douce consolation, ô la compagne des seuls plaisirs que je me permettois, il faut donc me résoudre à ne plus revoir Athènes. Mais ce n'est point Athènes ni la terre * d'Erecthée que je regrette. O Trézène, cher objet des amusemens vertueux de mon innocente jeunesse, c'est toi que je quitte à regret. Reçois mes adieux ; je te parle pour la derniere fois. Pour vous, amis précieux,

* Erecthée VI. Roi d'Athènes. Ce fut sous son regne que Cerès apprit aux Athéniens à semer le bled, & que les cérémonies & les jeux en l'honneur de cette Déesse furent établis.

qui me fites trouver ce séjour si charmant, venez me consoler, conduisez mes pas hors de cette région, & sçachez, quoi qu'en dise mon pere, que vous n'y trouverez jamais un cœur plus vertueux ni plus chaste que le mien.

SCENE VII.

LE CHŒUR *seul.*

Strophe I. Quand je songe qu'il est des Dieux qui nous gouvernent, je vis sans inquiétude : mais quand je jette les yeux sur les fortunes, sur les actions humaines, sur leurs vicissitudes, & sur leurs erreurs éternelles, ma prudence m'abandonne, & mon espérance disparoît.

Antistr. I. Daigne le Ciel accorder à mes vœux un bonheur constant, une fortune rangée, un esprit libre de soins, & un nom sans tache, mais aussi sans éclat ! qu'avons-nous besoin de plus pour passer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre.

Strophe II. Mais hélas, nos cœurs ne jouissent pas de cette heureuse sérénité. Tout espoir nous est ravi, depuis que nous avons vû un jeune Prince, l'astre brillant d'Athè-

nes, exilé par l'ordre d'un pere en courroux. O rivage de Trézène, ô forêts, ô montagnes que fréquentoit Hippolyte en la compagnie de Diane, vainement vous le redemandez !

O Hippolyte, on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux courſiers dans la carriere de Limné. Votre luth déſormais inutile dans la maiſon paternelle, ne tirera plus de ſon ſein des airs enchanteurs. Les autels de Diane ſeront ſans couronnes, ſans fleurs, & enſevelis ſous l'herbe. Votre funeſte exil enléve aux Nymphes d'alentour le plaiſir de ſe diſputer votre cœur. L'eſpoir de le conquérir ne les rendra plus rivales. *Anti. ſtr. II.*

Pour nous, plus ſenſibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triſte fardeau. Malheureuſe Amazône, c'eſt bien en vain que vous êtes devenue mere d'un Prince ſi accompli. Puis-je ne pas éclatter contre les Dieux ! hélas, divines Graces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi ſouffrez-vous qu'un Prince innocent ſoit chaſſé de ſon Palais, & exilé de ſa terre natale ? *Epode.*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Un OFFICIER d'HIPPOLYTE, *deux personnes du* CHŒUR.

Une personne du CHŒUR.

Que vois-je ? un Officier d'Hippolyte tout effrayé ! il précipite ses pas vers le Palais.

L'OFFICIER.

Où pourrai-je trouver Théſée ? daignez me le dire, je vous conjure. Seroit-il en ces lieux ?

Une personne du CHŒUR.

Le voici lui-même qui sort.

SCENE II.

THÉSÉE, L'OFFICIER, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

Je viens, Seigneur, vous annoncer une nouvelle qui intéreſſe Athènes & tout ce peuple.

THÉSÉE.

Que pourroit-ce être ? quel nouveau malheur menace ces deux villes ?

L'OFFICIER.

Disons-le sans détour. Hippolyte ne vit plus ; ou du moins à peine lui reste-t-il un souffle de vie.

THÉSÉE.

Quel coup l'a frappé ? sans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura deshonoré comme son pere.

L'OFFICIER.

Son char & vos imprécations, que votre pere Neptune a trop écoutées, ont causé sa perte.

THÉSÉE.

Juste Ciel ! ô favorable Neptune ! oui, je reconnois à ce service que tu es véritablement * mon pere. Hé-bien, (*à l'Officier*) raconte moi cette histoire. Comment † Nemesis a-t-elle puni ce fils incestueux ?

---

* C'étoit le Patron d'Athènes, & Thésée institua en son honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avoit institués Hercule en l'honneur de Jupiter. Thésée étoit fils d'Æthra & de Neptune ou d'Egée.

† Déesse de la Vengeance, ou la Justice. Voyez les pensées de M. l'Abbé FRAGUIER sur les imprécations même injustes. Tom. V.

L'OFFICIER.

Nous étions près du rivage occupés du soin de ses coursiers, & nous fondions en larmes : car déja on nous avoit appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverroit plus ces bords, & qu'il s'en écartoit par l'ordre même d'un pere. Hippolyte arrive aussi-tôt vers nous, & confirme par ses larmes ce triste langage. Il traînoit à sa suite une foule innombrable de jeunes amis touchés de sa destinée. Il suspend enfin sa douleur. « Hé pourquoi, dit-il, déplorer mon » exil ? un pere l'ordonne, obéissons. » Qu'on attelle ces coursiers à mon » char ; il n'est plus de Trézène pour » moi. » On accomplit ses ordres, on s'empresse, & soudain nous lui amenons son char préparé. D'abord * équippé en voyageur, il saisit les rênes attachées au siége ; puis élevant les mains au Ciel, « Jupiter, s'écrie-t-il, écrase-moi si je » suis coupable : mais quel que soit le » sort que tu me gardes, soit que je vive » ou que je meure, fais sentir à mon » pere, qu'il m'a puni sans que je l'aye

---

de *l'Histoire de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres, p. 23.*

* Gr. *Botté.*

» mérité. » A l'instant il presse ses coursiers. Nous suivons le char, sans nous écarter beaucoup des rênes, & nous prenons le chemin d'Argos & * d'Epidaure. A peine étions-nous entrés dans le désert qu'un rivage s'offre à nos yeux vis-à-vis de cette Trézène † & près du

---

* Epidaure, ville de Peloponnèse dans l'Argolide sur le Golphe Saronique, aujourd'hui d'Engia. Il y avoit un Temple célébre dédié à Esculape Dieu de la Médecine.

† C'est que Trézène s'avance dans la mer, comme on le peut voir sur les cartes Comme plusieurs personnes seront peut-être bien aises de comparer la narration de RACINE avec celle-ci, j'ai cru devoir la mettre ici en entier, plutôt que les simples imitations, qu'on discernera aisément.

Imitations de RACINE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoi flotter les rênes.
Ces superbes coursiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.

Golphe Saronique. En ce lieu un bruit épouvantable sort tout-à-coup du sein de la terre. Moins terrible est la voix

---

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :
Ses longs mugissemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; & sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage & de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule & leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang & de fumée :
La frayeur les emporte, & sourds à cette fois
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume :
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vû même en ce désordre affreux

même du Souverain des Dieux. Les chevaux dressent les crins & les oreilles.

Un Dieu, qui d'aiguillons perçoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite :
L'essieu crie, & se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris :
Il veut les rappeller, & sa voix les effraye :
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une playe:
De nos cris douloureux la plaine retentit :
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois vos ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, & sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints: les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une mourante vie ;*
Prends soin après ma mort de la triste Aricie ;
Cher ami, si mon pere un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende.... A ces mots ce Héros expiré
Ne laisse dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

Saisis d'une frayeur mêlée de curiosité nous cherchions la cause de ce bruit : mais notre incertitude a duré peu. Nous tournons la vue sur le rivage, & là nous voyons s'élever une vague si haute, qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron, Corinthe, Epidaure, & le Temple d'Esculape. Elle s'enfle, touche le Ciel, & s'avance vers les bords, qu'elle couvre d'écume ; là en se brisant elle créve comme un orage, & laisse sur le sable un monstre furieux. Taureau énorme dont les affreux mugissemens font retenir tous les lieux d'alentour ; spectacle si effrayant, qu'il nous paroissoit au-dessus des regards humains. L'épouvante s'empare aussitôt des coursiers. Le jeune Prince habile dans l'art de conduire un char, saisit soudain les rênes, les tire à lui, comme un Pilote fait le timon, & panche son corps en arriere : mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent, & ne connoissent plus, ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le char. Quand il prenoit la route d'une plaine unie, le monstre se présentoit brusquement devant les chevaux qu'il forçoit de reculer en les remplissant d'effroi. S'ils tournoient vers les rochers, il se

gliſſoit le long du char, pour précipiter leur courſe. Enfin les roues heurtent contre le roc, le char ſe briſe, & Hippolyte eſt renverſé. On ne voit plus qu'un débris confus de rayons & d'éclats. * Cependant ce malheureux Prince embarraſſé dans les rênes, & lié d'une façon que je ne puis exprimer, étoit traîné à travers les rochers qui lui briſoient la tête, & déchiroient ſon corps. « Arrêtez, s'écrioit-il, d'un ton de voix pitoyable, arrêtez, ô courſiers que j'ai nourris avec tant de ſoin, reconnoiſſez votre maître, & ne devenez pas ſes bourreaux. O funeſte imprécation de mon pere! approchez, vous autres, & ſecourez un fils innocent. » Hélas, empreſſés à le faire, nous n'attendions pas ſes cris. Mais nos pieds trop lents ſecondoient mal notre zèle. Enfin, débarraſſé de ſes liens, qu'un heureux hazard avoit rompus, Hippolyte reſte étendu par terre, & reſpirant à peine. A l'inſtant les chevaux & le monſtre ont diſparu derriere les montagnes. Pour moi, Seigneur, qui vous fais ce triſte récit, je vous ſuis dévoué, comme à

* Gr. *De l'eſſieu & des chevilles.*

mon maître, & comme à mon Roi ; mais j'oserai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me sont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde se donneroient la mort, ainsi que Phédre ; quand elles rempliroient la forêt d'Ida de Lettres pareilles à la sienne, je ne pourrois me persuader qu'un tel fils pût être criminel.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas. Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O destin inévitable !

THÉSÉE.

Je l'avouerai, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque sorte de satisfaction. Mais enfin je sens que la piété envers les Dieux, & la tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se réveillent dans mon cœur. Ainsi sans joie & sans douleur sur cet événement, je demeure dans l'indifférence.

L'OFFICIER.

Dans l'indifférence ! que faire donc de cet infortuné Prince pour satisfaire votre courroux ? ah, Seigneur, croyez-moi, cessez de haïr un fils déja trop malheureux.

THÉSÉE.

Qu'on le transporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher son crime, & achever de le convaincre par son supplice même. (*L'Officier s'en va.*)

SCENE III.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

C'est vous, Venus, qui rendez les hommes & les Dieux impitoyables; c'est vous, dis-je, & votre cruel fils. Ce Dieu aîlé parcourt en un instant la terre & les mers. Par-tout éblouissant, mais Tyran, il se plaît à dompter les cœurs, soit des hôtes des forêts, soit des habitans de la mer, soit de tout ce qui respire sur la terre, & de la race humaine : car tel est le vaste empire sur qui Venus seule étend son pouvoir souverain.

SCENE IV.

Les mêmes, DIANE.

DIANE.

Fils d'Egée, prêtez l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adresser à vous. Malheureux Thésée, quel plaisir barbare goûtes-tu dans le trouble de ta maison ?

tu as fait mourir injuſtement ton fils. Ton épouſe t'a ſéduit par des diſcours ambigus, & ton malheur eſt certain. Pere inexorable, que ne peux-tu cacher ta honte dans les enfers, ou changé en oiſeau te dérober à la vûe de ces lieux, qui crient vengeance contre toi. Non, il ne t'eſt plus permis d'habiter avec les hommes juſtes. Ecoute-moi; je vais te faire voir le nœud de ton infortune, & quoique ce ſoit ſans fruit, j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regret. Approche donc, que je te faſſe connoître d'un côté l'innocence d'un fils, & la vertu qu'il emporte au tombeau; de l'autre, les fureurs & les combats de Phédre. Oui, la Reine, victime d'une Déeſſe ennemie de Diane, & de quiconque a les mœurs pures, ſentit malgré elle les étincelles d'une coupable flamme. Elle arma ſa raiſon contre l'amour. Sa Confidente a conduit le reſte à ſon inſçû. Dépoſitaire du ſecret de Phédre, elle va trouver Hippolyte, l'engage au ſilence par ſerment, & lui découvre ces déteſtables feux. Ce Prince frémit à ce diſcours; & ſa vertu, loin d'être ternie, a porté le ſcrupule, lors même que tu prononçois l'arrêt de ſa mort, juſqu'à reſpecter la foi d'un ſerment

ment surpris. Pour Phédre, la crainte de voir son secret trahi, lui a dicté cet horrible stratagême, & ces lettres pleines d'impostures, qui ont perdu ton fils, & que tu as malheureusement crues.

THÉSÉE.

Ah Ciel!

DIANE.

Ce discours te désespère : mais écoute mes reproches jusqu'au bout, & meurs de dépit. Tu sçais que ton pere Neptune t'avoit accordé l'accomplissement de trois imprécations. Misérable, celle qui devoit tomber sur un ennemi a eû pour objet & pour victime un fils innocent. Ce n'étoit pas pour cet usage que le trop favorable Neptune te prévenoit de ses faveurs. Pour prix de ses bienfaits tu as offensé ton bienfaiteur & Diane, toi qui as dédaigné le secours des Oracles, & qui loin de laisser du moins au tems le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance, & lancé d'inévitables imprécations, dont la mort de ton fils est le fruit.

THÉSÉE.

Déesse, donnez-moi la mort.

DIANE.

Ton crime est indigne de grace ; toutefois il en est temps encore, tu peux

en obtenir le pardon : car hélas, il faut en convenir, c'eſt Venus dont la colère a ourdi cette fatale trame, & telle eſt la loi établie parmi nous ; par une complaiſance mutuelle un Dieu ne s'oppoſe point aux deſſeins d'un autre. Sans le reſpect dû au Pere des Dieux, ſçache que je n'aurois pas vû mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainſi, Théſée, l'ignorance diminue votre forfait ; la feinte lettre d'une épouſe qui meurt pour perdre Hippolyte a pû ſéduire votre eſprit ; enfin tous ces maux retombent ſur vous. Croyez-moi, ma douleur n'eſt pas moindre ; les Dieux prompts à exterminer les méchans & leur race, ne ſe plaiſent point à faire périr les juſtes.

LE CHŒUR.

Voici ce déplorable Prince qu'on améne. Que ſont devenus ſes charmes ! ſes blonds cheveux ſont défigurés, & ſon corps eſt enſanglanté. O double calamité ! ô malheureuſe maiſon, je reconnois à ces traits la main divine qui t'a porté de ſi funeſtes coups.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE, suite.

HIPPOLYTE.

O douleur ! ô tourment ! Ciel ! je meurs cruellement déchiré, & par ordre d'un pere. C'en est fait. Ah !... quelles pointes aiguës me percent la tête ! quelles convulsions m'agitent ! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de repos. (*On l'étend sur un lit.*) O char, ô coursiers, que j'avois moi-même élevés & nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnez la mort... (*à sa suite*) au nom des Dieux, vous autres, prenez garde de renouveller mes blessures. N'augmentez pas mon supplice par vos cruels secours. Ah ! quelle main vient de me toucher ? qu'on me léve lentement ; qu'on m'ôte de la présence d'un pere dont l'erreur m'a perdu. O Jupiter, vous le voyez, cet Hippolyte si distingué par sa piété & son innocence se voit réservé à une mort certaine ! que lui a donc servi d'être humain & vertueux ? aye. Mes maux s'aigrissent de nouveau. Laissez-moi ; je ne veux d'autre secours que la mort... ah, que vous me faites

souffrir ! qui me donnera un fer pour me percer ! que ne puis-je couper la trame de mes triſtes jours ! malheureuſe imprécation ! * ô crimes de mes peres, qui ont trempé leurs mains dans le ſang ! les ſupplices qui leur étoient dûs n'ont pas tardé à ſe réunir ſur un malheureux : mais pourquoi ſur un innocent ? ah Dieux, que ferai-je ? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence paſſe juſqu'à mon eſprit ? nuit éternelle, doux ſommeil de la mort, viens promptement terminer mes douleurs.

DIANE.

Miſérable Hippolyte, en quel état je te revois ? ta vertu trop généreuſe t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Quelle odeur céleſte ſe fait ſentir en ces lieux ? elle réjouit mon cœur, tout mourant que je ſuis. Mon corps même en eſt ſoulagé. N'eſt-ce point la divine Diane que j'entends ?

DIANE.

C'eſt elle, oui, c'eſt la Déeſſe que tu chéris, trop infortuné Prince.

Note de l'Editeur. * Les Interprétes penſent qu'il fait ici alluſion au meurtre des Pallantides.

HIPPOLYTE.

O ma Souveraine ! voyez quel eſt mon malheur.

DIANE.

Je ne le vois que trop ; & malheureuſe d'être immortelle, je gémis de ne pouvoir verſer des larmes ſur ton ſort.

HIPPOLYTE.

Le miniſtre & le compagnon de vos doux amuſemens n'eſt plus.

DIANE.

Hélas, il eſt trop vrai, puiſque vous mourez.

HIPPOLYTE.

Vous ne le verrez plus dompter les courſiers, ni parer vos autels.

DIANE.

Triſte effet des intrigues de l'impitoyable Venus !

HIPPOLYTE.

Hélas, à quels traits j'ai connu enfin la cruelle Déeſſe qui me perd !

DIANE.

Elle s'eſt crue dédaignée. La pureté de votre cœur a bleſſé ſa fierté.

HIPPOLYTE.

C'eſt donc elle qui s'eſt immolé trois victimes en un jour !

DIANE.

Elle n'a épargné ni votre pere, ni Phédre, ni vous.

HIPPOLYTE.

Je ſuis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un pere !

DIANE.

C'eſt Venus qui l'a trompé.

HIPPOLYTE.

O pere infortuné !

THÉSÉE.

Je ſuis perdu, mon fils. La vie m'eſt inſupportable.

HIPPOLYTE.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

THÉSÉE.

Que n'ai-je ſubi moi-même la deſtinée que je te réſervois !

HIPPOLYTE.

Funeſte faveur de votre pere Neptune !

THÉSÉE.

Inſenſé, c'eſt moi qui l'ai demandée !

HIPPOLYTE.

Que voulez-vous ? la colère vous tranſportoit. Je n'en aurois pas moins été puni.

THÉSÉE.

Ah, j'étois privé de ma raiſon. Les

Dieux m'en avoient ravi l'usage.

HIPPOLYTE.

Que n'est-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les Dieux !

DIANE.

Arrêtez, Hippolyte ; votre piété vous coûte la vie : mais vous ne mourrez pas sans vengeance, & la colère de Venus ne demeurera pas impunie. Cette main sçaura percer de traits le cœur de * son favori. J'ordonne qu'en récompense de votre vertu malheureuse, Trézène vous comble d'honneurs. † ¶ On verra long-

---

* Elle entend Adonis, que Venus aimoit. Il étoit fils de Cyniras Roi de Chypre, qui avoit eu un commerce incestueux avec sa fille Myrrha.

† Et en effet Pausanias dans ses Corinthiaques fait une mention expresse des cérémonies qui se pratiquoient à Trézène en l'honneur d'Hippolyte. Note de l'Éditeur.

¶ Ceci fait allusion aux coutumes & aux cérémonies de l'ancienne Gréce. L'on en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avancera. Ces allusions rendoient les Tragédies anciennes plus intéressantes aux spectateurs qui voyoient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies, & de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits intéressans pour nous.

tems les jeunes filles, avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, & le tribut de leurs larmes. Vous serez le sujet éternel de leurs agréables chansons ; & l'amour de Phedre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siécles futurs. Pour vous, Théſée, embrassez un fils expirant. Car c'est malgré vous que vous l'avez condamné. * Peut-on n'être pas criminel quand les Dieux permettent le crime ? aimez votre pere, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonne. Votre destinée va finir. Adieu, je me retire. † Il ne m'est pas permis de souiller mes regards de la vûe d'un mort, ou d'être témoin des derniers soupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

---

* Maxime conforme aux sentimens des Anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale si saine quelquefois n'étoit pourtant pas aussi pure que le pretend le P. THOMASSIN.

† On remarquera encore plus d'une fois cette superstition antique. C'étoit se souiller que d'approcher des vivans (¶) & des morts. On voiloit même les premiers pour ne les pas voir expirer.

Note de l'Editeur. (¶) Des *vivans* au lieu des *mourans* : faute d'impression.

HIPPOLYTE.

Recevez mes adieux, chaſte Diane, ſoyez toujours heureuſe, & conſolez-vous de mon trépas. J'oublie que mon pere m'a condamné, puiſque vous l'ordonnez. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas ſouſcrire encore ſur ce point.

SCENE VI.

THÉSÉE, HIPPOLYTÉ, LE CHŒUR, ſuite.

HIPPOLYTE.

Les ténébres de la mort s'élévent déja ſur mes yeux; recevez-moi entre vos bras, ô mon pere, & ſoutenez-moi.

THÉSÉE.

Ah, mon fils, mon cher fils, que décidez-vous de votre malheureux pere?

HIPPOLYTE.

J'expire, & déja je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THÉSÉE.

* Me laiſſerez-vous en mourant le cœur ſouillé d'un forfait?

---

* Les Payens de l'antiquité ſe croyoient expoſés aux traits de Nemeſis, c'eſt-à-dire, de la Déeſſe vengereſſe du crime, ſi l'inno-

HIPPOLYTE.

Non : je vous absous de ma mort.

THÉSÉE.

Quoi ? vous avez la générosité de me délivrer d'un crime si affreux ?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THÉSÉE.

O fils trop généreux d'un pere trop criminel !

HIPPOLYTE.

Adieu, mon cher pere, pour la derniere fois, adieu.

THÉSÉE.

O vertu ! ô tendresse !

HIPPOLYTE.

Priez les Dieux qu'ils vous donnent des fils qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ah, ne m'abandonnez pas. Vivez, Hippolyte, vivez.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie & de force me quitte. J'expire, ô mon pere, * voilez-moi promptement la tête.

---

cent qu'ils avoient opprimé ne les délivroit du forfait & de la peine dûe au forfait, en leur pardonnant.

* Suivant l'usage dont on vient de parler ci-dessus.

THÉSÉE.

O Athènes, ô peuples de Pallas, quel Prince vous perdez ! ô pere encore plus à plaindre ! ... ah cruelle Venus, que le souvenir de ta vengeance demeurera profondément gravé dans mon cœur !

LE CHŒUR.

Quel deuil inopiné pour les peuples ! que de larmes vont couler ! non, il n'eſt point de cœur inſenſible à la mort d'un Prince qui mérite d'être pleuré.

REFLEXIONS
SUR
L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE,
ET SUR
LA PHEDRE DE RACINE.

MONSIEUR Racine dans sa Phédre a pris une route un peu différente d'Euripide. Car, 1°. Pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre Théâtre, & dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand Poëte déguise presqu'entierement Hippolyte, & loin de le supposer Philosophe & insensible aux traits de l'amour, comme il l'étoit, il le fait amoureux, & amoureux d'Aricie fille de ce Pallas, que Thésée avoit fait mourir par politique; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la passion de la Reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale.

2°. Il met sur le compte de la confidente de Phédre le dessein d'accuser Hippolyte. Cela lui a paru trop bas pour une Princesse, suivant nos manieres ;

Moi, *dit-elle*, que j'ose opprimer & noircir l'innocence ! *Act. III. Sc. III.*

Cependant la chose revient presqu'au même, puisque chez lui Phédre permet & autorise dans l'esprit de Thésée cette horrible accusation.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi ; *Ibid.*
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

Et cela sur le principe d'Oënone sa confidente.

Le sang innocent dût-il être versé ; *Ibid.*
Que ne demande point notre honneur menacé ?
C'est un thrésor trop cher pour oser le commettre :
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame, & pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.

Il s'enſuit ſeulement qu'Euripide fait agir Phédre, moins en Princeſſe qu'en femme, & que Racine ſauve les dehors de l'une, ſans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du reſte il convient, & il eſt vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ſes piéces. On le reconnoîtra aſſez par la comparaiſon. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation auſſi loin qu'il le pouvoit, ſur-tout quant au déſordre de Phédre, qui n'oſe dire ſon ſecret, & qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a ſuivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le Poëte Grec a ſçû mettre en œuvre avec beaucoup d'art, comme ſont les regrets que Théſée témoigne à la mort de Phédre, & la Scène d'Hippolyte mourant.

Je ſçai que cette peinture exacte de la nature qui va juſqu'à mettre ſous les yeux des ſpectateurs une Princeſſe morte, & un Prince défiguré par des bleſſures, ne ſeroit pas de notre goût. Auſſi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû ſe conformer à nos idées : mais enfin, je le répéte, & l'on ne ſçauroit trop le répéter, il faut ſe tranſporter à Athè-

nes, & oublier les mœurs & la maniere de penſer de Paris, ſi l'on veut faire juſtice aux Anciens.

Une choſe bien ſinguliere, c'eſt que la Tragédie d'Euripide & celle de Racine roulent entierement ſur un point un peu délicat, & qui a paru à bien des perſonnes éclairées, être un fonds tout-à-fait défectueux, & même d'une conſéquence dangereuſe pour les mœurs : mais d'un autre côté cet article ſi ſcabreux, ce défaut, s'il faut l'appeller ainſi, fait l'ame de l'une & de l'autre piéce, & il produit tellement ce trouble intéreſſant, & cette agitation majeſtueuſe de la Tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grace. Quoique j'aye tâché d'en démêler la raiſon au ſujet de l'Oëdipe, où l'objection a également lieu, je crois devoir ajuſter plus au long ma réponſe à la Tragédie de Phédre & d'Hippolyte, pour juſtifier les applaudiſſemens de la Gréce & de la France. Voici donc la queſtion.

Comment préſenter de ſang froid à des hommes raiſonnables, à plus forte raiſon à des chrétiens, une perſonne agitée malgré elle d'un amour non-ſeulement involontaire, mais qui n'eſt qu'un pur effet de la colère des Dieux? cela

ne paroît-il pas choquer en même tems, & la Divinité devenue auteur du crime, & la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle ? A cela Racine, loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, & sa conformité aux régles d'Aristote. « Ce sujet a, dit-il, » toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la Tragédie, & » qui sont propres à exciter la compassion & la terreur. En effet Phédre » n'est, ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle est engagée par » sa destinée & par la colère des Dieux » dans une passion illégitime, dont elle » a horreur toute la premiere. Elle fait » tous ses efforts pour la surmonter : elle » aime mieux se laisser mourir que de la » déclarer à personne, & lorsqu'elle est » forcée de la découvrir, elle en parle » avec une confusion qui fait bien voir » que son crime est plutôt une punition » des Dieux, qu'un mouvement de sa » volonté. »

Préface de Phédre.

On voit par ces paroles de Racine, que la difficulté subsiste toujours : car enfin cette punition convient-elle, & aux Dieux qui la procurent, & à la per-

ſonne vertueuſe qui en eſt l'innocente victime ? on pourroit dire avec Stiblinus, que tout ceci chez les Anciens mêmes n'étoit qu'une fable allégorique, pour nous montrer que l'oiſiveté & la molleſſe figurées par Venus ſont la cauſe des honteux égaremens des hommes ; mais après tout, l'allégorie péche toujours en elle-même faute de vraiſemblance ; & c'eſt à cette enveloppe que les ſpectateurs s'arrêtent, comme le lecteur dans les fables d'Eſope s'arrête à l'image, auſſi-bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il eſt néceſſaire de convenir que le ſyſtême fabuleux des Anciens admettoit dans leurs Dieux de véritables indécences, pour favoriſer leurs propres penchans, & qu'il faiſoit un accord monſtrueux d'une ſorte de fatalité inconcevable, avec un uſage tel quel de la droite raiſon, enſorte que ſuivant cette double idée, Phédre leur paroiſſoit coupable & malheureuſe; malheureuſe de ſe voir la proie de Venus ; coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une paſſion qu'elle ne devoit ſonger qu'à éteindre, puiſque la Divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoi qu'en diſe Racine, de céder à cet

amour, ni de se deshonorer par un aveu qui la rendoit plus criminelle.

Or dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les Dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les fables d'Esope, où les bêtes parlent & agissent comme animaux raisonnables,) le lecteur, sans examiner si les Anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le système de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paroisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangères; & le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connue que certains usages étrangers. S'aviseroit-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre représentât Hippolyte traîné sur la poussiere à la vûe du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, & la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connue, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on seroit peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des Philosophes de son tems, plutôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune Prince est moins connu en qualité de

Philosophe, qu'en qualité de chasseur.

Sur ce principe, qui me semble vrai, je ne suis pas surpris de l'impression étonnante que Phédre a faite sur les esprits de tous les tems, aussi-bien qu'Oëdipe, & je ne vois pas que cela puisse tirer à conséquence pour la morale & la vertu, puisqu'après tout Oëdipe & Phédre sont punis, & de leurs fautes véritables, & de leurs crimes involontaires; outre que le spectateur qui s'accommode à la fable pour le spectacle, n'est pas assez peu sensé pour en faire la régle de ses pensées & de sa conduite. Il faut même que les critiques de Phédre & d'Oëdipe ayent fait un effort d'esprit pour trouver à redire qu'on adoptât un système, qui tout faux qu'il est, a été reçû dans l'antiquité, & d'où résultent de si grandes beautés.

On sçait bien que ces deux personnages devroient parler & agir autrement, s'ils étoient chrétiens: mais ce n'est pas la question. Il est naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été; & pour n'y pas prendre plaisir, il faut recourir à ses réflexions, & vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; chose qui fait le malheur des Tragiques Grecs, que l'on condamne souvent avec aussi

peu de raiſon, qu'ils en auroient à nous condamner ſur le même pied s'ils revenoient au monde. Voilà, ſi je ne me trompe, le dénouement de la difficulté propoſée, dénouement conforme au principe ſi ſimple que j'ai tâché d'établir, à ſçavoir qu'il faut, pour juger ſainement des ouvrages anciens & modernes, enviſager la nature telle que les auteurs l'ont peinte, c'eſt-à-dire, avec les appanages acceſſoires des idées & des manieres de leur ſiécle, bonnes ou mauvaiſes, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, & que M. Racine a prévenue avec ſoin; c'eſt qu'on ne ſçait ce que devient la Confidente de Phédre après qu'elle a été chaſſée honteuſement de la préſence de ſa Souveraine. Il eſt croyable qu'elle s'exile ou ſe tue; mais le Poëte n'en dit mot, & il ne vient pas même à l'eſprit de Théſée, quoique très-inquiet ſur la cauſe qui a porté ſon épouſe à ſe donner la mort, d'interroger cette Confidente, ou de demander du moins ce qu'elle eſt devenue. Il ſe contente d'une interrogation vague; & ſur le ſilence glaçant de ſa maiſon réunie autour de lui, il dit, *quoi, perſonne ne répond?*

Sc. IV. Act. IV.

c'eſt donc en vain que je raſſemble dans mon Palais tant de perſonnes dévouées à mon ſervice ! puis il en revient aux regrets, ſans ſonger à la Confidente, qui devoit être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne diſe, qu'en effet on voit aſſez que cette femme éperdue & frappée de ſa diſgrace, comme d'un coup de foudre, s'eſt éclipſée ou s'eſt tuée, ſurtout après ces effrayantes paroles de Phédre, *tais-toi, j'ai trop écouté tes perfides conſeils ; j'en ſuis la victime, garde-toi de reparoître à mes yeux, ſonge à ta deſtinée, j'aurai ſoin de la mienne.* La choſe eſt d'autant plus naturelle, que c'eſt ſur un pareil adieu, que M. Racine ſuppoſe qu'Oënone déſeſpérée s'eſt précipitée dans la mer. *Sc. IV. Act. III.*

Je ne t'écoute plus, va-t-en monſtre exécrable,
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer, &c. *Scène derniere. Act. IV.*

Après tout un petit mot dans la piéce d'Euripide n'auroit rien gâté pour lever ce ſcrupule qui paroît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue de Venus, qui prévient la

Aristophane l'a fait sentir dans ses Grenouilles.

plûpart des principaux événemens. C'eſt le défaut perpétuel d'Euripide, que Sophocle a ſoigneuſement évité.

Il y a peut-être outre cela quelque choſe à redire au Chœur, qui promet à Phédre un ſecret coupable, & qui laiſſe mourir Hippolyte faute de révéler la vérité. Il eſt vrai que ce Chœur eſt compoſé de femmes attachées aux intérêts de la Reine, & engagées au ſilence par un ſerment. Auſſi cela ne peut-il s'excuſer que ſur la délicateſſe ſcrupuleuſe des Grecs à l'égard des ſermens mêmes téméraires; & Hippolyte en eſt une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un ſerment ſorti de ſa bouche par ſurpriſe, & prononcé ſans raiſon. Euripide lui-même, au ſujet de cette Tragédie, n'éprouva que trop cette délicateſſe de ſes ſpectateurs, puiſqu'on voulut, dit * Ariſtote, & après lui † Cicéron, lui ſuſciter une affaire très-ſérieuſe ſur ce vers de ſon Hippolyte,

Ma langue a prononcé le ſerment: mais mon cœur l'a déſavoué.

Act. III. Sc. II.

---

* ARIST. *Reth. l. 3. c. 15.*

† CICER. *de off. l. 3. §. 29.*

quoique ce même Hyppolyte meure plutôt que de manquer à ce ſerment. Ce n'eſt pas que dans la pratique les Grecs en fuſſent plus religieux obſervateurs de leur parole. On ſçait que la foi Grecque a paſſé en proverbe; mais leur morale étoit ſévère, ſi leurs mœurs ne l'étoient pas, & c'eſt aſſez le train des hommes dans tous les lieux & dans tous les tems.

Autre défaut apparent ou réel du Chœur, ou plutôt de Phédre par rapport au Chœur. Comment cette Princeſſe, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de ſa flamme à une Confidente qui l'a élevée, peut-elle ſe déterminer à rendre dépoſitaire d'un ſecret ſi délicat, une troupe de femmes qui devoient lui être plus étrangères que ſa Confidente, & devant qui elle avoit rougi elle-même de laiſſer entrevoir quelques ſignes obſcurs de ſa paſſion? vaincue par les importunités de ſa nourrice, & prête à mettre en plein jour *l'affreuſe vérité*, comme parle Racine, ne pouvoit-elle pas, ne devoit-elle pas même écarter des témoins incommodes, peut-être malveillans & indiſcrets, (c'étoient des femmes, & elles ne s'épargnent guère,) des témoins en un mot qui pouvoient plus lui nuire

que lui servir, & tout au moins inutiles à ses desseins ?

On peut répondre qu'il n'est pas surprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle passion, qui ne connoît ni prudence, ni bornes, fasse une action imprudente sans en considérer les dangereuses suites : que Phédre, qui a lutté si long-tems contre elle-même, doit assez naturellement céder à la curiosité peu suspecte des femmes de sa Cour qui plaignent ses maux, aussi-bien qu'aux priéres importunes de sa Confidente : que son secret semblable à un pesant fardeau lui échappe plutôt qu'elle ne le dit; qu'enfin le trouble où elle est l'empêche de voir qu'elle peut se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour : sa longue résistance, & son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource pour sauver son honneur & sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déja condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paroît si glorieux, qu'elle ne fait point difficulté

difficulté d'en avouer le motif, & de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire. Son secret déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa Confidente le lui avoit prédit. Enfin elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir, & de mourir vertueuse : raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens ; mais ce sont justement celles que la passion long-tems combattue adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, & que la vertu elle-même se lasse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fonds même d'Euripide, paroissent trop tirées & ne satisfont pas les critiques du Théâtre ancien, ils conviendront au moins que par-là le Poëte a diminué avec assez d'adresse le défaut presque inséparable des Chœurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs principaux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut, & conserver le Chœur : car si ce personnage, à plusieurs têtes, avoit ignoré l'amour de Phédre, il auroit

été muet & sans action. Il devenoit inutile, & privoit la Scène d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts si l'on veut; mais outre qu'ils sont plus légers, les partisans outrés des Anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, & ceux qui se déclarent trop par inclination pour les Modernes, remarqueront assez ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns & les autres de relire à ce sujet la Phédre de M. Racine. Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modéle, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui.

Comme Séneque a traité aussi le même sujet en latin, peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir d'un coup d'œil sa maniere d'y procéder; & l'on remarquera que Racine, sans en dire un seul mot, dans sa préface, (ce qui me surprend,) a puisé dans ce Poëte plusieurs belles choses qu'il a sçû rendre encore plus belles, & entr'autres un grand morceau qu'il s'est presque contenté de traduire. Quant au reste, il l'a laissé pour ce qu'il vaut, & il a eû raison.

REFLEXIONS
SUR
L'HIPPOLYTE DE SENEQUE.

LE premier Acte de Séneque contient trois Scènes. Hippolyte suivi de quantité de chasseurs ouvre le Théâtre, & fait le personnage de chasseur en chef : car il distribue ses troupes comme un général d'armée, en leur assignant leurs postes d'une façon tout-à-fait géographique, après quoi il va lui-même prendre le sien. Phédre survient avec sa Confidente, sans qu'on sçache pourquoi. Cette Reine bien différente de celle d'Euripide, commence par exhaler sa passion pour Hippolyte avec la derniere fureur, de maniere que c'est Euripide & Racine renversés. Chez ceux-ci Phédre est dans un embarras continuel, causé par le combat du devoir & d'un amour involontaire, tandis que sa Confidente, qui la voit dessécher & mourir d'un mal qu'elle ignore, fait tous ses efforts pour découvrir ce secret,

que la Reine laisse à la fin surprendre. Dans Séneque c'est tout le contraire : Phédre est une emportée qui veut suivre Hippolyte par mer & par terre, dût-elle en être rebutée, dussent son pere & son époux le sçavoir & l'en punir : pour la Confidente c'est une vraye douégne, une prude par crainte plutôt que par vertu. Celle-ci tâche de ramener sa maîtresse au devoir par les plus fortes raisons; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle céde toutefois & rappelle enfin sa raison. Sur quoi ? sur les avis sensés de sa Confidente ? point du tout : mais sur une simple priere, & cela sans laisser le moindre intervalle entre des emportemens forcenés, & l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la Confidente effrayée de cette résolution, épouse à son tour, & dans le moment, les premiers sentimens de la Reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira fléchir Hippolyte, à condition que Phédre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien différente de celle de M. Racine, & plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phédre jusques dans ses écarts, & la rappelle sans

ceſſe à la vertu. Le ſecond noue tellement l'intrigue de la Confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la paſſion de Phédre, qu'à l'inſçû de cette Princeſſe, & contre ſa défenſe expreſſe.

Le Chœur de Séneque enſuite de tout ce bel entretien dont il avoit été témoin, s'amuſe à ennuyer le ſpectateur en fort beaux vers ſur la puiſſance de l'amour, & comme il voit revenir la vieille Confidente au ſecond Acte, il lui demande tranquillement comment tout ſe paſſe, ſans s'intéreſſer autrement à toute l'action. La Confidente répond que Phédre eſt bien malade. On ouvre le Palais & elle paroît à ſa toilette, où elle s'habille en Amazone en parlant toilette & parures à la façon de Séneque. La Suivante, après avoir invoqué Diane, voit paroître Hippolyte, & s'enhardit à lui faire ſa harangue telle à-peu-près que celle de Linco au Paſtor Fido,

* Deh, laſcia hormai le ſelve,
Folle Garzon, laſcia le fere, ed ama.

† *Urbem frequenta, civium cœtus cole.*

---

* *Il Paſt. fido Atto I. Sc. I.*
† SENEC. *Hip. Act. II.*

Quittez, quittez le ſéjour des forêts, & livrez-vous aux amuſemens des villes. Le Prince Philoſophe, qui ne ſçait pas encore où la Vieille en veut venir, lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne ſur le tumulte des villes, morale perdue; il conclut enfin par une violente ſatyre des femmes, ce qui donne lieu à la Confidente de juſtifier ſon ſexe, & au Prince de redoubler ſes traits de ſatyre. Enfin Phédre arrive, & fait elle-même à Hippolyte ſa déclaration d'amour, qu'on peut lire dans Racine, puiſque c'eſt préciſément la même. Ce morceau eſt aſſurément très-bien imaginé. Auſſi le Poëte François n'a-t-il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette Scène, & d'en traduire une partie, ſurtout depuis cet endroit,

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur.

Regni tenacis Dominus & tacitæ ſtygis
Nullam relictos fecit ad ſuperos viam, &c.

juſqu'à cet autre,

Magne Regnator Deum, &c.

Dieux, qu'eſt-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Théſée eſt mon pere, & qu'il eſt votre époux !

Sans compter l'offre que fait la Reine à Hippolyte de ſon ſceptre & de ſes Etats ; trait inimitable dont M. Racine a formé une Scène entiere, à ſçavoir la premiere de l'Acte III, où Phédre dit,

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Oenone : fais briller la couronne à ſes yeux,
Qu'il mette ſur ſon front le ſacré diadême :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même, &c.

Pour revenir à Séneque, Hippolyte en fuyant laiſſe ſon épée entre les mains de Phédre, qui veut s'en percer, (choſe contre les mœurs des Grecs, qui n'étoient armés qu'en voyage ou à la guerre,) & la Confidente en prend occaſion d'engager Phédre à ſe tirer d'intrigue, en accuſant le Prince. Le Chœur ferme cet Acte par des louanges aſſez froides, des graces & du procédé d'Hippolyte.

Théſée arrive à l'Acte troiſiéme, &

se félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fabuleux au Royaume de Pluton. La Confidente de Phédre accourt toute éperdue pour annoncer au Roi que son épouse veut se donner la mort. *Quoi*, dit Thésée, *son époux revient, & elle veut mourir! c'est cela même*, (répond-t-on,) *qui accélère sa mort.* Réponse assez singuliere, comme l'on voit. Le Palais s'ouvre incontinent, & la Reine paroît une épée à la main dans l'attitude d'une femme désespérée. Elle demande à son époux la permission de mourir : il la refuse. Elle persiste à cacher la cause de son désepoir. Mais Thésée veut extorquer par les tourmens la vérité de la bouche de la Suivante ; ce qui détermine Phédre à parler & à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide & à Séneque, (quoiqu'ils ne soient que dans le dernier,) *vim corpus tulit.* Euripide en a usé bien autrement, & Racine encore mieux, eû égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Thésée la honte de se voir deshonoré ; & celui-là par le moyen d'une lettre supposée, dont même on ne sçait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros : mais

Sénèque le fait rougir aux yeux des spectateurs par une imposture qui passe pour une confession en face, & qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me souvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le Roman de la Princesse de Cléves un aveu bien différent qu'elle fait à son époux ; c'est d'avoir eû à prévenir plutôt qu'à étouffer des soupirs qui n'auroient pas été pour lui.

Thésée étonné, (comme on peut croire,) veut sçavoir quel est celui qui l'a outragé. Phédre lui montre l'épée fatale qu'il ne reconnoît que trop bien : puis elle le laisse écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourroit trouver belles si elles ne sentoient le déclamateur, & si elles étoient mieux placées, ainsi qu'elles le sont dans les deux Tragédies, la Grecque & la Françoise. Le Chœur finit l'Acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les Dieux, qu'il accuse de laisser triompher le vice, & périr la vertu.

Un porteur de mauvaises nouvelles commence l'Acte IV, & se plaint du destin qui le contraint de raconter des malheurs. Thésée lui répond par ces beaux vers,

Ne metue clades fortiter fari aſperas ;
Non imparatum pectus arumnis gero.

« Parle, dit-il, ne crains point de » m'annoncer les plus terribles infortu- » nes : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que » mon cœur eſt préparé aux revers. » Les ſentences dont cette piéce eſt ſemée ſont la plûpart dans ce goût, témoin celle-ci.

Cura leves loquuntur, ingentes ſtupent.

« Les peines légères ſont éloquen- » tes, mais les maux accablans ne s'ex- » priment que par l'accablement. » C'eſt Phédre qui parle ainſi à Hippolyte dans la belle Scène où elle lui fait un aveu de ſa flamme. Et j'ai oublié d'obſerver, au ſujet de cette entrevûe, que le commencement en paroît plus intéreſſant que dans celle de Racine, toute belle qu'elle eſt. En effet Phédre ſur notre Théâtre en appercevant Hippolyte, dit ſeulement,

Scène V. Acte II.

Le voici. Vers mon cœur tout mon ſang ſe retire ;
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

Oenone la raſſure par l'intérêt de ſes

enfans ; de sorte que la Reine saisit cette occasion de justifier ses anciens dédains pour ce Prince, & de l'implorer en faveur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a essuyés de sa part ; puis elle ajoute,

Si pourtant à l'offense on mesure la peine, *Ibia.*
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

Tout cela est très-naturellement pensé : mais je ne sçai si le commencement de la même Scène, chez le Poëte Latin, ne prépare pas mieux l'aveu d'une passion aussi étrange que celle de Phédre. Du moins il paroît jetter plus d'intérêt dans cette entrevûe : car d'abord Phédre confuse à la vûe d'Hippolyte s'évanouit, & tombe entre ses bras. Revenue à elle-même, elle a honte de revoir la lumiere ; puis la passion reprenant le dessus, elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne sçait par où commencer, elle s'exprime d'une maniere ambiguë & embarrassée. Hippolyte l'appelle sa mere, elle rejette ce nom, nom trop odieux, dit-elle, & qui ne convient

plus à ma situation. Elle n'ambitionne que le titre de sœur, ou plutôt d'esclave du Prince. Elle lui remet sa couronne entre les mains, elle le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Thésée, & c'est ici que le Poëte François & le Poëte Latin se réunissent pour produire comme de concert ce magnifique contraste d'une Princesse artificieuse & passionnée avec un Prince justement étonné de ce qu'il vient d'entendre, & qui ne peut revenir de son étonnement. L'invention & l'art de cette Scène sont entierement dûs à Séneque, puisqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais en récompense il semble avoir pris une voye plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phédre, quand il lui donne des sentimens si vertueux qu'elle ne craint rien tant que de voir sa passion découverte à celui qui en est l'objet. Sa Confidente a beau la sonder sur ce sujet, elle la trouve inflexible; elle se croit obligée de la tromper, & de supposer un philtre imaginaire pour saisir le moment de voir & de gagner Hippolyte. Il n'en est pas de même chez Séneque & Racine. L'un & l'autre rendent Phedre très-docile aux conseils empoisonnés d'Oenone. Dans l'un &

l'autre ce n'eſt pas la Confidente qui trahit Phédre ; c'eſt Phédre elle-même qui déclare ſon amour à Hippolyte. A la vérité l'un & l'autre ſauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on ſéme de la mort de Théſée, choſe que ne ſuppoſe pas Euripide : mais après tout, ce bruit eſt ſubit & confus, & la déclaration de Phédre eſt bien prompte & bien claire ; outre que chez Racine elle ſe plaint d'avoir trouvé une rivale, & cela dans le tems même que ſon époux eſt arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'obſerve ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui eſt de faire ſentir la différence des mœurs, & par conſéquent des goûts de Paris & d'Athènes. Là on n'auroit pû ſouffrir les écarts de Phédre Françoiſe, tout ménagés qu'ils ſont, & quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par repréſailles la retenue de cette Princeſſe & les emportemens de l'Hippolyte Grec, moins galant aſſurément que le François, ne déplaiſent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre ſiécle, ſans égard à la différence des tems.

La narration que fait Séneque de la mort du jeune Prince eſt en partie copiée d'après Euripide, & en partie née de l'imagination du Poëte Latin, particulierement dans la deſcription qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reſte elle eſt magnifique : celle d'Euripide n'eſt qu'ornée ; mais celle de M. Racine, qui a voulu enchérir ſur toutes les deux, eſt peut-être un peu trop pompeuſe ; du moins a-t-elle donné lieu de le penſer ainſi à quelques perſonnes, qui trouvent que les ornemens en ſont un peu trop recherchés pour un homme auſſi touché que l'étoit le Gouverneur d'Hippolyte. Il eſt certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui en peignant Hélene l'avoit chargée de pierreries pour rehauſſer ſa beauté, *tu l'as faite plus riche que belle ;* car cette narration unie à ce qui a précédé eſt ſi touchante, que les richeſſes poëtiques dont elle eſt parée n'étouffent point le ſentiment de triſteſſe qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paroît pas moins certain que celle d'Euripide, quoique remplie d'images ſublimes, a quelque choſe de plus naturel & de plus intéreſ-

sant, sur-tout si l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à sa patrie, du discours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorsqu'il est sur le point de partir. C'est ce qui me fait croire que, (si l'acteur François a fait répandre tant de pleurs en récitant le morceau de Théramène, jusques-là que les spectateurs souvent peu attentifs au reste de la piéce tant de fois répétée, se disoient, *voyons pleurer le bon homme Guerin*,) le Théramène Athénien n'a pas dû moins réussir à l'égard des Grecs. Enfin on voit par le soin qu'a pris M. Racine d'embellir sa narration, qu'il a voulu suppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparoître Hippolyte sur la Scène tout déchiré qu'il est; spectacle qui n'auroit pû se supporter sur notre Théâtre, à moins que de l'affoiblir aux dépens de la vérité. J'avoue qu'il a enchéri sur son modéle en deux points qui marquent beaucoup de pénétration & de délicatesse d'esprit. C'est premierement que le Poëte Grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monstre : il ne lui laisse pas même le loisir de se reconnoître : le Poëte Latin lui donne un air intrépide, & le met, pour ainsi dire, en attitude de combattre. Mais le Poëte Fran-

Sc. VI. Act. IV. d'Eurip.

çois lui fait lancer son javelot sur le monstre d'une main si sûre, qu'il en est blessé ; en quoi l'on voit le progrès de l'esprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, M. Racine qui ne vouloit pas que Thésée, en écoutant le récit de la mort de son fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché sans être détrompé, comme le suppose Séneque, bien qu'avec assez d'artifice, prend un milieu & conduit les choses de maniere que Thésée a conçû déja quelques soupçons de Phédre, quand il demande à Théramène, *qu'as-tu fait de mon fils ? que fait mon fils ?* cette disposition d'esprit qui amène ces trois vers,

O mon fils, cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi !
A quels mortels regrets ma vie est réservée, *&c.*

nous paroîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un Prince qui ne peut être pere & vengeur du crime qu'à demi, quoique cette derniere situation soit souvent la plus vraye dans un pere offensé. Mais souvent aussi les sentimens les plus vrais nous révoltent sur le Théâtre, où nous

aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils sont en effet. D'un autre côté M. Racine est tombé, ce semble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui blesse le monstre, il fait de ses Officiers des lâches qui fuyent dans un Temple prochain; & cela sur la foi de Sénèque, qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine.

Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.
Hippolyte lui seul, &c.

J'ajoute enfin que dans ce vers,

A ces mots le héros *expiré*;

Le terme *expiré* n'est pas François, non-plus que bien d'autres qu'on a justement repris dans ses récits.

Pour finir le détail de la Tragédie de Sénèque, après le Chœur du quatriéme Acte, qui ne dit pas grand'chose, le cinquiéme nous montre Phédre livrée à ses remords en présence de son époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte:

elle lui dit des choſes fort pathétiques ; elle s'accuſe enfin, & s'enfonce dans le ſein un poignard qu'elle préſente enſuite à ſon mari.

Quid facere rapto debeas nato parens
Diſce ex noverca: condere Acherontis plagis.

« Théſée, dit-elle, apprends d'une ma-» râtre le devoir d'un pere en faveur » d'un fils qu'il a perdu : meurs. » Cette invitation a quelque rapport, mais dans un ſens différent, à celle d'Arria à Pétus. Cette Dame Romaine ſe frappe ; puis elle offre l'épée toute enſanglantée à ſon époux, qui étoit condamné à mort : & cela pour l'engager à prévenir le dernier ſupplice par une mort volontaire. « Prends, lui dit-elle, mon cher » Pétus ; cela ne fait point de mal » *accipe, Pœte ; non dolet.* Sentiment véritablement Romain, que Martial a ſubtiliſé pour ſubſtituer de l'eſprit à la tendreſſe, & de l'antithèſe à l'héroïſme,

* *Vulnus quod feci, non dolet, inquit ;*
Sed quod tu facies, hoc mihi, pœte, dolet.

» Cher époux, la bleſſure que je me ſuis

* MART. *ep. l.* 1. *ep.* 14.

» faire ne me fait pas de douleur. Ce » qui m'en cauſe, c'eſt celle que tu vas » te faire. »

Théſée déſabuſée dans Séneque donne preſque dans les fureurs d'Oreſte, & ſéme çà & là d'aſſez beaux vers, par exemple ceux-ci,

Sidera, & manes, & undas ſcelere complevi meo :
Amplius ſors nulla reſtat : regna me norunt tria.

« J'ai rempli de mes forfaits les Cieux » les ondes & les enfers. Il ne me reſ- » te plus d'aſyle. Je me ſuis fait con- » noître dans les trois royaumes des » Dieux. »

Racine a profité de cette penſée en habile maître. Il la met non pas dans la bouche de Théſée, mais dans celle de Phédre. C'eſt à la Scene VI, du IV Acte, où cette Reine s'abandonnant au déſeſpoir dit ces magnifiques vers.

Que fais-je ? où ma raiſon va-t-elle s'égarer ?
Moi jalouſe ! & Théſée eſt celui que j'implore !
Mon époux eſt vivant, & moi je brûle encore !

Pour qui ? quel eſt le cœur où prétendent
mes vœux !
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes
cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la me-
ſure ;
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture :
Mes homicides mains promptes à me vanger
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! & je vis ! & je ſoutiens la vûe
De ce ſacré Soleil dont je ſuis deſcendue !
J'ai pour ayeul le pere & le maître des
Dieux ;
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes
ayeux.
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infer-
nale :
Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne
fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères
mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles hu-
mains.
Ah, combien frémira ſon ombre épouvan-
tée,
Lorſqu'il verra ſa fille à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux en-
fers, *&c.*

Enfin la piéce de Séneque finit par le ſpectacle le plus horrible qu'on puiſſe imaginer. On apporte à ce Prince furieux les membres diſperſés de ſon fils, dont il recompoſe, pour ainſi dire, le corps de la même façon à la lettre que les Dieux raſſemblerent les membres de Pélops. Tantale les leur avoit fait ſervir à table. Cérès affamée en dévora une épaule, & les Dieux y en ſubſtituerent une d'ivoire. Théſée auroit beſoin d'un pareil prodige pour retrouver Hippolyte en ſon entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert, & place le reſte au hazard. La derniere Scène de Racine, qui conclut le dénouement, montre Théſée & Phédre dans une ſituation bien plus judicieuſe. La Reine s'eſt empoiſonnée, & ne s'eſt réſervée qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour juſtifier Hippolyte, & venger incontinent Théſée. Le peu de vers que cet infortuné Roi récite après ce dernier éclairciſſement, ſont d'un maître qui ſçait finir où il ſied de le faire; & la Tirade de Séneque eſt d'un déclamateur qui ne ſçauroit ni commencer, ni finir avec décence.

Ce ſeroit ici le lieu de dire un mot

de la Tragédie de Pradon sur Phédre & Hippolyte. Mais en vérité ce seroit trop dégrader les auteurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallèle avec eux. Il est bon toutefois de se souvenir que ce Poëte flatté par le succès trop avantageux de Pirame & Thisbé, peu rebuté par la chûte de son Tamerlan, & de plus engagé sous main par des personnes de la premiere qualité à traiter en trois mois le même sujet que M. Racine polissoit & retouchoit depuis deux ans, osa entreprendre de lutter avec un Génie qu'Andromaque, Brittannicus, Mithridate, & Iphigénie avoient déja rendu infiniment supérieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui seroit incroyable, si le même siécle n'en avoit souvent renouvellé les exemples, c'est qu'on vit un Poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque tems avec avantage contre un des chefs-d'œuvre du Théâtre François. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire : le bon goût reprit le dessus malgré la cabale & les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même & s'évanoüit enfin dans l'oubli. Cependant cette

audace de Pradon, qu'on appelloit alors émulation, produisit un combat presque plus que littéraire. Car il fallut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme Madame Deshoulieres prenoit intérêt à Pradon, bien qu'il fût moins Poëte qu'elle, sa plume enfanta ce fameux Sonnet qui fut tourné & retourné sur les mêmes rimes, & qui devint une affaire sérieuse. Pour surcroît on vit des critiques & des dissertations sur les deux Phédres, sorte de Phenomènes qu'on aime à voir paroître en France, & qui disparoissent bien vîte, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces dissertations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans M. Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déja observés, & la premiere Scène dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison un gouverneur qui léve les scrupules de son éléve, & qui le porte, non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thésée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Théramène dit,

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

Quant à Pradon il a tellement eû peur de blesser les mœurs de notre siécle, en suivant Euripide & Séneque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thésée, Phédre, Hippolyte entierement méconnoissables. Il n'auroit pû mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'auroit égard qu'à la versification, il paroît inconcevable que Paris ait pû balancer un moment entre le mauvais & l'exquis. C'est là un de ces prodiges assez communs, & qui paroissent toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des Tragédies d'Euripide, de Séneque, & de Racine, il est aisé de conclure que Séneque a gâté celle d'Euripide, & que Racine a fondu dans la sienne ce que l'une & l'autre avoit de meilleur ; qu'il a pris d'Euripide le caractère entier de Phédre, le désordre de son esprit & de ses paroles, cette lutte éternelle de la pudeur & de la passion qui jette un

si

si grand interêt dans toute la piéce, cette maniere adroite de laisser échapper un secret qui en fait le fonds, & que Séneque a manquée, les emportemens de Théſée contre son fils, la timide défense de l'innocent faussement accusé, le récit de sa mort, sans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurois pû faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Séneque la Scène tant applaudie où Phédre vient elle-même déclarer sa passion à Hippolyte, l'épée d'Hippolyte laissée dans les mains de Phédre, ce beau désespoir dont j'ai parlé; une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune Prince, l'aveu que la Reine vient faire de son crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin plusieurs beaux vers heureusement imités, ou mieux placés que dans l'Auteur, & sur-tout l'artificieux détour d'une Amante insensée pour dire qu'elle aime, en ne le disant pas. Voici une partie de cette déclaration, sur laquelle le Poëte François a travaillé.

PHÉDRE. Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Théſée, mais pour Théſée

dans la fleur de l'âge, tel qu'il étoit lorsqu'il attaqua le monstre de Créte, lorsque guidé par un fil, il éluda les vains détours du labyrinthe. Ciel! quel étoit son éclat! ses cheveux étoient noués décemment: une pudeur noble coloroit son visage: la force de ses bras nerveux n'altéroit point les traits de la jeunesse. Il avoit l'air de votre Diane, ou de mon Apollon, ou plutôt votre air. Tel il parut sans doute, quand il devint le vainqueur d'Antiope son ennemie. C'est avec ce port qu'il se présenta à ses yeux. Une aimable négligence relève la beauté. Oui, votre pere revit tout entier en vous, mais avec un mélange des graces un peu sauvages d'une Amazone. Où étiez-vous, Seigneur, quand Thésée aborda en Créte? Ariadne ma sœur auroit formé pour vous le fil fatal, &c.

Il ne reste donc presque plus à Racine que l'Episode d'Aricie, qui est tout entiere de lui, puisque les Anciens n'avoient point de ces Episodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de sa gloire; & s'il a surpassé de beaucoup Séneque, & en quelques endroits Euripide, en se servant de leurs

penſées, ce bel art de bien choiſir ce qu'on imite, ne peut, comme j'ai dit, tourner qu'au profit du Poëte Grec, ſans préjudice du François, dont M. Boileau a dit avec tant de juſtice,

Hé qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phedre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe
D'un ſi noble travail juſtement étonné
Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles!

IPHIGENIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE
D'EURIPIDE.

SUJET.

IL eſt trop connu pour s'y arrêter. C'eſt le fameux Sacrifice d'Iphigénie, dont tant de Poëtes ont parlé ſi différemment. Euripide ſuppoſe que cette jeune Princeſſe fut ſauvée par Diane même à qui on la ſacrifioit, & tranſportée en Tauride, tandis qu'une autre Victime tomboit ſous le couteau ſacré. Idée qui paroît tirée du Sacrifice d'Abraham confondu avec celui de Jephté.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
Un VIEILLARD Officier de la Maison d'Agamemnon. *
LE CHŒUR composé de femmes de Chalcis.
MENELAS.
CLYTEMNESTRE.
ACHILLE.
Un ENVOYÉ.
SOLDATS.
SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La Scéne eſt en Aulide † Ville & Port de la Béotie.

* Cet Acteur fait deux rôles, celui de Confident d'Agamemnon, & celui d'Homme dévoué aux intérêts de Clytemneſtre. Voilà pourquoi il a deux titres différens dans les éditions Grecques, quoique ce ſoit le même perſonnage.

† Aulide & Chalcis étoient deux Villes ſéparées par l'Euripe, aujourd'hui Détroit de Negrepont. La premiere eſt dans la Béotie, & la ſeconde dans l'Eubée.

IPHIGENIE EN AULIDE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE UNIQUE.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD Officier de sa Maison.

AGAMEMNON.

AMI, suis-moi devant ce portail. *

LE VIEILLARD.

Je vous suis ; mais, Seigneur,

* Il eût été plus noble de dire comme dans le Grec. » Vieillard, sors de la maison, j'ai à » te parler. » Note de l'Editeur.

quel nouveau projet vous réveille ?

AGAMEMNON.

Tu le sauras.

LE VIEILLARD.

* La vieillesse dérobe le sommeil à mes yeux : mais vous....

AGAMEMNON.

Quel Astre s'éléve sur nos têtes ?

LE VIEILLARD.

C'est l'étoile brillante du Chien céleste. † A peine est-elle au milieu de sa course ; cependant....

Note de l'Editeur.

* C'est un contresens : le vieux domestique dit pour se faire valoir : » Sçachez, Prince, » que ma vieillesse est vigilante, & que je vois » encore fort clair. » Si cette louange qu'il se donne est froide & peu Tragique, tant pis alors pour EURIPIDE.

† Le Grec ajoute, *Voisin des sept Pleïades.* Ces sortes d'Epithétes ne doivent point entrer dans le texte François. Cela le rend languissant.

Imitations de RACINE. *Iphigénie, Acte I. Scène I.*

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Aulide :
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune

AGAMEMNON.

Les flots, les oiseaux, les vents, l'Euripe, tout est encore dans le silence.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc, ô Agamemnon, sortir si-tôt de votre tente, tandis que le repos régne dans l'Aulide, & que tout jusqu'aux Sentinelles paroît endormi ? Retirons-nous, croyez-moi.

AGAMEMNON.

Heureux Vieillard que je suis jaloux de ton sort ! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, sans gloire & sans souci ! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs !

LE VIEILLARD.

Quoi donc ? est-il rien de plus éclattant ?

AGAMEMNON.

Eclat trompeur, vains honneurs ! quand on les desire, ils semblent doux & charmans. Les possede-t-on ? on les trouve remplis d'amertume. * Dans un

---

AGAMEMNON.

Heureux qui satisfait de son humble fortune
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

* Agamemnon indique en général le sujet de sa douleur qu'il va développer à son Confident.

rang tel que le mien, si vous n'accomplissez les ordres cruels des Dieux, si vous ne cédez aux caprices des hommes, vous êtes malheureux.

LE VIEILLARD.

Prince, j'ose le dire, ces plaintes ne sont pas justes, ni dignes d'un grand Roi. * Pensez-vous donc qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs & sans mélange ? Mortel, la joie & la douleur sont votre partage. Tel est l'ordre du destin. Il faut s'y soumettre. Cependant que faites-vous ? rongé d'inquiétude vous passez la nuit à la lueur d'une foible lumiere, tantôt à tracer une Lettre, tantôt à rayer ce que vous avez écrit. Vous la fermez, vous la r'ouvrez, vous jettez de dépit

---

Imitations de RACINE.

* Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez.
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? daignez m'en avertir. *ibid.*

AGAMEMNON.

La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi. *ibid.*

le flambeau *, & vous versez un torrent de larmes. Voici, voici encore cette fatale Lettre entre vos mains. Enfin la douleur & l'irrésolution vous mettent hors de vous. Quelle est votre peine ? qu'est-il arrivé de nouveau ? Au nom des Dieux daignez m'en instruire. Que ma vertu, que ma fidélité vous touchent ? † Avez-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouse ?

---

* Il paroît par ce qui est dit un peu plus haut qu'Agamemnon n'écrivoit pas sa lettre à la lumière d'un flambeau, mais d'une lampe, λαμπτῆρος φαὸς. Ainsi il est plus naturel de penser que δέλτοις πεύκην signifie plutôt des tablettes, qu'une torche de pin. Les Anciens écrivoient sur des planchettes fort minces de pin ou d'autre bois. Note de l'Editeur.

Dans l'Hippolyte la lettre que Thésée découvre entre les mains de son Epouse morte est appellée de même πεύκη. C'est le Chœur qui dit à ce Prince : » Quand toutes les femmes du » monde se pendroient : quand elles rempli- » roient de leurs écritures tous les pins ou sa- » pins du mont Ida, τὴν ἐν Ἴδῃ πεύκην, je n'en » croirois pas davantage qu'Hippolyte fût un » scélérat. »

† Mot à mot *Tyndare m'a donné à votre épouse comme une partie de sa dot, pour être attaché à son service.*

AGAMEMNON.

* Ecoute mes malheurs. Tu ſçais que des trois filles de Léda, Phœbé, la Reine Clytemneſtre, & Hélene, celle-ci s'attira les vœux de tous les Princes Grecs; ſource de menaces, & de diſcordes ſanglantes entre les amans qui ſeroient rebutés. Tyndare le prévit, & balança long-tems à ſe déterminer. Enfin il imagina un expédient; il engagea les rivaux à s'embraſſer, à faire des libations ſur les victimes brûlantes, & à † s'obliger par les ſermens les plus ſaints de prêter main-forte à l'époux d'Hélene, quel qu'il fût, ſi on venoit à lui enlever ſon épouſe. On devoit pourſuivre le raviſſeur Grec ou Barbare, entrer à main armée dans ſes états &

Imitations de RACINE.

* Tu vois mon trouble : apprends ce qui le cauſe;
Et juge s'il eſt tems, ami, que je repoſe.
Tu te ſouviens du jour qu'en Aulide aſſemblés
Nos vaiſſeaux par les vents, ſembloient être appellés
Nous partions; & déja par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce tranſport, &c. *ibid.*

† PAUSANIAS dit que Tyndare ſacrifia un cheval en exigeant ce ſerment des amans d'Hélène.

renverser sa Ville * capitale. Tous se lierent par un serment mutuel. Tyndare après cet engagement usa de ruse ; car au lieu de choisir l'époux, il en laissa le choix à l'inclination de sa fille. Elle en choisit un.... Plût aux Dieux qu'il ne l'eût jamais épousée ! ce fut Menelas. Cependant le jeune Prince qu'on dit avoir décidé de la beauté de trois Déesses, Paris vint à Lacédémone avec un train & † une magnificence de Phrygien. Il aima Hélene : ¶ l'Amant enleva bientôt l'Amante, & la conduisit vers le mont Ida. § Menelas outré de cet affront atteste les anciens sermens de ses rivaux. Les Grecs prennent les armes, se rassemblent en Aulide, avec des vaisseaux, des chars, des boucliers,

---

* Le siége de Troye fait entendre que le serment regardoit la Ville capitale, ou du moins celle qui serviroit d'asyle au ravisseur.

† Le Grec porte βαρβάρῳ χλιδῇ *Barbarico luxu.* Les Grecs & les Phrygiens se traitoient mutuellement de Barbares.

¶ ἐρᾷ ἠράσατο. Ce dernier mot qui fait un bel effet n'est pas exprimé dans le François. » Il l'aima : il s'en fit aimer. » Note de l'Editeur.

§ Ida montagne de l'Asie mineure, la plus haute de celles de l'Hellespont. Elle occupe par ses diverses branches une partie de la Troade.

& tout l'appareil d'une guerre formidable : ils épousent la querelle de mon frere, & en sa faveur ils m'élisent pour leur chef. Funeste dignité que n'es-tu tombée en d'autres mains ! L'impossibilité de naviger retient long-tems l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, & répond enfin qu'il faut immoler à la Divinité tutélaire de ces lieux... ma fille Iphigénie ; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables & l'avantage de renverser Troye. * Frappé de cet Oracle

---

Imitations de RACINE.

* Surpris comme tu peux penser
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage, &c.
De ma fille en pleurant j'ordonnai le supplice :
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,
Que ce Guerrier pressé de partir avec nous
Vouloit revoir ma fille, & partir son époux. *ibid.*

Acte I. Scène III.

ULYSSE.

N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante,

accablant & réſolu de ne pas ſouffrir qu'on immolât une victime ſi chère, j'ordonne à Talthybie de congédier l'armée, juſqu'à ce qu'enfin gagné par les raiſons de Menelas je ſignai l'arrêt barbare. J'écrivis à la Reine, & lui commandai d'envoyer au plutôt ſa fille en Aulide pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le mérite de ce Héros, & j'ajoutai pour preſſer Clytemneſtre, qu'il ne vouloit partir qu'en qualité d'époux d'Iphigénie. C'eſt ainſi que je déguiſai à une mere le ſacrifice de ſa fille, ſous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reſte le ſecret fatal n'eſt encore qu'entre Calchas, Ulyſſe, Menelas & moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vû fermer & r'ouvrir cette nuit. Va donc, prends ce billet & cours à Argos.... Arrête, je connois ta fidélité, & ton dévouement pour mon

---

Et qui de ville en ville atteſtiez les ſermens
Que d'Hélene autrefois firent tous les amans,
Quand preſque tous les Grecs rivaux de votre frere
La demandoient en foule à Tyndare ſon pere?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix
Nous jurâmes dès-lors de défendre ſes droits,
Et ſi quelque inſolent lui voloit ſa conquête,
Nos mains du raviſſeur lui promirent la tête.

épouse & ma maison ; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

* *Recevez de votre époux, ô Clytemnestre, cet ordre bien différent du premier...*

LE VIEILLARD.

Continuez, Seigneur, & ne me cachez rien, afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

Gardez-vous bien d'envoyer votre fille en Aulide. Son hymen est remis à un tems plus commode....

LE VIEILLARD.

† Mais quoi ? croyez-vous que le bouillant Achille frustré d'un doux espoir ne courra pas à la vengeance. L'entreprise est délicate. Qu'en pensez-vous, Seigneur ?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le sçavoir. Il ignore le prétexte de l'hy-

---

Imitations de RACINE.

* Pour renvoyer la fille & la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

† Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille
Ce Héros qu'armera l'amour & la raison
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

men & le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable.

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paroît bien hardie, Seigneur : Comment donc avez-vous pû livrer à la Déesse & aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, & l'épouse d'Achille ?

AGAMEMNON.

Que veux-tu ? je suis tombé dans un abysme de malheurs qui m'a troublé l'esprit. Ah, pere infortuné !.... * Mais cours vers la Reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vôle, Seigneur.

AGAMEMNON.

Que la fatigue ou le sommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou sur le bord d'un ruisseau.

Imitations de RACINE.

* Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine ;
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prends un fidele guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte, &c. *Act. I. Sc. I.*

LE VIEILLARD.

Jugez mieux de ma promptitude à servir vos desirs.

AGAMEMNON.

Observe sur-tout, à l'entrée des routes qui se divisent, si le char où est ma fille n'aura point passé vers les vaisseaux des Grecs : considere jusqu'aux vestiges des rouës.

LE VIEILLARD.

Comptez sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus ; pars promptement : & si tu rencontres le char, détourne toi-même les coursiers vers le chemin * d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la Reine ?

AGAMEMNON.

Voici le sceau dont † j'ai scellé la

---

* EURIPIDE dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes. Il entend Argos ou Mycènes, & il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans Electre. Elles étoient en effet très-distinguées. Agamemnon fut le premier qui les réunit sous son empire.

† Les cachets des Anciens étoient figurés.

lettre que tu portes. Cet indice suffira. Adieu. L'aurore commence à paroître, & le char du soleil s'avance. Va soulager mes peines. (*en s'en allant.*) Ah ! que j'éprouve bien que nul mortel ici bas n'est heureux jusqu'à la mort !

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

* J'ai quitté Chalcis ma patrie qu'arrose la célébre Aréthuse †, j'ai traversé le passage étroit de l'Euripe pour venir *Strophe I.*

PLINE dit que César portoit un Sphinx sur le sien.

* Le sujet de l'Interméde qui sépare chaque Acte, naît du fond de la Tragédie même, & chacun en particulier de l'Acte qui le précéde. Ils augmentent l'impression, & tiennent le spectateur en haleine. Celui-ci qui fait voir comme en perspective vingt Rois à la tête d'une armée formidable, & mille vaisseaux rangés dans le Port d'Aulide, à l'imitation d'HOMERE, produit un plus bel effet que dans l'Iliade. Car il prévient le spectateur par le grand intérêt du sacrifice d'Iphigénie, de qui seule dépend le sort de la Gréce assemblée.

† Les Géographes font mention de quatre fleuves ou fontaines du nom d'Aréthuse : le Note de l'Editeur.

voir en ces lieux la floriſſante armée des Grecs & leurs mille vaiſſeaux. Quelle joie de voir nos maris ſur une ſi belle flotte ſervir la vengeance de Menelas & d'Agamemnon ! ils feront repentir Paris d'avoir ravi Hélene aux rives d'Eurotas. * Ce fier Berger ſe vantera en vain de l'avoir reçue en don de Venus, lorſqu'aſſiſe au bord d'une onde pure cette Déeſſe diſputoit à Junon & à Pallas le prix de la beauté.

Antiqr. I. J'ai paſſé par les bois conſacrés à Diane. La vénération s'eſt peinte ſur mon front : j'ai voulu ſatisfaire une innocente curioſité, & contempler à loiſir les tentes, les armes, & la cavalerie, des Grecs. J'ai vû les deux † Ajax,

---

premier dont il s'agit ici, arroſe l'Eubée, aujourd'hui Negrepont : deux autres coulent l'un à Smyrne, & l'autre dans l'Iſle d'Ithaque, patrie d'Ulyſſe : & le dernier, le plus connu de tous chez les Poëtes, eſt l'Aréthuſe de Sicile qui paſſoit à Syracuſe.

* Fleuve de Lacédémone qui va ſe jetter dans le Golphe de la Laconie.

† L'un étoit fils d'Oilée, l'autre de Télamon. Le dernier étoit Roi de l'iſle & ville de Salamine dans le Golphe Saronique. Ce fut lui qui diſputa les armes d'Achille à Ulyſſe.

dont l'un fait la gloire de Salamine, goûter avec Protesilas le doux plaisir * des paisibles jeux. J'ai vû † Palamédes petit-fils de Neptune, & ¶ Diomedes occupé des divertissemens du Disque, & Mérion ce favori de Mars, ce prodige de valeur, & le fils de Laërte parti de ses rochers insulaires, & Nirée le Prince le mieux fait de toute la Gréce.

J'ai vû le fils de Thétis, l'éléve de Chiron, Achille dont la vîtesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vû courir tout armé sur le rivage, & prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avoient les freins dorés ; les deux qu'on avoit attachés au timon étoient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissoient au gré du conducteur *Epode I.*

* Le Poëte appelle ces jeux πεσσῶν μορφὰς πολυπλόκους *tesserarum formas multiplices:* cela justifie les Auteurs, qui disent que c'étoit un jeu de dés à plusieurs faces ornées de diverses figures de Divinités.

† Palamédes, fils de Nauplius, Prince de l'Eubée.

¶ Diomèdes, fils de Tydée, Roi d'Etolie, & le plus brave des Grecs après Achille, & Ajax.

avoient les crins de couleur Isabelle, la peau tachetée, & la jambe admirable. Il me semble encore voir Eumelus Roi de * Phérès animer de la voix & de l'éguillon ses coursiers fougueux; cependant le fils de Pélée, quoique chargé de ses armes & à pied, paroissoit toujours voltiger proche les roues.

Strophe II. De-là ma curiosité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaisseaux qui présente à l'œil le plus beau spectacle du monde. On voit à droite la flotte des Myrmidons † composée de cinquan-

---

* Phères, ville & petit état de Thessalie, près du lac Bébie qui les sépare de la Magnésie.

† Le Chœur parcourt ici tous les armemens des différentes parties de la Gréce. Si l'on jette un coup d'œil sur la Carte, l'on trouvera d'abord les Myrmidons, peuples de la Thessalie, que la Fable dit avoir été Fourmis; puis les Argiens dans le Péloponnèse: ensuite les Béotiens au Nord de l'Attique. De-là on verra en tirant toujours vers le Nord, la Phocide, les Locriens, les Eniens. On repassera ensuite au Péloponnèse pour trouver Mycènes dans l'Argolide, puis Pylos ou Pyle de Nestor, peu éloignée du Golphe Chelonites, mais différente d'une autre Pyle qui est dans la Messénie sur la même côte de la mer Ionienne, & qui fut le sujet d'une longue contestation entre te

te navires. Sur la pouppe paroiſſent les ſtatues d'or des Néreïdes : elles ſervent à diſtinguer l'armée d'Achille.

Peu loin ſe voit la flotte des Argiens avec égal nombre de voiles. Elle eſt commandée par Euryale, fils de Meciſtée, & par Sthenelus, fils de Capanée. Paroît enſuite celle du fils de Théſée venu d'Attique avec ſoixante vaiſſeaux, portant pour ſymbole la ſtatue de Pallas, ſigne favorable pour lui ſur terre & ſur mer, & qu'il porte ſur ſes chars & ſur ſes vaiſſeaux. *Antiſtr. II.*

J'ai vû enſuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur ſymbole particulier. C'eſt Cadmus * tenant en main un ſerpent d'or. Leitus iſſu des enfans de la Terre eſt chef de cette armée de mer. Il eſt parti de la Phocide. Le fils d'Oïlée parti de la ville de Thronie, commande pour les Locriens pareil nombre de vaiſſeaux. *Strophe III.*

Athénes & Lacédémone [comme nous le verrons au ſujet d'ARISTOPHANE dans la troiſiéme Partie.] Un coup d'œil ſur la Carte vaut mieux que les définitions Géographiques.

* Cadmus, fondateur de Thébes, changé en ſerpent.

Anti-str. III. Agamemnon, fils d'Atrée, a fait venir cent vaisseaux de Mycènes. Le vaillant * Adraste commande sous lui, comme un ami qui s'intéresse à l'affaire de son ami devenue celle de toute la Gréce, depuis que la perfide Hélene a quitté Menelas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor Roi de Pyle. On y voit pour symbole une figure aux pieds de Taureau. C'est Alphée Dieu du fleuve de ce nom.

Epode II. Les Eniens ont douze vaisseaux sous la conduite du Roi Goneus. Suivent les

* JOSUÉ BARNÉS croit que le mot Ἄδραστος n'est pas un nom d'homme, mais une épithéte à Menelas qu'on sous-entend. Le sens fait voir qu'il se trompe. Il ajoute qu'Euripide pourroit bien s'être mépris, vû qu'Adraste, Roi de Sicyone, étoit mort avant la guerre de Troye. Cela est plus vraisemblable. Car EURIPIDE s'est en effet trompé, dit-il, en donnant Eurytus pour Chef aux Epéens dans l'Epode II. du même Chœur; HOMERE en nomme quatre autres, dont l'un est fils de cet Eurytus. Après tout, les traditions sur la guerre de Troye étoient différentes, & cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'HOMERE & celui d'EURIPIDE, pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

Princes d'Elide qu'on nomme Epéens. Euryte eſt leur chef. Megès, fils de Phylée, conduit la flotte des Taphiens * aux rames blanches. Il a quitté volontiers les Echinades, † iſles inacceſſibles aux Nautonniers. Ajax de Salamine rapproche l'aîle droite de l'aîle gauche, & ferme la flotte entiere par douze vaiſſeaux ſi bien équippés à entendre & à voir ceux qui les montent, que les vaiſſeaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vû & entendu : bien ſûre de ne perdre jamais le ſouvenir d'un ſi bel armement.

---

* Taphiens, habitans de Taphie, iſle de la mer Ionienne, ainſi nommée à cauſe de Taphus iſſu de Neptune & d'Hippothoé fille de Neſtor. Cette iſle étoit une des Echinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs. Voyez la Carte.

† Pourquoi, *volontiers?* le Grec ne le dit pas : le ſens ne le comporte pas. Note de l'Editeur.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MENELAS, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ah Menelas, ce que vous osez faire sied-t-il à un Roi & au frere d'Agamemnon ?

MENELAS.

Va, tu portes trop loin la fidélité.

LE VIEILLARD.

Vos reproches me sont glorieux.

MENELAS.

Je te ferai repentir de ton insolence.

LE VIEILLARD.

Dois-je souffrir que vous ouvriez les lettres dont je suis chargé ?

MENELAS.

*Dois-tu porter dans ce funeste écrit, tous les malheurs des Grecs.

* Quelques-uns croyent que Menelas reproche dans ce vers au vieil Officier quelque trame secrette contre les Grecs, & que l'accusé répond, *c'est une affaire à part, il n'en est pas question maintenant.* Ce rafinement ne vaut rien. Il obscurcit le texte qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

LE VIEILLARD.

C'eſt vainement diſputer, Seigneur; rendez-moi ce billet.

MENELAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MENELAS.

* Prends garde qu'une mort prompte ne puniſſe ton audace.

LE VIEILLARD.

Il eſt beau de mourir pour ſes maîtres.

MENELAS.

Laiſſe-moi, miſérable, c'eſt trop parler pour un eſclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître, ô Agamemnon, où êtes-vous? nous ſommes trahis; Menelas ferme l'oreille à la voix de l'équité, & me ravit votre ſecret.

SCENE II.

AGAMEMNON, MENELAS, LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu? d'où viennent ces cris & ce déſordre?

---

* Il y a dans le Grec, *je te briſerai la tête*

LE VIEILLARD.

* C'eſt moi, Seigneur, & non Menelas que vous devez écouter.

AGAMEMNON *renvoyant le Vieillard.*

Quelle raiſon avez-vous, Menelas, d'entrer en querelle avec cet homme, & de lui faire violence ?

MENELAS.

Tournez les yeux ſur moi, ſi vous l'oſez ; je parlerai enſuite.

AGAMEMNON.

Roi & fils d'Atrée, je tremblerai devant vous ! je n'oſerai ſoutenir vos regards ?

MENELAS.

Reconnoiſſez-vous cette lettre qui recéle un myſtère affreux ?

AGAMEMNON.

Commencez par la rendre, & je vous écouterai.

MENELAS.

Oui, je la rendrai, mais ce ſera quand

---

de mon ſceptre. C'eſt la menace faite à Therſite dans HOMERE.

* Le Vieillard ſe retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querelle des deux Rois : il faut ſuppoſer la même choſe de cet Acteur, quand il a révélé ſon ſecret à Clytemneſtre dans la Scène III. du IV. Acte.

j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc? vous osez l'ouvrir, & lire ce que vous deviez ignorer!

MENELAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avez commis en secret.

AGAMEMNON.

Où avez-vous pris cette lettre? (*à part*,) ah Dieux?... mais d'où vous est venue cette audace?

MENELAS.

Du desir de voir arriver votre fille en ces lieux.

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrez-vous dans mes secrets sans mon aveu?

MENELAS.

Ma volonté est mon droit. Est-ce à vous à me donner la loi?

AGAMEMNON.

Est-il un outrage plus cruel? ne suis-je donc plus le maître de ma famille, & le Roi des Grecs?

MENELAS.

Ecoutez, Agamemnon: parlons de sang froid. Vos sentimens ne sont point stables. Vous changez d'un jour à l'au-

tre ; votre irréſolution nous perd.

AGAMEMNON.

Et votre indiſcrétion me péſe. Une langue indiſcréte eſt un mal bien dangereux.

MENELAS.

Un eſprit indéterminé eſt pire. Il eſt injuſte, il eſt diſſimulé. Que la colère ne vous faſſe point haïr la vérité. Je veux l'expoſer toute nue à vos yeux. * Rappellez-vous le tems où vous deſirâtes d'être élû chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye. Vos refus apparens cachoient une ambition véritable. Que vous étiez populaire alors ! prodigue de careſſes vous donniez un libre accès à quiconque le ſouhaitoit, ou ne le ſouhaitoit pas ; votre Palais étoit ouvert à tout le monde. C'eſt ainſi qu'à prix de douceur & d'affabilité vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la récompenſe ? parvenu au comble de vos vœux vous

---

Imitations de RACINE.

* Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur.
Ces noms de Roi des Rois & de chef de la Grece
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.
ibid.

changez tout-à-coup de conduite, vous devenez méconnoissable à vos amis, d'un abord difficile, * invisible & relégué dans votre Palais. Un pareil changement sied-t-il à un homme équitable? Sied-t-il à un Roi chargé de la dignité suprême? n'est-il pas plus raisonnable d'être d'autant plus constant envers ses amis, que la fortune nous met plus en état de leur être utile? voilà mon premier sujet de plainte, & votre premiere faute. Vous arrivez en Aulide, & toute l'armée avec vous; les Dieux irrités nous refusent les vents: les Grecs lassés d'attendre vous pressent de renvoyer la flotte, & de ne plus demeurer inutile en

---

* Le texte porte ἔσω κλείθρων σπάνιος *rarus intrà claustra.* Il faut ἔξω. ÆMIL. PORTUS a raison. [†] C'est-à-dire, *rarement hors de votre Palais, caché comme un Tyran.*

[†] Je crois qu'il a tort de changer sans nécessité la leçon reçue. ἔσω κλείθρων, σπάνιος. *Rarus intrà septa (domûs tuæ)* dit au fond la même chose qu'ἔξω κλείθρων, *extrà septa*; & fait une belle expression, comme si Ménélas disoit: « Relegué dans le fond de votre Palais » & rarement visible. » D'ailleurs l'autorité de SCALIGER, d'ERASME, de H. ETIENNE & de GROTIUS est d'un autre poids que celle du seul ÆMILIUS PORTUS. Note de l'Editeur.

Aulide. Que deveniez-vous alors ? * quel titre vous restoit après celui de Roi des Rois, privé de vos mille vaisseaux, & d'une armée prête à inonder les champs Troyens ? que faire, me disiez-vous ? quel parti prendre ? avouez-le, vous trembliez de perdre le haut rang qui vous flatte. Calchas dans un sacrifice annonce une heureuse navigation, pourvû qu'on immole Iphigénie à Diane ; vous promettez d'y consentir. Vous envoyez de vous-même, & sans y être forcé, (n'alléguez point la violence,) un ordre précis à la Reine de faire partir sa fille. Vous prétextez l'hymen d'Achille. † J'en atteste Jupiter & cet air même témoin de vos paroles : & quand il est question d'accomplir vos promes-

---

Note de l'Editeur.

* Cette interprétation n'est ni assez claire ni assez bien construite. Le Ménélas d'Euripide dit bien plus nettement : « Quelle misére alors, » qu'elle confusion, de vous voir sur le point » de perdre le commandement de mille vaisseaux, & l'espérance de couvrir des armées » Grecques les campagnes de Troye ! »

† J'ai joint à l'*air* qui seul est dans le Grec le Dieu même de l'*air*. C'est la pensée du Poëte. Nous verrons dans la troisiéme Partie, qu'ARISTOPHANE faisoit un crime à EURIPIDE de ces sermens par l'*air*.

ſes, vous changez de penſée, vous tracez une lettre clandeſtine, & vous ne pouvez vous réſoudre à ſacrifier Iphigénie. * Tel eſt le train ordinaire. On oſe † tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient ſouvent d'une multitude aveugle; puis on recule honteuſement, non pourtant ſans raiſon, puiſqu'on ſe ſent incapable de ſoutenir le poids de ſon rang, & de ſervir la République. Car pour moi ce qui me touche en ceci c'eſt l'intérêt de la Gréce. Je la plains dans ſon malheur. Elle veut ſe venger glorieuſement d'une nation barbare; puis elle ſe voit contrainte de la laiſſer échapper; & d'en devenir la fable à cauſe de votre fille & de vous. La richeſſe ne ſeroit pas pour moi une raiſon

* Cet endroit embarraſſe fort les Interprétes; je crois avoir attrapé le vrai ſens, par une légère tranſpoſition.

† Le texte Grec n'a aucun embarras, & ne demande point de tranſpoſition. « Voilà, dit » Ménélas, le génie des hommes. Vous en » voyez une multitude qui ſe mêlent de la Ré- » publique, & forment de vaſtes entrepriſes » qui bien-tôt s'en déſiſtent honteuſement, » rebuttés ſoit par les contradictions d'un peu- » ple volage, ſoit par le ſentiment de leur » propre incapacité. » Cette verſion eſt preſque littérale. Note de l'Editeur.

de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée. * La fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme eſt capable de gouverner, s'il eſt conſtant.

LE CHŒUR.

Que les querelles ſont terribles, quand elles naiſſent entre deux freres !

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juſte titre & en peu de mots, plus modéré envers un frere que vous ne l'avez été envers moi. † La modération eſt compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait reſpirer le ſang & le carnage ? qui vous a offenſé ? que prétendez-vous ? jouir d'un heureux hymen. Eſt-il en mon pouvoir de vous le procurer ? ſi vous avez

---

Note de l'Editeur. * Il ne s'agit ici ni de fermeté ni de conſtance : il eſt queſtion de prudence & de ſens commun. νῦν χρὴ τὸν στρατηλάτην ἔχειν πόλεως. » Quand on ſe mêle de gouverner, il faut du » ſens, dit Ménélas : donnez-moi le premier » venu, pourvû qu'il ait de la prudence, » ξύνεσιν, voilà celui qui doit commander. » Le P. B. a voulu adoucir ce qu'il y a de dur en cette morale.

Note de l'Editeur. † Dans le Grec, « je laiſſe les injures à ces » ames baſſes qui ne ſçavent rougir de rien. »

mal conservé votre conquête, dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent? * est-ce mon rang qui blesse vos regards? voulez-vous racheter une ingrate beauté aux dépens de la raison & de l'honneur? † un plaisir si chèrement vendu est indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement, si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste, suis-je condamnable? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie, & qui voulez la reprendre, quelque prix qui en doive couter? des amans aveugles firent un vœu téméraire; ¶ l'Amour fut le Dieu § qui vous le dicta aussi-bien qu'à eux. Qu'ils l'accomplis-

---

* » C'est, dites-vous, mon ambition qui » vous choque. Mais n'est-ce point plutôt, » &c. » φιλόπμον veut dire *ambition*. Note de l'Editeur.

† πονηρῶν φωτὸς ἡδοναὶ κακαί. » Les plaisirs des » méchans, sont des plaisirs qui leur ressemblent. » Mais le P. B. veut absolument de la politesse. Cependant deux lignes après, l'AGAMEMNON François traite Hélène de *furie* dans la Traduction, pendant que le Grec se contente de l'appeller une *méchante femme*. Note de l'Editeur.

¶ Ελπὶς Θεὸς, dit le Grec, *Spes Dea*. Cela revient au mot que j'ai substitué.

§ Avant ces mots je trouve une omission. » Pensez-vous, dit Agamemnon, qu'ils le Note de l'Editeur.

sent donc avec vous. Un jour viendra, (je l'espère,) que vous reconnoîtrez combien ce serment fut frivole & forcé. Je déclare pour moi que je ne serai point le bourreau de mes enfans. Poursuivez, tant qu'il vous plaira, la vengeance inique d'une perfide épouse. C'est votre passion. Mais il m'en coûteroit trop de larmes, si j'étois assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs. Voilà nettement & en un mot ma pensée. Si vous ne voulez vous rendre à la raison, je sçaurai soutenir mes droits.

LE CHŒUR.

Ce discours d'Agamemnon est bien différent de ses promesses passées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner son sang ?

MENELAS.

Malheureux que je suis ! hélas, il ne me reste donc plus d'amis.

» firent [ce vœu] en votre considération ? » non, l'amour fut le Dieu, &c. »

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

ULYSSE.

Mais sans vous ce serment que l'amour a dicté
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?

AGAMEMNON.

Ne les forcez pas à se perdre, & ils vous serviront.

MENELAS.

Comment puis-je en vous reconnoître mon frere ?

AGAMEMNON.

J'épouse vos sentimens justes, & non pas vos fureurs.

MENELAS.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de son ami ?

AGAMEMNON.

Mettez-moi à l'épreuve quand il s'agira de vous servir, & non quand il faudra m'accabler de douleur.

MENELAS.

L'intérêt de la Gréce ne vous touche donc plus ?

AGAMEMNON.

La Gréce est troublée comme vous par quelque noire Divinité.

MENELAS.

Je le voi, l'éclat du sceptre vous éblouit, & vous fait trahir sans pitié votre frere ; hé-bien, je trouverai d'autres ressources, & j'employerai d'autres amis.

SCENE III.

Les mêmes, Un ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

* Je viens, ô Roi des Grecs, heureux Agamemnon, je viens d'amener votre fille Iphigénie ; la Reine votre épouse l'accompagne avec le petit Oreste. Absent depuis un tems si long, vous allez joüir à loisir d'une si chère vûe. La fatigue du voyage les retient sur les bords d'une fontaine pure, où elles se repo-

---

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

EURYBATE.

* La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras...
Déja de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déja de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la Reine ;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.
Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le Trône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrettes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser,
Le reste me regarde, & je vais y penser.

sent. * Nos coursiers paissent dans la prairie. J'ai couru tout préparer & vous annoncer cette nouvelle déja répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvoit-elle se cacher ? toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. Les Grands & les Heureux attirent les regards & la vénération des hommes. « Quel hymen, disoient-ils à l'envi, ou » quelle fête lui prépare-t-on ? seroit-ce » qu'Agamemnon a souhaité de la revoir » après une si longue absence ? sans dou- » te, disoient d'autres, qu'on veut † la » présenter à Diane, Déesse tutélaire de » l'Aulide. Quelle heureuse main doit la » conduire à l'autel ? » mais pourquoi vous arrêter par ces discours ? préparez le sacrifice, ornez vos têtes de fleurs, & vous, ô Menelas, disposez tout pour les réjouissances de l'hymen. Que le bruit de la danse, & le doux son des instrumens raniment le Palais ! voici un jour fortuné pour Iphigénie.

---

* » Près de laquelle elles se rafraîchissent, » & prennent un léger repas sur l'herbe naissante. » Voilà les mœurs antiques : le P. B. dans ses Dissertations les justifie si bien, les admire tant : pourquoi donc les cacher? Note de l'Editeur.

† Pour la disposer à son hymen, suivant la coutume.

AGAMEMNON.

C'eſt aſſez : retirez-vous. La fortune favorable aura ſoin du reſte.

SCENE IV.

AGAMEMNON, * MENELAS.

AGAMEMNON.

† Infortuné pere, que dis-tu ? qui dois-tu plaindre d'abord ? ah, c'eſt par toi-même que tu dois commencer. Dans quels piéges le deſtin t'a jetté ! la cruelle fortune, plus vigilante que toi, a rompu toutes tes meſures ; & tu n'oſes pleurer ! heureux ceux qu'elle a fait naître dans

---

* Il y a des Commentateurs qui prétendent que Menelas ſe retire, & revient incontinent après. Ils ont tort, la ſuite montre qu'il doit demeurer ſur la Scène, outre que les Anciens étoient fort attentifs à ne faire entrer ou ſortir leurs Acteurs qu'avec légitime raiſon.

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. V.*

AGAMEMNON.

† Juſte Ciel, c'eſt ainſi qu'aſſurant ta vengeance
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence.
Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur !
Triſte deſtin des Rois ! eſclaves que nous ſommes
Et des rigueurs du ſort, & des diſcours des hommes,
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

l'obscurité ! elle leur laisse du moins la ressource de la plainte & des larmes. * Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour Tyrans. Roi, je rougis de verser des pleurs, & pere déplorable j'ai honte de n'en pas répandre. C'est peu : comment aborder mon épouse ? que lui dire ? quel accueil lui ferai-je ? elle m'a perdu en arrivant en Aulide sans mon aveu : mais enfin une mere n'a-t-elle pas droit de conduire sa fille à un hymen préparé ? † hélas, en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien servi ma perfidie. D'autre part quel retour de tendresse quand je songe à cette infortunée fille, destinée, non plus à Achille, mais à Pluton ? je crois déja la voir à mes pieds m'accabler de reproches, & me dire, « Pere barbare, est-ce là hymen que » vous me prépariez ? puissiez-vous,

---

* Il faut ἅπαντα πᾶσι dans le texte. *Hæc absunt à nobis*, au lieu de ἅπασι qui ne fait aucun sens raisonnable, quoi qu'en dise BARNÉS.

† Le Grec ajoute, « & de lui faire des pré- » sens convenables, » τὰ φίλτατα. Les parens en mariant leurs filles leur donnoient des bijoux, & tout ce qu'ils sçavoient être le plus de leur goût. Note de l'Editeur.

» puissent tous ceux qui vous sont chers » en célébrer un pareil ! » je crois voir à ses côtés Oreste s'écrier en bégayant *, « ah, Paris, pourquoi enlevois-tu Hé- » lene ? c'est toi qui m'as causé tous ces » maux. »

LE CHŒUR.

Mon cœur est attendri, & je prends au malheur de ces Princes toute la part qu'une étrangère y doit prendre.

MENELAS.

† Souffrez, mon frere, que je touche votre main en signe de paix.

AGAMEMNON.

J'y consens ; vous êtes le vainqueur, & je suis le malheureux.

MENELAS.

Je jure par Pelops votre ayeul & le

Note de l'Editeur.

* Ce n'est point certainement Oreste qui dit, ni qui peut dire ce qui suit : Ah ! Paris, &c. c'est la réflexion d'Agamemnon lui-même. » Je m'imagine entendre le petit Oreste qui » crie d'une voix lamentable, sans sçavoir » pourquoi. Ce n'est encore qu'un enfant.... » hélas, hélas, malheureux Paris, en quel » gouffre de maux me précipite ton fatal hy- » men. »

† Coutume Grecque pour marquer qu'on se réconcilioit. On touchoit le menton pour supplier, comme Iphigénie le fait dans la suite en se jettant aux pieds d'Agamemnon.

mien, que je vous parlerai à cœur ouvert & sans artifice. Quand j'ai vû les larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se sont émûes, je n'ai pû retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel Menelas qui voulois vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiez point à mes intérêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, & que vous soyez malheureux. Que prétends-je en effet ? un doux hymen ! ne puis-je pas me le procurer, si je le veux ? mais en vous perdant, je ne retrouve qu'une ingrate, & je perds un frere. J'étois aveugle, j'ai ouvert les yeux, & je vois qu'il est * atroce à un pere d'immoler ses enfans. † La pitié est entrée dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frere, égorgée

---

* Je doute que ce tour soit François : je traduirois donc : » J'ai conçu le malheur d'un » pere réduit à immoler ses propres enfans. » Note de l'Editeur.

Imitations de RACINE.

† ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
ibid.

sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette Princesse à démêler avec Hélene ? congédions l'armée : qu'elle parte d'Aulide. Cessez donc, ô mon frere, cessez de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel Oracle menace votre fille, cela ne me regarde plus, & je déclare que je n'y prends nulle part. C'en est fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raison. Je dois ce changement à ma tendresse pour un frere. C'est le propre du sage de s'en tenir au plus juste parti.

LE CHŒUR.

Généreux sentimens, & dignes de la race de Tantale ! ô Menelas, vous ne dégénérez point de vos ancêtres.

AGAMEMNON.

Oui, un changement si peu attendu me touche : je reconnois mon frere.

MENELAS.

* L'intérêt divise trop ceux que le sang unit. J'abhorre une liaison que les dissensions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il est vrai. Mais hélas, votre change-

Note de l'Editeur.

* » Vois-je une famille divisée par quelque » intérêt d'amour ou d'avarice, dès-là j'ab- » horre une liaison, &c. » C'est en effet ce que dit EURIPIDE.

ment ne me rend point ma fille. J'en suis venu à la cruelle nécessité de tremper mes mains dans son sang.

MENELAS.

Comment ? qui vous force à la faire périr ?

AGAMEMNON.

Les Grecs, toute l'armée.

MENELAS.

Nullement, si vous renvoyez Iphigénie.

AGAMEMNON.

J'ai pû cacher le reste aux Grecs, puis-je leur céler son départ?

MENELAS.

Devez-vous craindre une multitude aveugle ?

AGAMEMNON.

Calchas lui découvrira le funeste Oracle.

MENELAS.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

AGAMEMNON.

* Tout Pontife est avide de gloire, & respecté, quelque méchant qu'il soit.

---

* Il y a ici du mécompte. 1°. τὸ μαντικὸν πᾶν σπέρμα signifie, *toute cette race de Devins.* μάντις est un *Devin*, non pas un *Pontife.* CAL- Note de l'Editeur.

MENELAS.

Tout Pontife eſt utile & nuiſible; * *On peut s'en ſervir, ou s'en défaire à ſon gré.*

AGAMEMNON.

Mais vous ne touchez pas le véritable ſujet de crainte qui me vient à l'eſprit.

MENELAS.

Je ne puis le deviner, ſi vous ne l'expoſez.

AGAMEMNON.

Le voici, Ulyſſe ſçait tout.

MENELAS.

Ulyſſe ne peut nous nuire en rien.

CHAS réuniſſoit les deux caractères. 2°. φιλότιμος ne veut pas dire *reſpecté*, mais avide de gloire, jaloux des reſpects. 3°. Le P. B. prétend que ces deux vers ſont froids, s'ils n'ont pas le ſens qu'il leur donne. Cette prétention ſuffit-elle pour altérer le ſens naturel? Mais d'ailleurs nous ne ſommes pas de ſon avis. Agamemnon dit dans ſa colere: » Toute cette » méchante race de Devins veut qu'on la reſ» pecte. » Menelas lui répond: « C'eſt une » profeſſion utile quelquefois, plus ſouvent » nuiſible. »

Κουδὲν γ' ἄχρηστον, ἐσθ' χρήσιμον ποτέ.

* Ce vers & le précédent en Grec ſignifient ce que je leur fais ſignifier, ou bien ils ſont froids. La traduction Latine, trop exactement littérale, ne les rend point.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Vous connoissez sa souplesse, ses manieres insinuantes & populaires.

MENELAS.

Et de plus son ambition démesurée.

AGAMEMNON.

* Figurez-vous donc Ulysse qui harangue au milieu des Grecs, qui leur révéle l'Oracle dicté à Calchas; qui leur dit que j'ai promis le sacrifice de ma fille, & que j'ai refusé d'accomplir ma promesse. Il entraînera toute l'armée par son éloquence : il la contraindra de nous

---

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

* ULYSSE.

Pensez-vous que Calchas continue à se taire,
Que ses plaintes qu'en vain vous voudrez appaiser
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.

Acte I. Scène V.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance:
Je cede, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas;
Allez : mais cependant faites taire Calchas,
Et m'aidant à cacher ce funeste mystere,
Laissez-moi de l'Autel écarter une mere.

égorger, & ma fille après nous. Si je fuis en Argos, les Grecs réunis fondront sur moi, & renverseront mes Etats. Voilà tous mes malheurs. O Dieux, où me réduisez-vous dans ces tristes conjonctures! cher Menelas, vous le voyez, vos conseils ne sont plus de saison. Je ne vous demande qu'une grace: en passant par le camp faites ensorte que Clytemnestre ignore mon fatal secret jusqu'à ce que j'aye immolé sa fille à Pluton. Par-là j'aurai la foible consolation d'être moins malheureux: * & vous, ô étrangères, gardez sur tout ceci un silence inviolable.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Strophe. Suites affreuses d'un fol amour! heureux ceux qu'unit un chaste & tranquille hymen sous les loix de la sage Déesse

Note de l'Editeur. * La beauté du vers Grec n'est pas rendue:

ὡς ἐπ' ἐλαχίστοις δακρύοις πρᾶσσω κακῶς.
Ut in paucioribus lacrimis existam miser.

» Ce sera du moins en mon malheur quelques » larmes de moins qu'il m'en coûtera. »

Venus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a bleſſés de ſes fléches. Ce Dieu aux treſſes blondes a deux ſortes de traits. Par l'une il fait le bonheur de la vie, par l'autre il y jette le trouble & la confuſion. Ecartez, charmante Venus, écartez de nos cœurs ces traits empoiſonnés. Quelque beauté & de chaſtes amours, voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs, & garantiſſez-moi de votre yvreſſe.

Anti-ſtrophe.

* Les mœurs des hommes ſont bien différentes, ainſi que leurs caractères. Les bonnes mœurs ſont en tout tems un tréſor ineſtimable. L'éducation les polit, & contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs, a encore une autre qualité quand elle eſt jointe à la ſageſſe : elle apprend à connoître les bienſéances, & répand ſur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'eſt-il pas

* Cette Antiſtrophe n'eſt pas le morceau le moins difficile de la piéce. Tous les Commentateurs l'ont ſenti, car ils en ont dit peu de choſe. Après l'avoir ſouvent remaniée, je crois avoir ſaiſi à-peu près le ſens. C'eſt une morale. EURIPIDE moraliſe ſouvent.

glorieux en effet d'aſpirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un ſaint nœud, & qui plus variée dans les hommes rend par eux les villes floriſſantes ?

Epode. O berger Paris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida *, le lieu de votre naiſſance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondiſſent ſur l'herbe vous chantez des airs étrangers ſur la flûte Phrygienne, à l'imitation des chalumeaux † d'Olympus. Les Déeſſes vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Gréce en eſt le prix. Vous entrez dans le Palais d'Hélene, vous donnez & vous prenez de l'amour. Amour fatal, qui jette le déſordre dans la Gréce, & qui l'entraîne toute entiere ſur des vaiſſeaux à la perte de Pergame !

Note de l'Editeur. * » C'eſt toi, Paris, c'eſt ton funeſte voyage dans la Gréce, qui cauſe tous nos maux. » Né ſur le mont Ida, tu conduiſois les troupeaux de ton pere dans les gras pâturages, » &c. » Cette verſion fait un ſens plus ſuivi.

† Olympus, excellent joueur de flûte, & diſciple de Marſyas, inventa, dit le Scholiaſte d'ARISTOPHANE, une nouvelle méthode. On croit que c'eſt l'accord de la flûte & du luth.

ACTE III.

*SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.

Que la fortune des Grands eſt riante ! jettez les yeux ſur la Princeſſe Iphigénie, & ſur Clytemneſtre ; admirez l'éclat de leur naiſſance & de leur fortune. Il faut l'avouer, ce ſont les Dieux qui communiquent une partie de leur grandeur aux foibles mortels. Arrêtez, femmes

* J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux qui ont diſtribué les Actes & les Scènes de cette piéce. Ils croyent que le Chœur finit par ce morceau l'interméde précédent, & que Clytemneſtre commence le troiſiéme Acte. Mais l'interruption du chant, & la maniere dont Clytemneſtre répond en entrant, aux civilités des femmes de Chalcis, marquent évidemment que ces femmes apperçoivent de loin le char de la Reine, & commencent l'Acte en ſe diſpoſant à la recevoir. Quand on fait réflexion à la grandeur des Théâtres antiques, on ne doit plus être ſurpris d'y voir paroître un équipage complet. Les Anciens s'appliquoient à rendre l'action théatrale toute ſemblable à l'action réelle. Les machines des Anciens étoient plus variées & plus ingénieuſes que les nôtres.

de Chalcis, recevons la Reine qui va descendre de son char. Soutenons-la de nos mains, & présentons-lui nos respects. Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon, ne l'affligeons point par un triste présage, & n'inspirons ni chagrin ni crainte à des Princesses étrangères comme nous en Aulide.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ORESTE, suite.

CLYTEMNESTRE *dans son char.*

Vos manieres & vos paroles sont pour nous un présage heureux, & le gage d'un doux hymen pour lequel j'amène ma fille... qu'on tire du char les présens que je lui destine, & qu'on les fasse transporter au Palais... ça descendez, ma fille; & vous, recevez-là doucement dans vos bras, & la conduisez... que quelqu'une me donne la main... vous autres, placez-vous devant ces chevaux au regard terrible, de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant. Prenez le petit Oreste...* quoi, cher enfant, tu dors?

* Ce détail est d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs, on doit le passer du moins

l'ébranlement du char t'a donc assoupi ? réveille-toi, pour être témoin de l'hymenée de ta sœur. Déja considérable par ta naissance, tu vas le devenir encore plus par l'alliance du fils de Thétis égal aux Dieux.... demeurez à mes côtes, ma fille ; & faites dire, en vous montrant à ces femmes étrangères, que je suis une mere fortunée... voici votre pere, allons à sa rencontre.

SCENE III.

Les mêmes, AGAMEMNON.

IPHIGÉNIE.

Madame, me seroit-il permis de l'embrasser après une si longue absence ?

CLYTEMNESTE.

O mon époux & mon Roi, * époux

à un siécle où l'on ne rougissoit point encore, parmi les Grands des noms de mere & de pere, d'épouse & d'époux, enfin où les sentimens de la nature osoient encore éclater avec noblesse.

* Ainsi parloient à leurs maris les femmes d'autrefois.

Imitations de RACINE. *Act. II. Sc. II.*

IPHIGENIE.

Seigneur, où courez-vous, & quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à mes embrassemens ?

si justement révéré, vous nous voyez rendues à vos ordres.

IPHIGÉNIE.

O mon pere, ne vous offensez pas de ma hardiesse : une longue absence me donne droit à vos embrassemens.

AGAMEMNON.

Embrassez-moi, ma fille ; je connois

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre pere.
Il vous aime toujours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere !
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller ?
Quels honneurs ! quel pouvoir ! déja la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce spectacle charmant
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grece vous revere !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

votre tendreſſe pour un pere ; elle paſſe celle de mes autres enfans.

IPHIGÉNIE.

O mon pere, quelle eſt ma joie de vous revoir après un temps ſi long !

AGAMEMNON.

Je puis vous dire la même choſe. La mienne n'eſt pas moindre.

IPHIGÉNIE.

Que votre tendreſſe vous a inſpiré

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! à ſon malheur dois-je la préparer ?

IPHIGENIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & ſemblez ſoupirer.
Tous vos regards ſur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous ſans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux :
Mais les tems ſont changés auſſi-bien que les lieux.
D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

IPHIGENIE.

Hé, mon pere, oubliez votre rang à ma vûe ;
Je prévois la rigueur d'un long éloignement,
N'oſez-vous ſans rougir être pere un moment ? . . .
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ma fille !

IPHIGENIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis, &c.

à propos le dessein de m'appeller en Aulide !

AGAMEMNON.

Ah, ma fille, j'ignore si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon pere, d'où vient cette froideur après avoir paru me voir si volontiers.

AGAMEMNON.

Accusez-en les soucis inséparables du rang que je tiens de Général & de Roi.

IPHIGÉNIE.

Ne pouvez-vous, hélas, vous dérober un moment à ces soucis, pour vous prêter à ma tendresse ?

AGAMEMNON.

Ne suis-je pas avec vous, ma fille ? vous m'occupez tout entier.

IPHIGÉNIE.

Déposez donc cet air de majesté qui me glace, & prenez un front serein.

AGAMEMNON.

Je le prends, ma fille ; mais ce n'est que pour un moment, & quand je vous vois.

IPHIGÉNIE.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré vous.

AGAMEMNON.

Que l'absence qui va nous séparer sera longue !

IPHIGÉNIE.

Quoi ? mon pere, que dites-vous ? je ne comprends point ce discours ; * mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets.

AGAMEMNON.

Cette discrétion & cette prudence redoublent mes chagrins.

IPHIGÉNIE.

Hé, comment donc voulez-vous que je parle pour ranimer votre joie ?

AGAMEMNON (*à part.*)

Ah ! je ne puis plus me contraindre... C'est assez, ma fille ; encore une fois je loue votre discrétion.

IPHIGÉNIE.

Laissez la guerre de Troye, & demeurez avec vos enfans.

AGAMEMNON.

Plût aux Dieux !... mais non, je ne puis ce que je veux ; & c'est là ma douleur.

---

* J'ai ajouté ce mot : c'est la pensée d'EURIPIDE : voyez la réponse d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE.

Périssent les guerres, & tous les maux que produit Menelas !

AGAMEMNON.

Ils en perdront d'autres après m'avoir perdu.

IPHIGÉNIE.

Quelle raison vous arrêtoit si longtems en Aulide, Seigneur ?

AGAMEMNON.

La même qui m'empêche encore d'en faire sortir l'armée.

IPHIGÉNIE.

* Où donc vous faudra-t-il chercher les Phrygiens ?

AGAMEMNON.

En des lieux où plût au Ciel que Paris ne fût jamais né.

IPHIGÉNIE.

Vous allez donc traverser les mers & m'abandonner.

AGAMEMNON.

Non, ma fille, vous m'accompagnerez.

---

* Mot à mot, *où dit-on qu'habitent les Phrygiens ?* Iphigénie ne devoit pas, ce semble, ignorer leur pays ; mais elle pouvoit ignorer en quel lieu il faudroit les chercher & les combattre. Et voilà au fonds ce que signifie le texte, *où sont à présent les Phrygiens ?*

IPHIGÉNIE.

* Ah que je me croirois heureuſe, ſi la bienſéance me permettoit de m'embarquer avec vous !

AGAMEMNON.

Quel ſouhait formez-vous... oui, ma fille, † vous paſſerez les eaux, n'en doutez point; alors vous pourrez vous ſouvenir d'un pere.

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je ſeule, ou avec la Reine.

AGAMEMNON.

Seule, ſans votre pere, ni votre mere.

---

* Il eſt bon de prier le lecteur une fois pour toutes, de vouloir bien oublier un moment notre ſiécle, & ſe tranſporter à celui d'EURIPIDE. Je n'examine point ſi les Anciens faiſoient mieux que nous de porter ſi loin la délicateſſe ſur les bienſéances à l'égard du ſexe. Mais enfin il n'étoit pas permis aux Dames de paroître dans les lieux où ſe trouvoient les armées, ni même de s'entretenir avec des hommes ſans des raiſons très-particulieres. On verra dans la ſuite combien ces bienſéances ont gêné notre Poëte, & de quelles précautions il a uſé quand il a été beſoin de paſſer par-deſſus.

† Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque eſt plus agréable dans le Grec.

IPHIGÉNIE.

J'entends votre penſée ; vous me deſtinez un hymen ailleurs.

AGAMEMNON.

N'en demandez pas plus. La bienſéance veut que vous ignoriez mes deſſeins.

IPHIGÉNIE.

Revenez donc au plutôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Certain ſacrifice différera mon départ.

IPHIGÉNIE.

Le ſecret de ce ſpectacle ſacré eſt réſervé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'eſt.

AGAMEMNON.

Vous le ſçaurez, ma fille. Vous y ſerez, & peu loin de l'autel.

IPHIGÉNIE.

Y chanterons-nous des hymnes ?

AGAMEMNON (*à part.*)

Elle eſt heureuſe au moins de ne pas m'entendre, & j'envie ſon bonheur.... retirez-vous Iphigénie, allez vous renfermer avec vos femmes. Le plaiſir de vous embraſſer me coûte bien cher, puiſqu'il doit être ſuivi d'une triſte & longue ſéparation. (*à part.*) O jeuneſſe, ô beauté, dignes d'un meilleur ſort ! ô

Troye, ô Hélene, quels maux avez-vous enfantés! c'en eſt trop : je me tais. Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs malgré moi, quand je t'embraſſe. Adieu, retire-toi.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Pardonnez, Madame, ces larmes, & cette pitié à la douleur de voir ma fille ſe ſéparer de moi pour ſuivre Achille. Cette ſéparation eſt heureuſe, il eſt vrai; mais il en coûte toujours à un pere, quand il livre à des mains étrangères des enfans élevés avec tant de ſoin ſous ſes yeux.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai point cette foibleſſe. Sçachez que ma douleur ne ſera pas moindre quand il faudra me ſéparer d'Iphigénie. Mais enfin il le faut. Son âge & la loi commune l'exigent. Venons à l'époux deſtiné. Vous me l'avez nommé. Apprenez-moi ſa naiſſance & ſon pays.

AGAMEMNON.

* Ægine étoit fille d'Aſopus...

* Ce détail généalogique étoit néceſſaire

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu, où quel mortel l'épousa?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils Eaque, Roi de l'isle Oenone. *

CLYTEMNESTRE.

Quelle postérité laissa ce Roi?

AGAMEMNON.

Pelée, celui-là même qui épousa la fille de Nerée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des Dieux, ou contre leur gré?

AGAMEMNON.

Jupiter la promit, & Nerée agréa cet hymen.

---

pour faire connoître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise, il ne sied pas mal dans EURIPIDE, non plus que dans HOMERE. On le fait à Clytemnestre qui n'en étoit pas instruite. Chose peu étonnante. Les femmes des Anciens se piquoient peu d'être sçavantes; elles ignoroient jusqu'au nom des hommes qui n'étoient pas leurs époux.

* Oenone ou Oenopie, isle du Golphe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Eaque la nomma Egine du nom de sa mere.

Æacus Æginam genitricis nomine dixit.
OVID. Metam. l. 7.

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célébré ? dans les abyſmes profonds de la mer ?

AGAMEMNON.

Non, la fête ſe paſſa ſur le mont Pélion * où demeuroit Chiron.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? dans le pays qu'on dit être habité pas les Centaures ? †

AGAMEMNON.

Là même. Les Dieux s'y trouverent pour célébrer cette fête.

CLYTEMNESTRE.

¶ Achille fût-il élevé par Pelée, ou bien par Thétis ?

---

* Mont entre le Golphe Pelaſgique & la mer Egée.

† Les Poëtes racontent que c'étoient des monſtres, moitié hommes, moitié chevaux, qui habitoient un canton de la Theſſalie. On ſçait que la Cavalerie Theſſalienne étoit la plus eſtimée de la Gréce : & c'eſt ce qui a donné naiſſance à cette Fable. Chiron fils de Saturne & de Philyra fut le plus célébre de tous, grand Aſtronome, grand Médecin, & d'une prudence conſommée : c'eſt lui qui eſt connu parmi les ſignes du Zodiaque, ſous le nom de Sagittaire. Il eſt un peu ſurprenant, quoiqu'en diſe le P. B. que Clytemneſtre ſoit ſi bien inſtruite ſur le fait de Chiron, & ne connoiſſe pas Achille. Note de l'Editeur.

¶ Les Anciens s'informoient de l'éducation

AGAMEMNON.

Le pere confia à Chiron l'éducation de son fils, de peur que le commerce des méchans ne corrompît ses mœurs.

CLYTEMNESTRE.

J'admire la sagesse de Chiron qui l'éleva, & plus encore celle de Pelée, qui choisit un si sage gouverneur.

AGAMEMNON.

Voilà l'époux que je destine à votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'est point à dédaigner. Dites-moi présentement quel climat de la Gréce il habite.

AGAMEMNON.

Vers le fleuve Apidanus dans les confins de la Phthie. *

CLYTEMNESTRE.

Amenera-t-il si loin Iphigénie ?

AGAMEMNON.

C'est à son époux à décider.

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils vivent heureux ! je consens à

---

autant que de la naissance pour juger des hommes.

* Phthie, capitale de la Phthiotide en Thessalie, entre le Golphe Pelasgique & le Golphe Maliaque.

cet hymen. Mais quand se fera-t-il ?

AGAMEMNON.

Quand l'astre de la nuit aura rempli tout son disque. *

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous eu soin d'immoler les victimes ordinaires à la Déesse qui préside aux mariages ?

AGAMEMNON.

J'en prendrai soin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferez-vous pas ensuite le banquet nuptial ?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où préparera-t-on le festin pour les Dames & pour moi ?

AGAMEMNON.

Ici proche les vaisseaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela est juste. † Si pourtant vous y

---

* A la pleine lune.

† Le Grec met *συνένεγκαι δ' ὅμως* ; CANTERUS traduit *confer tamen aliquid.* Que veut dire cela ? j'ai suivi BRODEAU qui traduit plus sensément *consentias modò*, & j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire

consentez *, je ferai....

AGAMEMNON.

Madame, sçavez-vous ce que vous devez faire ? je vous conjure de ne me pas refuser.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. † Ma complaisance vous est assez connue.

AGAMEMNON.

¶ C'est à moi de paroître dans les

Agamemnon. Cela me paroît plus heureux & plus naturel. Ma hardiesse à employer quelquefois ces sens suspendus est certainement justifiée par le texte même.

Note de l'Editeur.

* συνένεγκαι δ' ὅμως. Jamais συμφέρειν ne voulut dire *consentir ;* mais *apporter* ou *contribuer*. Ainsi, avec la permission de JEAN BRODEAU qui rend ces deux mots par ceux-ci, *consentias modò*, je suivrai la version commune & je traduirai : *confer tamen* (*aliquid.*) Et si l'on me demande avec le P. B. *que veut dire cela ?* je répondrai que cela signifie : Faites les avances, contribuez à la dépense, fournissez aux frais du festin. Cette idée n'est pas noble, je l'avoue ; mais est-ce au Traducteur à embellir son Auteur aux dépens de la vérité ?

† Je n'ai osé traduire *Obéissance ;* le terme est trop fort & trop choquant pour notre siécle.

Imitations de RACINE.

¶ AGAMEMNON.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée ;
Tout y ressent la guerre & non point l'hymenée.

lieux où Achille se trouvera; mais vous...

CLYTEMNESTRE.

Quoi, vous ferez sans moi ce que ma qualité de mere exige que je fasse ?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paroître.

Le tumulte d'un camp, Soldats, & Matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous ? laissez de vos femmes suivie
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui moi ? que remettant ma fille en d'autres bras
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas ?
Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui présentera ma fille à son époux ?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée...

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance,
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande;
Madame, je le veux, & je vous le commande.
Obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Où voulez-vous donc que soit alors la mere d'Iphigénie ?

AGAMEMNON.

A Argos. Partez, retournez vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte ! que j'abandonne Iphigénie ? & qui donc portera la torche nuptiale.

AGAMEMNON.

Moi.

CLYTEMNESTRE.

Vous ! la bienséance le défend, & vous ne l'ignorez pas.

AGAMEMNON.

La bienséance défend aussi que vous paroissiez au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mere présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui sont à Argos ne demeurent pas plus long-tems sans vous.

CLYTEMNESTRE.

Beau sujet de précipiter mon retour ! ne sont-elles pas renfermées dans le Palais ?

AGAMEMNON.

Madame, c'en eſt trop. Je le veux, partez, obéiſſez.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la Déeſſe d'Argos. * Les ſoins d'un pere vous regardent, laiſſez-moi en partage ceux d'une mere. Adieu.

SCENE V.

AGAMEMNON ſeul.

Hélas ! j'eſpérois écarter une mere. Vains efforts ! frivole eſpoir ! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je ſois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, & ſans pouvoir y réuſſir ! allons trouver Calchas, & conférons avec lui ſur le reméde qu'on doit apporter aux calamités de la Gréce, ſur les deſirs de Diane, & ſur mes malheurs. † Tout homme ſenſé doit choiſir une épouſe docile, ou n'en point avoir.

---

* Junon.

† La maxime eſt un peu crue. Mais elle eſt d'un Grec, & d'EURIPIDE.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

C'en eſt fait, l'armée Grecque verra les ondes du fleuve Simoïs : nos mille vaiſſeaux iront à Ilion ; & nos armes puniront cette ſuperbe Troye bâtie par Apollon, cette Troye où l'on dit que Caſſandre paroît les cheveux épars & couronnée de laurier, quand elle ſouffre les impreſſions du Dieu qui l'inſpire.

Il me ſemble déja voir les Troyens répandus ſur Pergame & ſur leurs murs s'épouvanter à la vûe de Mars & de ſon terrible équipage porté ſur nos mille vaiſſeaux. Il va s'approcher du Simoïs pour enlever à Priam la ſœur de Caſtor & de Pollux, & la ramener en Gréce entre les piques & les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage, environner Pergame & ſes tours, égorger les habitans, & cauſer bien des ſujets de larmes aux Troyennes, & à l'épouſe de Priam. Que la fiere Hélene regrettera

regrettera pour lors son époux trahi ! Dieux, éloignez de moi & de ma postérité, de pareils * malheurs. Ils serviront long-tems d'un funeste entretien aux riches Lydiennes & aux femmes des Phrygiens, qui se diront mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine : « Hélas, qui ne s'arrachera les cheveux » de douleur, en apprenant le déplora- » ble renversement de notre mourante » patrie ! elle périt, & pour qui ? pour » vous, cruelle Hélene, qu'on dit être » fille de Jupiter, qui sous la forme d'un » Cygne eut commerce avec Leda, si » pourtant les écrits des Poëtes ne sont » pas fabuleux. »

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE seul.

Où est le Général des Grecs? qui de vous ira l'avertir qu'Achille, fils de Pelée, l'attend? ... nous sommes rassem-

* Le Grec met ἐλπὶς, il signifie ici accident, malheur, infortune, ou du moins crainte, comme en Latin.

blés & retenus malheureusement sur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ses différens intérêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie & leurs maisons; les autres ont quitté leurs femmes & leurs enfans: tant est forte la passion de renverser Troye, qui réunit toute la Gréce sur ce rivage! ce n'est pas certes, sans une inspiration particuliere des Dieux. Après tout, je veux entretenir Agamemnon sur ce qui me touche; que chacun parle pour soi. J'ai quitté Pharsale * & mon pere Pelée. Pourquoi? pour être arrêté par les foibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes Thessaliens qui me pressent sans relâche, & me disent: « Achille, qu'attendons-nous? quel » terme prescrit-on à notre départ? faites promptement ce que vous avez » à faire, ou ramenez votre armée sans » vous laisser désormais abuser par les » délais des Atrides. »

* Ville de Thessalie, peu éloignée de Larisse. Elle devint depuis célébre par la défaite de Pompée.

SCENE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Généreux fils de Thétis, votre voix a passé jusqu'à moi dans ce Palais, & je suis sortie pour venir à votre rencontre.

ACHILLE.

* O saintes loix de la pudeur ! une femme d'une si rare beauté en ces lieux ! que vois-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue d'Achille, qui ne m'a point encore vûe, & je lui sçai gré de prendre les intérêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, Madame, qui êtes-vous ? pour-

* Je demande encore une fois quelque grace pour un siécle aussi scrupuleux que celui d'EURIPIDE. Nos idées plus libres sur l'article des bienséances, seront sans doute choquées de cette Scène. Qui le croiroit ? Achille porte la délicatesse jusqu'à s'étonner de voir une femme en Aulide où étoit l'armée, jusqu'à n'oser s'entretenir avec elle, jusqu'à refuser le gage ordinaire des meres qui marioient leurs filles, cérémonie qui consistoit à présenter la main à l'époux choisi ! Telle étoit la retenue du vieux tems.

quoi venir en des lieux où l'on ne voit que des gens armés ?

CLYTEMNESTRE.

Apprenez, pour vous rassurer sur mon arrivée en Aulide, que je suis Clytemnestre fille de Leda, & femme d'Agamemnon.

ACHILLE.

Pardonnez, Madame, à mon respect. Vous sçavez qu'il ne m'est pas permis de vous entretenir ici ; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc ? qui vous oblige à m'éviter ? recevez, en touchant cette main, le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

ACHILLE.

Que dites-vous, Madame ? je respecte trop Agamemnon votre époux....

CLYTEMNESTRE.

Que voulez-vous dire ? la coutume n'autorise-t-elle pas cette cérémonie & ce gage, puisque vous devez épouser ma fille ?

ACHILLE.

Que parlez-vous d'hymen ? certes ma surprise est grande... mais non ; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

CLYTEMNESTRE.

Votre surprise est excusable. La na-

ture inſpire à tous les hommes je ne ſçai quelle défiance des amis qu'on n'a point encore pratiqués, ſur-tout quand ils parlent d'hymen.

ACHILLE.

Mais, Madame, encore une fois, je ne comprends pas votre penſée. Je n'ai point recherché cet honneur, & les Atrides ne s'en ſont point ouverts à moi.

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt donc ce myſtère ? ſi mes diſcours vous étonnent, les vôtres ne me ſurprennent pas moins.

ACHILLE.

Je vous laiſſe à juger, Madame, qui de nous deux eſt dans l'erreur. C'eſt à chacun de nous à le voir : car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

CLYTEMNESTRE.

Ah, cela eſt indigne ! on m'engage à nouer un hymen chimérique. Quelle confuſion !

ACHILLE.

Quelqu'un, ſans doute, nous joue vous & moi. Mais, Madame, ne vous affligez point, & mépriſez tout ceci.

CLYTEMNESTRE.

Je me retire, Seigneur. Je ne puis déſormais ſoutenir votre préſence après

une mépriſe pareille, & un contre-tems qui me couvre de honte.

ACHILLE.

C'eſt plutôt à moi, Madame, à vous parler ainſi. Je vais trouver votre époux dans le Palais.

SCENE III.

Les mêmes, un VIEILLARD *à la porte du Palais.*

LE VIEILLARD.

* Arrêtez, illuſtre rejetton d'Eaque, & fils d'une Déeſſe. J'ai bien des choſes à vous dire, auſſi-bien qu'à vous, Madame.

ACHILLE.

Qui m'appelle d'une ſi étrange maniere?

LE VIEILLARD.

C'eſt un eſclave. Ce titre ne me permet pas de m'enorgueillir juſqu'au point....

ACHILLE.

A qui êtes-vous?... Cet homme n'eſt

---

* Ces cris & cette ſuſpenſion du Confident, qui va révéler le ſecret de ſon maître, font un effet admirable, & diſpoſent Clytemneſtre à croire une choſe qui paroîtroit d'ailleurs incroyable.

pas à moi. Agamemnon & moi n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon, à qui Tyndare m'a donné.

ACHILLE.

Parle : dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainſi ?

LE VIEILLARD.

Etes-vous ſeuls ? n'y a-t-il aucun témoin ?

CLYTEMNESTRE.

Parle hardiment, & ſors de ce Palais ; nous ſommes ſeuls.

LE VIEILLARD.

O fortune, favoriſe mes ſoins, & ſauve ceux que je veux ſauver.

ACHILLE.

Où aboutira un ſi étrange diſcours ? quel ſujet important le fait parler de la ſorte ?

CLYTEMNESTRE.

Ah, je te conjure, ne différe plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zéle pour vous & pour vos enfans, vous eſt-il bien connu, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Oui, je rends juſtice à ta fidélité. Je

ſçai que tu m'es attaché depuis long-tems.

LE VIEILLARD.

Vous ſouvient-il, Madame, qu'Agamemnon m'a reçû comme un homme à vous.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en ſouviens, te dis-je; je t'amenai à Argos, & tu m'as toujours ſervie.

LE VIEILLARD.

Il eſt donc juſte que ma fidélité pour vous l'emporte ſur celle que je dois à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le myſtère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un pere... doit tremper ſes mains... dans le ſang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu? va, malheureux Vieillard, tes diſcours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah, Princeſſe infortunée, tu porteras donc ta tête ſous le couteau fatal.

CLYTEMNESTRE.

(*à part.*) O plus malheureuſe mere!... quoi donc, Agamemnon a-t-il l'eſprit troublé?

LE VIEILLARD.

Non, si ce n'est sur ce qui touche Iphigénie ; il n'écoute plus la raison.

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite ?

LE VIEILLARD.

Il suit l'Oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuse navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où ?... (*à part*,) déplorable mere ! fille plus déplorable dont un pere veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troye, pour recouvrer Hélene.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Hélene seroit donc payé du sang d'Iphigénie !

LE VIEILLARD.

Voilà le mystère dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos ?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, je t'ai donc amenée pour mourir ! *

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jettées l'une & l'autre dans ces malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Je ſuis perdue : je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triſte reſſource que celle des larmes pour une mere qui perd ſes enfans !

CLYTEMNESTRE.

Mais, dis-moi, d'où ſçais-tu cela ? qui te l'a dit ?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une ſeconde lettre....

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner, ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le Roi étoit redevenu pere.

Note de l'Editeur.

* Le Grec porte : καὶ σὲ, καὶ μήτηρ σέθεν. Il falloit donc traduire : » Pour mourir toutes » deux du même coup qui te frappera. »

CLYTEMNESTRE.

Ah, malheureux, d'où vient ne m'as-tu pas rendu cette lettre ?

LE VIEILLARD.

Menelas me l'a enlevée. Il eſt l'auteur de tous vos maux. *

CLYTEMNESTRE.

Fils de Pelée, fils de Thétis, vous entendez, & vous gardez le ſilence !

ACHILLE.

J'entends, Madame. Ce qui vous touche m'afflige, & ce qui me regarde m'indigne.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille ſous le prétexte trompeur de votre hymen !

ACHILLE.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

CLYTEMNESTRE.

† Et moi je ne rougirai point d'embraſſer vos genoux ; mortelle, je puis

---

* Le Vieillard ſe retire.

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. V.*

† CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune :
Ce triſte abbaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mere à vos pieds peut tomber ſans rougir.

implorer le fils d'une Divinité? Non, (souffrez-le, Seigneur,) je suis mere, & je parle en faveur d'une fille. Laissez-vous toucher par des noms si chers. C'est votre épouse; hélas, elle a dû l'être, & vainement je m'en suis flattée: mais enfin c'est pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs; triste effet de mes soins! j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refusoit son secours! ah, Seigneur, vous ne l'avez point épousée; mais vous avez du moins été appellé l'époux de cette déplorable Princesse. Par cette main que je touche, par le doux nom de mere, (car je n'ose implorer votre nom qui m'a perdue,) je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes seul en ces lieux notre asyle, notre ami, & le Dieu que j'implore. Il ne nous reste que vous. Que peut une femme

---

C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée:
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
Embrasser les Autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux,
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux, &c.

seule contre un Roi barbare, & contre une armée féroce & intraitable ? pardonnez ce terme à mon désespoir ; * je rends d'ailleurs justice à sa valeur. Osez nous prêter une main secourable, & nous sommes sauvées ; mais si vous nous abandonnez, c'en est fait d'Iphigénie & de moi.

LE CHŒUR.

Chose étrange qu'une mere ! à quelles extrêmités ne la porte point sa tendresse ? c'est un instinct commun à toutes les meres, que celui de secourir leurs enfans.

ACHILLE.

Mon courage ira plus loin. Modeste dans la prospérité, je sçais m'attendrir sur les malheurs d'autrui.

---

* Clytemnestre appelle l'armée des Grecs féroce & intraitable : elle ajoute, χρήσιμος δ' ὅπου θέλωσιν, *utile pourtant quand elle veut*, sans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée : autrement ce seroit une fadeur qui gâteroit cet excellent morceau. Cela étant, on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la pensée plutôt que l'expression : *traduttore traditore*, dit le proverbe Italien ; je crains de n'avoir été que trop fidéle à mon original, à ses dépens & aux miens.

LE CHŒUR.

Tel est le caractère des Héros & des Sages. La prudence est leur guide.

ACHILLE.

* Il est des conjonctures où il siéroit mal d'être trop modéré : il en est d'autres où l'on ne sçauroit l'être trop. Elevé dans le sein du respectable Chiron, j'ai puisé dans ses leçons une humeur libre & sincère. Prêt d'obéir aux Atrides quand leurs commandemens seront justes, je sçaurai leur tenir tête quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté, que je signalerai par mes exploits, je porterai à Troye, comme en Aulide,

---

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VI.*

* ACHILLE à IPHIGENIE.

Madame, je me tais & demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille.
Une mere pour vous croit devoir me prier :
Une Reine à mes pieds se vient humilier,
Et me deshonorant par d injustes allarmes
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! sans doute, on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde, & quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à la foi le cruel stratagême,
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même, &c.

un cœur indépendant. Comptez, Madame, comptez sur mon secours. C'est trop souffrir d'un époux & de ceux qui vous sont unis par le sang. Attendez de moi tout ce qu'on peut attendre d'un Prince, jeune à la vérité, mais trop sensible à vos malheurs pour ne s'y pas intéresser. Non, non, votre fille ne mourra point; le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une Princesse qui a dû être à moi. Je ne souffrirai pas que le barbare abuse plus long-tems de mon nom pour voiler une perfidie. Quoi, le nom d'Achille trancheroit les jours d'Iphigénie! hélas! j'ai levé le fer sur sa tête: non. Son pere seul est son bourreau. Mais je ne croirois pas mes mains innocentes, si le prétexte de mon hymen faisoit périr une Princesse opprimée qui mérite un sort plus heureux. Je serois le plus méchant des Grecs, & le dernier des hommes, sans en excepter Menelas; enfin je ne serois plus le fils de Thétis, mais d'une Furie, si je devenois le ministre de la barbarie d'Agamemnon. Rassurez-vous, Madame, & comptez que * Sypile, d'où les Atrides

* Sypile étoit une ville de Lydie où demeuroit Tantale pere de Niobe, de qui Agamem-

tirent leur origine, sera toujours célébre, & que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacriléges sur votre fille. Il n'en fera rien. J'en jure par le Dieu Nerée qui vit sous les eaux, par cet illustre pere de la Déesse dont je tiens le jour. Que le Devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces Prophétes audacieux? des gens vils, qui disent par conjecture & par hazard le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des événemens. Au reste, Madame, ne pensez pas qu'un intérêt qui m'est cher me fasse agir. Je puis m'en flatter, plusieurs Princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul dont me couvre Agamemnon, suffiroit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler, & m'autoriser à aimer Iphigénie? j'aurois été assez heureux, Madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutoit-il la tendresse d'un époux? ah!

---

non & Menelas tiroient leur origine. Je dois à BARNÉS l'interpretation de cette pensée, c'est-à-dire, la comparaison de Sypile avec la patrie d'Achille. Les autres Commentateurs n'ont pas pris le sens.

eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Gréce l'eût demandé, j'ose le dire, Madame,* Achille auroit pû se résoudre à sacrifier son amour au bien public. Mais, je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides. Il m'est pourtant aisé de leur faire sentir que je puis les servir ou leur nuire. Cette épée que je vas teindre de sang † avant que de la plonger dans le sein des Troyens, me répondra de quiconque auroit l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyez en repos, Madame, vous m'avez imploré comme un Dieu; je ne le suis pas : ¶ mais je sçaurai le devenir pour vous.

---

* Cela paroîtra peu galant. Mais Achille n'est ni François, ni héros de Roman. La fierté est plus de son caractère que l'amour. Voyez le paralléle de l'Iphigénie Grecque & Françoise, vers la fin.

† Dans la Tragédie Grecque, la proposition d'Achille n'est pas absolue; elle est conditionnelle. » Ce fer, dit-il en montrant son » épée, avant que de se plonger dans le cœur » des Troyens, pourroit rougir de quelque » autre sang, si l'on entreprenoit de me ravir » Iphigénie. » Note de l'Editeur.

¶ Canterus & les autres Commentateurs traduisent ainsi, ἀλλὰ ὅμως γενήσομαι, *je ne suis pas Dieu, mais peut-être le deviendrai-je.* Ce

LE CHŒUR.

O Achille, ces généreux sentimens sont bien dignes de vous & de la Déesse qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur, que dois-je faire? je ne puis trop louer votre générosité. La reconnoissance l'exige; mais la crainte de vous déplaire me retient. Je sçai combien les louanges déplaisent aux héros. Je rougis cependant de n'avoir à vous présenter que des larmes: quel entretien pour Achille, que le triste récit des maux, qui se font sentir à moi seule, & qui ne passent point jusqu'à lui. Que dis-je? pardonnez; quand on est assez généreux pour se prêter aux afflictions des autres, on les ressent comme eux. Continuez donc, Seigneur, de vous attendrir sur le sort d'une mere indignement traitée; je m'étois flattée d'avoir un fils dans Achille. Mon espérance a été vaine: voilà mon premier malheur. Mais d'un autre côté, * quel funeste présage

---

qui est d'un froid à glacer. EURIPIDE n'a point dit une sottise pareille. Il a sous-entendu *toi*, *je le deviendrai pour vous*. Le lecteur fin jugera si j'ai eu tort de penser ainsi.

Note de l'Editeur.

* [Ajoutez] » pour la Princesse que vous » épouserez, que la mort de celle qui vous fut

pour votre hymen, que la mort de l'épouse qui vous fut destinée ? ce second malheur intéresse l'époux aussi-bien que la mere. Enfin qu'ajouterois-je à vos paroles ? votre discours comprend tout, &, comme vous l'avez dit, le sort de ma fille ne dépend que de vous. Souhaitez-vous, Seigneur, qu'elle vienne tomber à vos pieds ? Quoique les loix de l'exacte bienséance semblent le défendre, vous la verrez, si vous l'ordonnez, paroître en votre présence avec cette noble pudeur qui éclatte sur son front. Du moins en son absence, accordez à la mere ce que la fille obtiendroit de vous.

ACHILLE.

Qu'elle reste dans son appartement ;

» d'abord destinée ! » C'est un trait de superstition Païenne. Le Traducteur ajoute ensuite quelques phrases de son invention. Clytemnestre dit précisément : » Vous avez bien commencé votre discours, généreux Achille, » vous l'avez encore mieux conclu ; il ne tient » qu'à vous en effet de sauver ma fille. » On peut voir par la suite que l'Achille d'Euripide ne fait pas de grands efforts de valeur pour sauver Iphigénie : c'est un défaut du Poëte Grec qu'a évité RACINE, ou, si l'on veut, c'est ce qui montre la différence des tems & des mœurs.

je ne veux point gêner sa modestie.

CLYTEMNESTRE.

Il est juste, Seigneur, qu'elle vienne en rougissant rendre grace à son libérateur.

ACHILLE.

Gardez-vous encore une fois, Madame, de l'amener en ma présence. Evitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorez-vous les entretiens d'une armée nombreuse & oisive? je vous l'ai déja dit, Madame, sans cette inutile démarche, je n'en serai pas moins ardent à vous servir. En dût-il coûter des combats pour finir vos malheurs, le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre espérance, & si je ne vous rends votre fille, * puisse-je périr!

CLYTEMNESTRE.

Vivez, Seigneur, & faites toujours des heureux.

ACHILLE.

Madame, pour réussir plus sûrement dans notre dessein, daignez encore m'écouter.

---

* Le texte ajoute, *si au-contraire je la sauve, je ne périrai pas.* Cet allongement qui est gracieux dans le Grec, seroit insupportable en François. Les auteurs Grecs ne manquent guère ces sortes d'alternatives.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, Seigneur, je vous écoute avec le plus grand plaisir du monde.

ACHILLE.

Tâchons d'abord d'engager Agamemnon à reprendre des sentimens de pere.

CLYTEMNESTRE.

Nous le tenterons en vain. Il est foible; il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais enfin, on peut opposer raisons à raisons.

CLYTEMNESTRE.

Foible espoir! ordonnez cependant, Seigneur, & j'agirai.

ACHILLE.

* Je vous conseille, Madame, d'aller d'abord vous jetter à ses pieds, pour le détourner d'immoler sa fille. S'il est sourd à vos cris, revenez à moi. Si au

---

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VII.*

* ACHILLE à CLYTEMNESTRE & IPHIGENIE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire;
Donnez-lui l'une & l'autre un conseil salutaire:
Rappellez sa raison, persuadez-le bien
Pour vous, pour mon repos, & sur-tout pour le sien.
Je perds trop de momens en des discours frivoles:
Il faut des actions & non pas des paroles.

contraire il se rend à vos larmes, mon secours deviendra inutile. Iphigénie sera délivrée, j'en serai plus disposé à ne pas haïr Agamemnon, & moins blâmé des Grecs, pour avoir usé de douceur plutôt que de violence. Enfin vous jouirez du plaisir d'être sortie de cet embarras, au contentement des personnes qui vous sont chères, à votre satisfaction, & sans le secours de mon bras.

CLYTEMNESTRE.

* La sagesse dicte vos conseils, Seigneur : je m'y rends. Mais si je ne réussis pas, où reverrai-je Achille ? où retrouverai-je ce bras, ce ferme appui dans mes maux ?

ACHILLE.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, Madame ; je paroîtrai, quand il en sera tems, & je vous épargnerai le chagrin & la confusion de porter vos larmes au milieu d'une armée. Ce seroit dégrader une Reine, la fille du grand Tyndare, nom si respecté des Grecs.

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. V.*

* Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter :
A mon perfide époux, je cours me présenter,
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime :
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.

CLYTEMNESTRE.

Allez, Seigneur, servez-moi de guide en cette entreprise. Il est de mon intérêt de vous seconder. Du reste s'il est des Dieux rémunérateurs de la justice, (& s'il n'en étoit pas, que deviendroient nos laborieuses vertus ?) puissent-ils vous combler de leurs biens !

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

* Quelle différence, grands Dieux, entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigénie ! en faveur de la Déesse, avec quelle grace ne parut pas Hymenée, si souvent chanté sur la flûte Lybienne, sur le luth ami des danses, & sur les chalumeaux ! Que les sons de ces instrumens furent alors gracieux, quand les Pierides aux beaux cheveux se trouverent sur le mont Pélion aux nôces de Pelée ! ornées de brodequins d'or, elles frappoient la terre en cadence d'un pied *Strophe.*

* Cette addition naît du Sujet. C'est le fonds de tout l'Interméde.

léger. Elles chantoient divinement, & dans leurs chants elles confondoient les noms de Pelée & de Thétis. Cette fête embellissoit la forêt de Pélion & les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganiméde, favori de Jupiter, versoit le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nerée dansoient autour des époux.

Anti-strophe. La troupe Equestre des Centaures accourût avec des * fléches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des Dieux, & la joye que répandoit Bacchus avec le vin, les attiroit. Les filles de Thessalie éleverent au ciel par leurs cris redoublés, la Déesse Thétis comme un Astre naissant. Apollon qui voit l'avenir, & Chiron qui connoît l'origine des Muses, annoncerent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devoit un jour, avec ses Myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam; qu'il y paroîtroit revêtu des armes fabri-

Note de l'Editeur. * On ne dit pas, *des fléches de bois* pour marquer des fléches dont la tige est de bois. ἀνὲρ δ' ἰλάπισι, *cum abiegnis telis*. Il faut dire: les Centaures armés de leurs fléches.

quées

quées par Vulcain, préſent que doit lui faire un jour ſa divine mere. * Enfin les Dieux célébrerent les louanges † de l'amante & celles de l'amant.

Pour vous, triſte Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le couteau ſacré dans votre ſein; votre ſort ſera ſemblable à celui d'une tendre geniſſe ſortie *Epode.*

---

* Barnés donne un autre ſens à cette phraſe. Le πρώτας Grec veut dire, ſelon lui, que les Dieux *célébrerent les nôces de Thétis, comme étant la principale des Néréïdes & l'hymenée de Pelée.* J'ai trouvé un ſens plus naturel & plus délicat. Thétis étoit Déeſſe, Pelée étoit mortel: il paroiſſoit juſte que les louanges de l'épouſe précédaſſent celles de l'époux.

† S'il étoit parlé de louanges dans le texte Grec, l'obſervation du P. B ſeroit heureuſe & juſte. Mais le Chœur ne fait ici mention que de nôces & d'hymenée, γάμων, ὑμεναίους. Or il eſt abſurde de dire que les Dieux célébrerent le mariage de Thétis d'abord, & enſuite celui de Pelée, comme ſi ce n'eût pas été le même. La Note de Josué Barnés n'eſt donc pas ſi peu judicieuſe, quand il entend par πρώτας ou πρώτης, la principale, ou ſi l'on veut, l'aînée des Néréïdes. Sans doute qu'en qualité de Déeſſe, elle eſt par-tout nommée la premiere, *Thétis & Pélée;* mais cela ne fait rien à notre queſtion. Note de l'Editeur.

du fonds d'une grotte, errante sur les montagnes, & nourrie au son des instrumens champêtres. Ainsi élevée dans les bras d'une mere qui vous destinoit un doux hymen chez les Argiens, vous serez leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les charmes de la pudeur & de la vertu ? hélas ! dans le siécle où nous sommes, l'impiété est en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu est foulée aux pieds. L'injustice triomphe de l'équité ; & voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colère vengeresse des Dieux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE seule.

Hélas, je le cherche en vain. Vainement je sors du Palais pour le trouver.*

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VII.*

* CLYTEMNESTRE à ACHILLE.
Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez :
Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
Il me fait de l'Autel refuser le passage, &c.

Mon barbare époux ne revient point ! cependant ma fille éplorée s'abandonne aux regrets & aux gémissemens depuis qu'elle a appris le sort que lui prépare son pere. Mais le voici ce pere cruel qui doit impitoyablement égorger ses enfans.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Ah, Madame, je vous rencontre à propos hors du Palais, & sans témoins. J'ai bien des choses à dire à une mere, qu'il est bon que votre fille n'entende pas.

CLYTEMNESTRE.

Quel est ce nouveau mystère ?

AGAMEMNON.

* Envoyez votre fille seule avec moi au sacrifice. Tout est préparé, l'eau lustrale, les gâteaux d'immolation, le feu sacré où l'on doit les jetter, & les victimes, dont le sang doit couler en

---

Imitations de RACINE. *Act. VI. Sc. III.*

* AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'Autel est paré :
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

l'honneur de Diane, avant l'hymen d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

* Vos paroles ſont juſtes; mais comment nommer votre conduite? ſortez, ma fille, paroiſſez: vous ſçavez les deſſeins d'un pere. Il ſuffit. Apportez ſous vos voiles Oreſte votre frere. La voici, Seigneur, prête à vous obéir. Ecoutez-la. Je parlerai enſuite ſur ſes intérêts & les miens.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Ma fille... mais d'où viennent ces larmes & ces triſtes regards? vous baiſ-

---

Ibid. *Scene IV.*

† CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille; on n'attend plus que vous.
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? quel diſcours! ma fille vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés.
Quel trouble! mais tout pleure, & la fille & la mere.
Ah, malheureux, Arcas, tu m'as trahi....

ſez les yeux, & vous les couvrez de vos voiles !

IPHIGÉNIE.

Dieux ! par où commencer le récit de mes infortunes ? * le † préſent, le paſſé, l'avenir, tout m'accable & confond mes penſées !

AGAMEMNON.

Que vois-je ? d'où viennent ce trouble & cette confuſion ? elles ſemblent s'accorder à m'effrayer : tout paroît éperdu, & la fille & la mere !

---

* Ici le Traducteur corrige EURIPIDE, & il a raiſon ; mais il ne le rend pas. Je penſe qu'on pouvoit conſerver le ſens, ſans tomber dans l'ineptie, en faiſant dire à Iphigénie : » Les autres peuvent garder quelque ordre dans » leurs diſcours. Mais la multitude de mes » infortunes eſt ſi grande, que je ne ſçais par » où commencer. » Note de l'Editeur.

† Voici le Grec, ἅπασι γὰρ πρώτοισι χρήσασθαι πόρῳ, καὶν ὑσάτοισι, καὶν Πέρσοισι παντυχῆ, c'eſt-à-dire, ſelon tous les Interprétes : *car en tout diſcours il faut un commencement, un milieu, & une fin.* Ce n'eſt point ainſi que la douleur parle. N'eſt-il pas plus ſenſé de croire qu'Iphigénie veut dire, *je ne ſçai par où commencer le récit de mes infortunes, s'il faut les rapporter toutes, les premieres, les dernieres, & les autres*, c'eſt-à-dire, *le paſſé, le préſent, & l'avenir ;* ce qui revient au tour que j'ai choiſi.

CLYTEMNESTRE.

Répondez, Agamemnon, à ce que je vais vous demander; mais répondez sans artifice.

AGAMEMNON.

Parlez, Madame; je répondrai comme je dois.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous résolu, cruel, d'égorger votre fille, & la mienne?

AGAMEMNON.

Ah Ciel!... quelle affreuse parole vous est échappée! quel soupçon, Madame!

CLYTEMNESTRE.

Encore une fois, Seigneur, répondez à cette question.

AGAMEMNON.

Madame, faites des questions moins étranges, & je vous répondrai.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en tiens à celle-ci. Ne vous écartez point.

AGAMEMNON.

O Fortune, ô Destin, ô Génie, auteur de mes maux!

CLYTEMNESTRE.

C'est le même Génie pour ma fille & pour moi. Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame, de quoi vous plaignez-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Ah, barbare, osez-vous le demander ? Votre artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON *à part.*

Malheureux, je suis trahi !

CLYTEMNESTRE.

* Que sert de feindre : je sçai tout, on m'a tout révélé. Ce silence même, ces sanglots, ces soupirs, tout avoue votre perfidie.

AGAMEMNON *à part.*

Je suis réduit à me taire. C'en est trop d'ajouter l'imposture à mes autres malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez-moi ; je vais parler à mon tour ; mais sans déguisement, & sans énigme. Quel époux ai-je trouvé dans Agamemnon ? un ravisseur qui m'enléve contre mon gré, après avoir tué † Tan-

---

Imitations de RACINE. *Act. IV. Sc. IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse, &c.

† HOMERE a cru que Clytemnestre avoit été mariée en premieres nôces au Roi Agamemnon. EURIPIDE a pensé autrement, puis-

tale mon premier époux, après avoir arraché de mon sein un fils, après l'avoir écrasé en le précipitant à mes yeux. Mes freres, Castor & Pollux, vous déclarent la guerre pour me venger; vous tombez aux genoux de Tyndare : ce généreux Vieillard vous dérobe à ma vengeance; j'oublie le passé; je reviens à vous. Témoin de ma conduite * irréprochable, depuis ce retour vous me rendrez justice. Mes complaisances & vos richesses accrues par mes soins vous ont fait regarder comme le plus heureux des mortels au-dedans & au-dehors. Un sort tel que le vôtre est bien rare & bien digne d'envie : enfin pour couronner cette félicité, je vous donne trois filles avec cet enfant chéri; & pour ré-

---

qu'il lui donne Tantale pour époux avant Agamemnon. EUSTATHE, *sur le livre II. de l'Iliade.* BARNÉS ajoute, avec raison, que ce Tantale étoit autre que le pere de Pélops, & le grand-pere d'Agamemnon. Cela est visible. C'étoit le fils de Thyeste.

* Clytemnestre n'eût pas lieu dans la suite de se vanter ainsi de sa fidélité. Ces reproches montrent qu'elle s'en repentoit peut-être déja. L'amour d'Egisthe & le meurtre d'Agamemnon, vengerent depuis les crimes qu'elle avoit reprochés à cet époux malheureux.

compense de tant de biens, vous m'ôtez Iphigénie. Mais si l'on vous demande pourquoi vous l'immolez, dites-moi, que pourrez-vous répondre ? vous gardez le silence ! je vais parler pour vous. C'est afin de rendre Hélene à Menelas. * Il est beau en effet de payer le retour d'une ingrate du sang innocent de nos enfans, & de racheter ce que nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah, cruel, si la guerre de Troye te contraint de m'abandonner, si ton absence dure, quels seront mes sentimens dans ma triste solitude, quand je redemanderai vainement Iphigénie aux lieux qu'elle habitoit autrefois, quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles, privées pour jamais de la revoir ! « O ma fille, ma » chere fille, m'écrierai-je, c'est ton

---

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Si du crime d'Hélene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imputer la peine de son crime ;
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

» pere, oui c'eſt ton pere ſeul qui t'a » fait périr. Tel eſt le prix & l'exemple » funeſte qu'il laiſſe à ſa famille. » Non, * barbare, non je ne ſçai dans ma fureur, qui m'empêchera moi & mes filles de faire retomber ſur toi le ſort que tu nous prépares. Mais que dis-je ? ah, Seigneur, n'irritez pas une mere en furie, & ne la forcez pas de vous haïr. Vous immolerez votre fille ! hé, quelles prieres ferez-vous aux Dieux en la ſacrifiant ? que leur demanderez-vous donc ſi vous égorgez vos enfans ? ſera-ce votre retour ? retour auſſi fatal que votre départ aura été honteux. Dois-je le ſouhaiter & le demander pour vous ? quelle idée aurois-je des Dieux, ſi je les implorois pour un parricide ? mais je veux que vous l'obteniez ; revenu dans Argos, que ferez-vous ? irez-vous embraſſer vos enfans ? hé, ne vous privez-vous pas de cette conſolation ? qui d'entr'eux oſera regarder un pere qui les

---

Note de l'Editeur.

* Clytemneſtre dans Euripide ménage un peu plus les termes.

δεξοιμεθα δεξιν, ἥν σε δέξασθαι χρεών.

» Eh ! qui ſçait, qui ſçait ſi votre épouſe & » vos filles ne vous feront pas, à votre retour, » la réception que vous méritez ? »

assassine de sang froid ? vous ne répondez point.... je le voi, votre silence approuve mes raisons. Allons plus loin. * Vous sied-t-il de n'aimer que le titre de Général & de Roi ? ne deviez-vous pas parler aux Grecs en pere. Que ne leur disiez-vous : « O Grecs, vous souhaitez d'aller à Troye ; j'y consens. » que le sort décide qui de nous doit » immoler sa fille... » L'intérêt étant commun, le péril devoit l'être. Falloit-il que vous fussiez le leul à donner une victime à la Gréce ? n'étoit-il pas plus juste que Menelas sacrifiât Hermione pour une mere dont l'intérêt le demande ? quoi, ma vertu & ma fidélité seront récompensées par la perte de ma fille, tandis que la perfide, la coupable Hélene, plus heureuse que moi, ramenera la sienne triomphante & adorée à Spar-

---

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Mais non : l'amour d'un frere, & son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de regner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez, &c.

te ? répondez à mes raisons, si vous les trouvez peu justes. Si au contraire vous en sentez la force & l'équité, revenu à vous-même, rendez-moi, rendez-vous Iphigénie.

LE CHŒUR.

Laissez-vous fléchir, ô Agamemnon. Il est beau de conserver & d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

IPHIGÉNIE.

* O mon pere, si j'avois l'éloquence d'Orphée & l'art d'enchanter les rochers pour les forcer, à me suivre; si j'avois le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurois recours à ce moyen pour toucher une pere. Mais hélas, je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs, c'est tout ce que je puis. Suppliante à vos pieds, je n'ai pour ma défense que le titre de votre fille. Ne me ravissez pas le jour que j'ai reçû de vous, tandis que je puis en goûter la douceur, & ne me forcez pas avant le tems de voir la région souter-

* Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étoient naturellement harangueurs.

raine des morts. * C'eſt moi qui la premiere vous appellai du doux nom de pere, & que vous honorâtes du tendre nom de votre fille : c'eſt moi qui paſſant la premiere dans vos bras, épuiſai la tendreſſe paternelle par mille careſſes réciproques. Hélas, vous me diſiez alors, « ô ma fille, aurai-je un jour le bonheur » de te voir floriſſante & révérée dans » la maiſon d'un époux heureux & di- » gne de moi ? » attachée à votre ſein, & baiſant cet auguſte viſage que je touche à préſent de mes mains, « ah, mon » pere, diſois-je à mon tour, mon cher » pere, jouirai-je du plaiſir de vous » recevoir un jour dans mon Palais, & » de rendre à votre vieilleſſe la recon- » noiſſance dûe à une pénible éduca- » tion ? » Ces tendres entretiens ſont toujours préſens à mon eſprit : hélas, ils ſont ſortis de votre mémoire, &

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* IPHIGENIE.

Fille d'Agamemnon c'eſt moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
C'eſt moi, qui ſi long-tems le plaiſir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes.

vous ne ſongez plus qu'à me donner la mort. Ah, Seigneur, quittez cette affreuſe penſée, je vous en conjure par les manes de Pelops & d'Atrée, par une mere qui m'a enfantée avec douleur, & qui ſouffre à mon ſujet les plus vives douleurs d'un ſecond enfantement. Que m'importe l'hymen de Paris & d'Hélene, auquel vous me ſacrifiez ? jettez du moins un regard ſur moi ; pourquoi détourner les yeux ? laiſſez-moi jouir de votre vûe & de vos embraſſemens ; ſi mes prieres ne vous fléchiſſent pas, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance, ô mon frere, me ſera d'un foible ſecours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un pere ; ſauve-moi du trépas. Oui, un âge ſi tendre eſt ſuſceptible de ſentiment & de compaſſion. Vous le voyez, mon pere, * le ſilence de cet enfant parle en ma faveur. Laiſſez agir l'amour & la pitié. Nous vous en con-

Note de l'Editeur.

* Le ſilence du petit Oreſte ſeroit peu de choſe. Sans doute que l'enfant fait ici quelques démonſtrations : il pleure, il crie, il tend les bras, il jette des regards tendres &c. Il faut donc traduire : » Vous le voyez, mon pere : ſans » pouvoir exprimer ce qu'il ſent, ce tendre en- » fant vous ſollicite en ma faveur. »

jurons par votre auguſte viſage. Vous voyez à vos genoux deux ſupplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterez-vous? enfin pour faire évanouir tous vos prétextes, ſongez que rien n'eſt plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur ſeule peut rendre celle-ci ſouhaitable. Une vie malheureuſe eſt même plus priſée qu'une glorieuſe mort.

LE CHŒUR.

Miſérable Hélene, dans quelle confuſion ta perfidie jette les Atrides & leurs enfans!

AGAMEMNON.

* Je ſerois le plus inſenſé des humains, ſi je n'aimois tendrement mes enfans. Mon cœur n'eſt pas inſenſible, vous m'en devez croire. Mais je ſçai juſqu'où doit aller la pitié. Il m'eſt dur ſans doute d'en venir à cette cruelle extrémité; mais, Madame, il eſt plus dangereux de m'en exempter. Tel eſt mon malheur; il le faut. Conſidérez, je vous prie, ce nombre prodi-

---

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* AGAMEMNON.

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.... &c.

gieux de vaisseaux, & ces Rois puissans à qui Troye devient inaccessible & imprenable, si Iphigénie ne meurt, suivant l'Oracle de Calchas. Le desir qui les anime à traverser au plutôt les mers est une sorte de fureur. Ils brûlent de passer dans cette terre barbare, & d'exterminer les ravisseurs de nos femmes. Si j'élude l'Oracle, cette armée furieuse viendra, n'en doutez point, égorger mes filles jusques dans Argos. Ni vous, ni moi, Madame, ne serons épargnés. Au reste, ma fille, ce n'est point Menelas qui m'asservit à ses projets. Ses sentimens ne sont pas la régle des miens. C'est à la Gréce que je vous immole. Je le fais à regret. Mais il faut céder à la nécessité. Il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendresse & de votre sang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laissent pas les ravisseurs impunis.

* SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare ! il fuit & te livre à la mort : ô ma fille ! ô étrangères, ô mere infortunée !

IPHIGÉNIE.

† ¶ Les mêmes plaintes conviennent à ma fortune. O ma mere, ô Clytemnef-

---

* EURIPIDE change dans cette Scène la mesure du vers, aussi-bien que dans la VII. & VIII. du même Acte, & dans tous les Chœurs. La cadence qu'il prend ici est plus courte, plus vive, & plus propre à exprimer la douleur. J'ai tâché d'y ajuster mes expressions, autant qu'il m'a été possible. Il faut encore observer dans cette Scène la situation de Clytemnestre, qui doit être tombée entre les mains de ses femmes comme une personne pénétrée de la plus vive douleur.

† En cet endroit le P. B. a bien traduit & mal repris. τὰυτο μέλος ne veut nullement dire, *la même mesure de vers*, ce qui seroit d'un froid insoutenable : mais *idem carmen lugubre*, *miserabile carmen*, comme dit VIRGILE : les mêmes plaintes, les mêmes chants funébres. Toute la Note porte donc à faux. Note de l'Editeur.

¶ EURIPIDE dit, *la même mesure de vers*

tre ! hélas, je ne verrai plus la lumiere du Soleil. Il m'éclaire pour la derniere fois. Forêts de Phrygie, montagnes d'Ida, où Priam exposa Paris arraché du sein de sa mere, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'acheviez-vous sa triste destinée ! pourquoi devenu berger a-t-il pû conduire ses troupeaux sur les bords d'une claire fontaine, & dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les Déesses ? hélas, elles y vinrent pour mon malheur. Venus fiere de son empire sur les cœurs, Pallas & Junon, l'une comptant sur sa valeur, l'autre sur sa qualité d'épouse de Jupiter, se disputerent entr'elles le prix de la beauté en présence de mercure. Jugement odieux de Paris, tu fais la gloire des Grecs, & tu me causes la mort.

LE CHŒUR.

Il n'est que trop vrai, aimable Iphigénie, c'est afin d'ouvrir le chemin d'Ilion que Diane vous choisit pour victime.

---

convient à ma fortune. C'est une vraie faute. L'Acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage qu'il employe pour flatter plus agréablement l'oreille, passe insensiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigénie elle-même, & non pas le Poëte.

IPHIGÉNIE.

O Clytemneſtre, ô ma mere, ce qui m'accable de douleur, c'eſt que celui qui m'a donné le jour m'abandonne & me trahit.... Que je ſuis malheureuſe d'avoir vû Hélene ! Pour elle je meurs, & je meurs par les cruelles mains d'un pere qui ſe dépouille à mon égard de tout ſentiment d'humanité... Non, l'Aulide ne devoit jamais recevoir dans ſes ports les vaiſſeaux des Grecs. Vents, auteurs de mes maux, vous deviez porter la flotte à Troye, & non pas la retenir ſur l'Euripe... * Mais le maître des vents, le Dieu Jupiter diſpoſe à ſon gré de leur ſouffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns, peu propice aux autres, il donne à ceux-ci une courſe heureuſe, il arrête ceux-là dans le port ; il diſpenſe la joie & la douleur comme il lui plaît. Que la deſtinée des foibles humains eſt déplorable ! falloit-il encore ajouter la mort à leurs calamités !

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, la fille de Tyndare eſt

---

* Cette ſentence, outre ſon ſens propre, renferme, comme on voit, un ſens moral, que le Poëte a eu principalement en vûe.

la source féconde des malheurs qui assiégent les Grecs. Mais je plains encore plus votre sort : vous en méritiez un plus beau.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR, ACHILLE, SOLDATS.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraye ?

CLYTEMNESTRE.

Rassurez-vous, ma fille ; voici Achille, voici l'époux pour lequel je vous amenois en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Qu'on m'ouvre les Portes du Palais pour me dérober à ses regards.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyez-vous, Iphigénie ? votre libérateur ?

IPHIGÉNIE.

Oui, cet Achille même ; je rougis de lever les yeux sur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment ?

IPHIGÉNIE.

La triste issuë de cet hymen me couvre de confusion.

CLYTEMNESTRE.

Demeurez. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur eſt ici hors de ſaiſon. Elle ne vous ſauvera pas, ſi pourtant il eſt encore poſſible de vous ſauver.

ACHILLE.

Que je vous plains, Madame !

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en avez que trop de lieu, Seigneur.

ACHILLE.

On n'entend que cris confus dans l'Armée.

CLYTEMNESTRE.

A quel ſujet ? parlez.

ACHILLE.

Au ſujet d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Quel préſage ! & que venez-vous de me dire !

ACHILLE.

Toute l'Armée crie qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et perſonne ne s'oppoſe à ces clameurs ?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger...

CLYTEMNESTRE.

De quoi, Seigneur?

ACHILLE.

* D'être la victime de leur aveugle fureur.

CLYTEMNESTRE.

Pour avoir voulu sauver ma fille?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Quel insolent a osé attenter à votre vie?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et vos soldats n'ont pas volé à votre secours?

ACHILLE.

Ils ont été les premiers à se soulever contre moi.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ma fille, c'en est fait, nous sommes perdues.

ACHILLE.

Ils ont eu l'insolence de me nommer indigne d'un hymen que je préférois au salut de la Gréce.

---

* Gr. *D'être accablé de pierres.*

CLYTEMNESTRE.

Hé que leur avez-vous dit ?

ACHILLE.

« Epargnez du moins, leur disois-je,
» celle qui devoit être mon épouse... »

CLYTEMNESTRE.

Hélas !

ACHILLE.

« Celle qu'un pere m'a destiné... »

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour vous.

ACHILLE.

Vains efforts ! il a fallu céder aux cris redoublés.

CLYTEMNESTRE.

Multitude cruelle & intraitable !

ACHILLE.

Cependant je sçaurai vous secourir, Madame.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? seul contre tous ?

ACHILLE *montrant ses Soldats.*

Voyez-vous ces fidéles amis sous les armes ? voilà vos défenseurs.

CLYTEMNESTRE.

Puisse réussir votre valeur !

ACHILLE.

Comptez sur un heureux succès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point ?

ACHILLE.

Non. Du moins tant qu'il ſera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh qui viendroit vous l'enlever ?

ACHILLE.

Ah, Madame, l'Armée entiere. Ulyſſe doit vênir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? ce Prince iſſu de Siſyphe ?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De ſon propre mouvement, ou choiſi par les Grecs ?

ACHILLE.

Choiſi par les Grecs, & de ſon propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche ! de quel emploi il s'eſt chargé !

ACHILLE.

Je ſçaurai l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

L'inhumain auroit-il le cœur aſſez dur pour m'arracher ma fille ?

ACHILLE.

ACHILLE.

* Lui, Madame ? il la traîneroit à vos yeux.

CLYTEMNESTRE.

Que ferai-je donc, Seigneur ?

ACHILLE.

Retenez votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Pourrai-je, par mes foibles efforts, l'empêcher d'être immolée ?

ACHILLE *montrant son épée ou ses Soldats.*

† Voici qui me répondra d'elle.

IPHIGÉNIE.

Clytemneſtre, & vous, Achille, écoutez mes paroles. Je vois, Madame, que vous avez éclatté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impoſſible. Il eſt juſte de louer la généroſité d'Achille ; mais il faut penſer auſſi à ne pas ſoulever ſans fruit toute l'Armée contre vous & contre lui. Apprenez donc, Madame, le parti que le Ciel m'a inſpiré de prendre. Je ſuis réſolue de ¶ mourir.

---

* Grec. *Par les cheveux.*

† BARNÉS ſeul, que je ſçache, a bien expliqué ce mot ἀλλὰ μὴν τὶς τοῦτ' ἥξει. *Voici qui terminera l'affaire, elle en viendra là.* Et non pas, *Ulyſſe viendra pour cela même.*

¶ Je ne dois pas diſſimuler qu'ARISTOTE

C'eſt peu. Je veux ſans murmure & ſans plainte me ſignaler par une mort glorieuſe & volontaire. Conſidérez, je vous prie, combien ce parti eſt juſte. La Gréce toute entiere a les yeux attachés ſur moi. De moi ſeule dépend le départ des vaiſſeaux & le renverſement de Troye. Ma mort vengera l'enlévement d'Hélene, & empêchera les barbares d'oſer porter à l'avenir leurs profanes mains ſur les femmes Grecques. Je les ſauverai toutes en mourant. Libératrice de la Gréce, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie. Dois-je après tout ſi fort regretter le jour ? Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la Patrie. Combien de Grecs armés ſur terre & ſur mer, touchés des malheurs de la Gréce, oſeront combattre & mou-

---

(Poët. c. 16.) » dit qu'EURIPIDE a péché » contre l'égalité des mœurs, en ce que l'I» phigénie ſuppliante qu'on voit au commen» cement n'eſt pas la même que l'Iphigénie » courageuſe qu'on voit à la fin. » Sur quoi M. DACIER ne balance pas à condamner EURIPIDE. Seroit-ce un crime d'en juger autrement ſur l'impreſſion que fait cette Tragédie ? Ce mélange de foibleſſe & de courage n'eſt-il point plutôt un coup de l'art d'un grand maître ?

rir pour elle ? & moi, lâchement avare de mon sang, j'arrêterois seule une si noble entreprise ! de quel front ? & que leur répondrions-nous ? De plus, dois-je permettre qu'Achille combatte seul contre tous, & prodigue sa vie pour sauver la mienne ? la * vie d'un homme seul † est plus précieuse que celle d'un grand nombre de femmes. Enfin si Diane veut qu'on m'immole, foible mortelle, pourrai-je résister à une

---

* Ce trait justifie les Auteurs qui disent qu'EURIPIDE n'aimoit pas le sexe. Il met *γυναικῶν μυρίων. Une infinité de femmes ;* il seroit très-dur d'exprimer dans toute sa force la haine d'EURIPIDE. DOLCÉ, Poëte Italien, traduit sans balancer,

Mille femine insieme, e mille, e mille.

† On sçait bien qu'EURIPIDE fut par excellence *μισογυνὸς, l'ennemi des femmes.* Mais si on rapproche ce vers prétendu si malin du vers précédent, toute la malice disparoît. Iphigénie vient de dire, qu'il n'est pas juste d'exposer les jours d'Achille pour l'amour d'une femme : à quoi elle ajoute, Note de l'Editeur.

εἷς γ' ἀνὴρ κρείσσων γυναικῶν μυρίων ὁρᾶν φάος.

Non pas un homme en général, mais » un » tel homme, un héros tel qu'Achille est plus » digne de vivre qu'une multitude de femmes. »

Déesse ? soyons-donc la victime de la Patrie. Je me dévoue. Grecs, me voici prête, sacrifiez-moi, & renversez Troye. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux & de postérité. L'ordre veut que les Grecs commandent aux barbares, & non les barbares aux Grecs. Ceux-là sont nés pour l'esclavage ; & ceux-ci pour la liberté.

LE CHŒUR.

Iphigénie, votre dessein est bien généreux. Que celui de la Fortune & de la Déesse est différent !

ACHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les Dieux jaloux de mon bonheur me rendroient trop heureux s'ils vous donnoient à moi. J'envie le sort de la Gréce, & votre destin. Vous augmentez sa gloire, elle accroît la vôtre. Vous avez parlé d'une maniere digne de la Patrie & de vous. Sans songer à résister aux Dieux, plus puissans que nous, vous avez cédé à la nécessité * & à l'utilité publique : &

Note de l'Éditeur.

* Le tour Grec est plus sententieux & plus beau. » Vous avez sainement jugé que le » meilleur parti est de supporter constamment » un mal nécessaire. »

ἐξελογίσω τὰ χρησὰ, τ' ἀναγκαῖα γε.

voilà ce qui redouble mon amour. Cette grandeur d'ame, (il faut que je l'avoue,) & ce caractère aimable que je viens de connoître, me font souhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refusez donc pas de vous prêter au bras secourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs désespéré, j'en atteste Thétis, si je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Considérez donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend est affreuse, & cessez de la souhaiter.

IPHIGÉNIE.

J'ai parlé sans intérêt, & sans égard pour personne, Seigneur. * Qu'Hélene, qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle. Je n'ai pas cette vanité. Epargnez-moi la douleur de voir répandre votre sang, ou celui des Grecs; souffrez que je sauve ma Patrie par ma mort.

---

* Je trouve dans le Grec bien plus de force & de pathétique. » Laissons, Achille, laissons » à la beauté d'Hélene la triste gloire de causer tant de meurtres. Quant à la mienne, » je serois au désespoir qu'elle fit répandre du » sang, mais sur-tout le vôtre. » Note de l'Editeur.

ACHILLE.

* O grandeur d'ame que j'admire malgré moi ! votre courage, Iphigénie, m'oblige de me rendre. Pourquoi dissimuler ? je ne puis blâmer ces nobles sentimens. Mais peut-être vous repentirez-vous de les avoir portés trop loin. Sçachez donc que pour justifier ma parole, je vais me placer avec ces soldats & ces armes proche l'autel, non pour être témoin de votre funeste mort ; mais pour devenir votre libérateur. Peut-être alors, voyant le fer menacer votre tête, vous rendrez-vous à mes conseils.

---

* On s'étonnera peut-être de voir un amant souscrire en quelque sorte à la mort volontaire de son amante. M. RACINE porte plus loin l'amour d'Achille. Chez lui, ce héros jure de sauver Iphigénie malgré elle. Il brave les Dieux & l'Armée. Le fer brille, & le sang commence à couler. Cela devoit être ainsi pour notre tems. Mais le respect profond des Anciens pour les sacrifices & pour les dévouemens volontaires, obligeoit EURIPIDE de rendre Achille plus modéré. Ce Prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigénie, qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer ; il ne pouvoit faire plus : enfin il part résolu de la délivrer, si elle révoque son vœu. Mais tant qu'il subsiste, c'est une victime sacrée. Elle lie les mains à Achille.

Ne croyez pas, Iphigénie, que je vous abandonne à votre projet téméraire. Je vais au Temple de Diane, & je vous y attends.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez, Madame, & vos yeux sont baignés de pleurs.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse! n'ai-je donc pas sujet de pleurer!

IPHIGÉNIE.

Ne m'attendrissez pas; songez plutôt à m'affermir... Mais, Madame, accordez-moi une grace.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Puis-je vous rien refuser.

IPHIGÉNIE.

Que ni vos cheveux indignement coupés, * ni vos voiles, ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

CLYTEMNESTRE.

Que dites vous? hélas, mere dénaturée, je ne ferois pas éclatter la douleur de vous avoir perdue!

---

* Grec. *Ni vos habits noirs.*

IPHIGÉNIE.

Vous ne me perdez point. Je vivrai toujours, & ma gloire réjaillira sur vous.

CLYTEMNESTRE.

Je ne pleurerois pas ma fille descendue au tombeau !

IPHIGÉNIE.

Il n'est point de tombeau pour moi.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ? ne mourrez-vous pas ?

IPHIGÉNIE.

* L'autel de la Déesse me servira de monument.

CLYTEMNESTRE.

Hé-bien, ma fille, je ferai ce que vous souhaitez.

IPHIGÉNIE.

Regardez-moi, Madame, comme l'heureuse libératrice de la Gréce.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je en votre nom à vos tristes sœurs ?

IPHIGÉNIE.

Ne souffrez pas non plus que leur

---

* Elle dit prophétiquement cette Enigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la Prêtresse de son Temple en Tauride.

douleur paroiſſe ſur leurs vêtemens.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous ?

IPHIGÉNIE.

Que je les embraſſe. Quant au jeune Oreſte, élevez-le avec tendreſſe.

CLYTEMNESTRE.

Embraſſez-le pour la derniere fois.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant, tu m'as ſervie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

De retour à Argos, que ferai-je pour vous ?

IPHIGÉNIE.

Chériſſez mon pere, & votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! il mérite d'eſſuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort.

IPHIGÉNIE.

C'eſt malgré lui, & pour la Gréce qu'il m'a perdue.

CLYTEMNESTRE.

Dites par artifice, dites d'une maniere indigne du ſang d'Atrée.

IPHIGÉNIE.

Qui va me conduire à l'autel ? victime

volontaire, je n'attendrai pas qu'on m'y traîne. *

CLYTEMNESTRE.

Moi, ma fille, je ne vous quitte point, je m'attache à vos vêtemens.

IPHIGÉNIE.

Non, Madame, rentrez, je vous supplie : il le faut, & pour vous, & pour moi. † Que quelqu'un des Officiers de mon pere m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Vous partez donc, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Pour toujours & sans retour.

CLYTEMNESTRE.

Vous abandonnez une mere !

IPHIGÉNIE.

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtez, cruelle ; ne me quittez pas dans l'état où je suis.

---

* Grec. *Par les cheveux.*

† Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paroît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du Théâtre.

IPHIGÉNIE.

Je ne veux plus prolonger vos douleurs. *

SCENE VII.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Commencez, jeunes filles, à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. Préludez par vos chants au sacrifice, & attirez aux Grecs un heureux préſage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie ſacrée. Qu'on allume le feu deſtiné aux gâteaux d'immolation. Que mon pere porte ſa main ſur l'autel. Je vais procurer la victoire & le ſalut de la Grece. Conduiſez-moi comme une victime victorieuſe d'Ilion, & fatale aux Phrygiens. Préparez des couronnes, ornez-en ma tête. Répandez l'eau luſtrale, & dans vos libations

* Il eſt croyable que Clytemneſtre tombe évanouie, & qu'on l'enléve dans le Palais, tandis qu'Iphigénie exhorte le Chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devoit voir au fonds du Théâtre une partie de l'appareil du ſacrifice: le Chœur ſemble en être témoin oculaire.

invoquez Diane, la Reine, l'heureuse Diane, autour de son Temple & de ses Autels. Je vais, puisqu'il le faut, accomplir l'Oracle par mon sang répandu.

LE CHŒUR.

O mere vénérable, ô Clytemnestre, nous * ne pouvons plus donner de larmes à votre sort. † La cérémonie ne le permet pas.

IPHIGÉNIE.

Ne songez, mes filles, qu'à chanter les louages de Diane. Elle habite dans l'Aulide : elle préside aux rivages où la Grece en armes est arrêtée pour moi..... O Terre où j'ai reçu le jour, ô Argos, ô Mycène où je devois regner....

LE CHŒUR.

Pourquoi implorez-vous cette ville de Persée bâtie par les mains des Cyclopes ?

IPHIGÉNIE.

O Mycène, tu m'as vu naître dans ton

Note de l'Editeur.

* Le Grec dit à peu près le contraire : » Que » de larmes nous donnerons bien-tôt à vos » malheurs ! mais nous les retenons pour le » présent ; la cérémonie ne les permet pas. »

† Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-dessus au sujet du respect des Anciens pour les Sacrifices & les dévouemens volontaires.

sein comme un astre brillant.... Mais non, je ne refuse point de mourir.

LE CHŒUR.

La gloire qui suivra cette mort sera immortelle.

IPHIGÉNIE.

O jour, ô soleil, ô lumiere de Jupiter! sur le point de passer dans un autre région, prête à jouir d'une autre destinée, je vous dis un éternel adieu.

SCENE VIII.

LE CHŒUR.

* Voyez, voyez partir la victime qui triomphe d'Ilion & des Phrygiens. La

---

* Quelques Commentateurs ont cru qu'il manquoit quelque chose entre la Scène VI. & VII. Cela peut être. Mais je penserois plutôt que celle-ci est défectueuse, parce qu'elle est un peu courte pour le tems du Sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les Commentateurs n'en disent rien, quoique la difficulté soit réelle. Tout considéré, il me semble vraisemblable que les instrumens de musique, pour augmenter l'agitation du spectateur, rempliſſoient seuls le vuide de cette Scène. Comme personne, je crois, n'a donné ses conjectures là-dessus, celle-ci peut passer pour bonne, en attendant qu'il en vienne une meilleure.

voici couronnée, prête à recevoir le bain fatal, & à porter sa tête sous le couteau sacré.... Dieu! elle va ensanglanter l'autel.... Elle approche.... Allez, aimable victime; un pere vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'Armée, qui ne soupire qu'après le voyage de Troye.... Voici le moment du sacrifice. Invoquons Diane, & redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable... Vénérable Déesse, s'il vous faut des victimes humaines, conduisez du moins les Grecs dans les climats de la perfide Troye; donnez la victoire à Agamemnon, & faites qu'il revienne avec son armée triomphante vous offrir au nom de la Grece une brillante couronne, comme un monument éternel de sa gloire.

SCENE IX.

Un ENVOYÉ, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Sortez, ô Clytemnestre, sortez de ce Palais, * venez entendre les prodiges que je dois vous raconter.

* La Reine étoit donc entrée dans le Palais à la fin de la Scène VI.

CLYTEMNESTRE.

Je sors tremblante & consternée. Viens-tu m'annoncer de nouveaux malheurs ?

L'ENVOYÉ.

Non. Je veux au contraire vous apprendre sur le sort de votre fille des prodiges étonnans.

CLYTEMNESTRE.

Ne differe donc point de satisfaire mon impatience.

L'ENVOYÉ.

Vous sçaurez tout, Madame, à moins que mon récit ne soit interrompu par le trouble où m'ont jetté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille étoit conduite par toute l'Armée. Les Grecs s'assemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; il gémit, il détourne la vue, il verse des larmes, * & se couvre le visage de sa

* Voilà ce qui a donné lieu au tableau si vanté de Timante; le Poëte méritoit au moins autant d'éloges que le Peintre. RACINE a voilé aussi son Agamemnon, mais d'une maniere qui n'est pas à l'abri de toute critique.

Imitations de RACINE.

Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu;
Le fatal sacrifice est encor suspendu.

robe. Sa fille s'approche, & lui parle de cette sorte : « Me voici prête, ô mon » pere ; je me dévoue volontiers pour » ma Patrie & pour toute la Grece. On » m'a conduite à l'autel ; qu'on m'immo- » le, puisque l'Oracle l'ordonne. Grecs, » soyez heureux, si votre bonheur ne

---

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon qui n'ose l'avouer,
Pour détourner les yeux des meurtres qu'il préfage
Ou pour cacher ses pleurs s'est voilé le visage.

Comment cet Agamemnon, ce Chef des Rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher la sédition, se contente-t-il de se voiler le visage, lui qui peu de tems auparavant avoit dit,

Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devoit donc, (ce semble,) paroître en Général d'Armée au milieu de ce trouble, & non pas en pere accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une personne qui a beaucoup de sagacité d'esprit. EURIPIDE n'est point dans le même cas ; toute l'Armée est tranquille & prosternée au pied de l'autel : Achille même obéit aux Dieux malgré lui, & respecte le vœu d'Iphigénie. Agamemnon a donc pû se livrer à sa douleur, & pour lors il est beau de le voir le visage voilé.

» dépend que de ma mort. Prenez vo-
» tre victime qui vous assure la victoire,
» & revenez triomphans. Au reste que
» personne ne porte ses mains sur moi.
» Je présenterai mon sein. » Elle dit, & tous sont frappés d'étonnement de voir dans un âge si tendre un courage si rare joint à tant de vertu. Talthybie étoit de bout au milieu de l'assemblée ; & comme il présidoit au sacrifice, « Grecs,
» s'écrie-t-il, gardez un religieux silen-
» ce, & formez d'heureux présages. »
Calchas tire le glaive, le met dans un vase d'or, & couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau sacrée, & s'avance vers l'autel :
« ô Déesse, dit-il, fille de Jupiter, vous
» qui prenez plaisir à la chasse des bê-
» tes féroces, vous qui faites briller
» l'astre de la nuit, acceptez cette vic-
» time, qu'Achille, Agamemnon, &
» toute l'Armée vous présentent. Le pur
» sang d'Iphigénie va couler sur vos
» autels ; daignez en sa faveur accorder
» à nos vœux une heureuse navigation,
» & la prise de Pergame. » Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurent tristement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les Dieux, marque de l'œil l'endroit où il

doit frapper. Je frémissois & baissois les yeux, lorsque voilà tout-à-coup un prodige surprenant. Calchas frappe : tous entendent le coup ; mais la victime disparoît, sans qu'on apperçoive aucune trace de sa retraite. A la vue de ce miracle, opéré sans doute par quelque divinité, le Pontife pousse un cri, l'Armée lui répond : on voit le prodige, & l'on en croit à peine ses yeux. Une Biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté, étoit étendue à terre & encore palpitante : l'autel étoit arrosé de son sang. Représentez-vous, Madame, la joie de Calchas à ce spectacle. « Braves Chefs de cette Armée, » s'écrie-t-il, voyez-vous cette nouvelle » victime ? contente de notre soumis- » sion, Diane a substitué cette Biche à » la place d'Iphigénie. Le sang d'une » Princesse si accomplie lui a paru trop » précieux pour le répandre sur ses Au- » tels. C'en est fait. La Déesse exauce » nos vœux, elle facilite notre course, » & les approches de Troye. » A ces mots l'Armée paroît se ranimer. On court vers les vaisseaux, on se précipite, on se dispose au départ. Et si j'en crois cette ardeur, dès ce jour nous quittons l'Aulide, & nous voguons sur la mer

Ægée. Enfin après que Calchas a laissé la victime se consumer dans les flammes, il a formé des vœux pour l'heureux retour de l'Armée.

Voilà, Madame, ce qu'Agamemnon m'a ordonné de vous raconter. « Pars, » m'a-t-il dit, apprends à la Reine les » nouvelles faveurs des Dieux, & la » gloire où m'éleve la Grece. » Témoin de ce spectacle, vous devez m'en croire. Pardonnez à votre époux, ne pleurez plus Iphigénie : elle s'est envolée chez les Dieux. Le même jour l'a vue mourir & revivre. Ainsi les justes Dieux jettent-ils un regard favorable sur les foibles mortels quand ils y pensent le moins ; ils sauvent ceux qui leur sont chers.

LE CHŒUR.

Que je vous félicite, Madame ! votre fille vit, & vit dans la compagnie des Dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, quel Dieu t'a enlevée ? de quel nom désormais te dois-je appeller ? mais ne me trompe-t-on point ? ce prodige n'est-il point inventé pour finir mes regrets ?

L'ENVOYÉ.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

SCENE X.

AGAMEMNON, les mêmes.

AGAMEMNON.

Ceſſez d'être inquiéte ſur le ſort de votre fille, Madame. Elle jouit, n'en doutez point, du commerce des Dieux. Prenez cet enfant, & retournez à Argos. La flotte ſe diſpoſe à partir : recevez dès ce moment mes adieux. Nos entretiens ſeront plus longs à mon retour de Troye ; partez, & vivez heureuſe.

LE CHŒUR.

O fils d'Atrée, que la joie vous accompagne dans le voyage & le retour ! puiſſiez-vous revenir vainqueur, & chargé des riches dépouilles de Troye !

REFLEXIONS SUR L'IPHIGÉNIE EN AULIDE,

D'Euripide, de Lodovico Dolcé, de Rotrou, et de Racine.

IPhigénie eſt plus connue en France par M. Racine que par Euripide. Le Poëte Grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le François, quoique le portrait qu'a tracé l'un & l'autre ſoit différent. Si l'imitateur a donné des graces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'eſt en bâtiſſant avec autant d'élégance que de ſolidité ſur le fonds des anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau,

Que tu ſçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Etonner, émouvoir, ravir un Spectateur!

Epiſtre à M. Racine.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Gréce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé
En a fait ſous ſon nom verſer la Chammeſlé.

La néceſſité de remplir une Tragédie Françoiſe d'évenemens, l'a pour le moins autant engagé à imaginer l'Epiſode d'Eriphile, que l'envie d'épargner aux ſpectateurs le prodige de la Biche ſubſtituée à Iphigénie. Cet Epiſode eſt véritablement tiré du ſujet, comme il l'obſerve, & par-là il eſt plus excuſable que celui d'Argie dans Phédre. Mais l'un & l'autre eſt toujours Epiſode, & par ces deux reſſorts qui ſe reſſemblent ſi fort, il arrive qu'Achille perd preſqu'autant de ſon caractere dans la piéce d'Iphigénie, qu'Hippolyte dans celle de Phédre. Achille, galant & françois au point où il eſt, dément un peu l'Achille Grec. Mais ce Héros devenu François a laiſſé dans les eſprits des impreſſions ſi profondes, que le Grec a beſoin de quelque réflexion & de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entierement. Ainſi les vieux portraits des ancêtres habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vue des portraits mo-

dernes, dont la draperie eſt de pure imagination. Iphigénie eſt auſſi un peu différente de part & d'autre, ainſi que Clytemneſtre. Pour Agamemnon ſes traits ſont à peu-près les mêmes. Il n'eſt ni moins pere, ni moins Roi dans Euripide que dans Racine; mais autrement Roi dans ce dernier. Deux autres Auteurs célebres ont traité le même ſujet avec beaucoup de ſuccès, à ſçavoir, Louis Dolcè Italien, & Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigénie de Dolcè, réimprimée en 1566, & celle de Rotrou miſe au jour en 1649, méritent d'entrer dans le parallele, ne fût-ce que pour faire connoître le progrès de l'eſprit humain dans le Tragique. Les Critiques François, comme le P. Rapin, parlent trop peu, & d'une maniere trop vague des divers Théâtres de l'Europe. Il n'y a que le détail & la comparaiſon qui ſoient inſtructifs en cette matiere. Voyons d'abord l'œconomie de chaque piéce.

ACTE PREMIER.

Les trois imitateurs d'Euripide ſe ſont contentés de traduire ſa premiere Scène. Ils ne pouvoient mieux faire. C'eſt un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon

redevenu pere produit un double effet, l'un & l'autre admirable : c'eſt, 1°. d'attendrir & d'intéreſſer le ſpectateur, dès l'entrée, & en ſecond lieu d'expoſer le ſujet & toutes ſes dépendances ſans obſcurité, ſans détour, & de la maniere que le feroit la nature, ſi elle offroit la réalité au lieu de la repréſentation. Rotrou a voulu enchérir ſur Euripide, en faiſant voir d'abord Agamemnon au fonds de ſa tente, où il écrit & déchire une lettre, puis la recommence, puis appelle un valet. Ce monologue eſt interrompu par des allées & venues pour introduire un confident. Le reſte de la Scène eſt Euripide tout pur. Dolcè n'a fait que l'allonger. Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces quatre morceaux vient de la différence des tems & des mœurs. Chez Euripide on voit un Roi à la Grecque, c'eſt-à-dire, un peu bourgeois, ſelon notre maniere de penſer. Dolcè lui a donné un air de Prince Italien; Rotrou le releve encore davantage : mais Racine le rend tout-à-fait majeſtueux à la Françoiſe. Les écrits des Auteurs, comme les tableaux des Peintres, ſe reſſentent toujours de ces différences de lieux & de ſiécles, en ſorte qu'un œil un peu

fin

fin pourroit deviner à peu-près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvriroit. Cette réflexion a lieu dans le Théâtre, & doit être appliquée non-seulement à tout le reste des quatre Iphigénies, mais encore à toutes les piéces Tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide, après cette unique Scène, amene le Chœur qui en fait une autre & finit l'Acte. Cela a paru trop simple aux autres Poëtes. Pour allonger l'Acte, Dolcè introduit Calchas; & Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le sein d'Agamemnon. Mais tout cela revient, à peu de chose près, au systême du Poëte Grec. Pour Racine il fait venir sur la Scène Achille & Ulysse qui parlent le langage d'Homère, source de grandes beautés. Voici un trait qu'il a imité de Rotrou, à qui il doit aussi le personnage d'Ulysse. C'est Agamemnon qui parle au Roi d'Itthaque.

* Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!

---

* Racine, *Iphig. Act. I. Sc. III.*

Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Telemaque approcher de l'Autel,
Nous vous verrions touché de cette affreuse image
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui!

Rotrou avoit dit moins élégamment :

* J'avois sans ce discours assez de connoissance
De l'adresse d'Ulysse, & de son éloquence :
Mais il éprouveroit en un pareil ennui
Que le sang est encor plus éloquent que lui.

Il y a dans Racine d'autres imitations pareilles, soit d'Homere, soit de Rotrou. Mais elles sont si heureuses qu'on est bien éloigné d'en sçavoir mauvais gré au Poëte. C'est un talent bien rare que celui d'imiter ainsi.

---

* ROTROU, *Iphig. Act. II. Sc. III.*

ACTE II.

L'œconomie de Racine eſt ici différente de l'original, à cauſe de l'Epiſode d'Eriphile. Le Poëte François a toutefois conſervé la belle Scène de l'entrevue d'Iphigénie & de ſon pere, qu'on voit au troiſieme Acte du Grec. Il l'a rendue plus Françoiſe que Rotrou. En un mot il n'a rien pris du ſecond Acte d'Euripide; que la ſurpriſe de l'arrivée d'Iphigénie malgré les précautions du Roi. Dolcè & Rotrou ont ſuivi le Grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu conſidérables. Leurs diſcours ſont plus étendus, mais non pas plus énergiques. Celui de Menelas chez Rotrou eſt remarquable.

* Ne vous ſouvient-il pas avec combien d'adreſſe
Vous vous êtes fait Chef des troupes de la Gréce.
Ah! comme ce grand cœur ſe ſçavoit abbaiſſer!
Le front ne portoit pas l'image du penſer,
Et votre modeſtie alors incomparable,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.

---

* Rotrou, *Iphig. Act. II. Sc. II.*

Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.
Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras,
Serriez à l'un la main, jettiez les yeux sur l'autre,
Portiez votre intérêt beaucoup moins que le nôtre;
De qui vous demandoit vous préveniez les pas,
Parliez à qui vouloit, & qui ne vouloit pas,
Et lors votre maison à tout le monde ouverte,
Jusques aux basses-cours n'étoit jamais déserte.
Mais quand cette affectée & fausse humilité
Vous eut de notre Chef acquis la qualité,
Un soudain changement de mœurs & de visage
Fut de cet artifice un trop clair témoignage, &c.

Ce n'est pas là de la poësie de Racine; mais il n'y manque guere que ce tour élégant & châtié. La contestation de Menelas avec son frere est du reste aussi vive que dans Euripide. Racine en supprimant le personnage de Menelas en a mis plusieurs traits dans la bouche de Clytemnestre, d'Ulysse & d'Achille, pour en perdre le moins qu'il pourroit.

Mais la jalouſe Eriphile a plû & a dû plaire davantage, comme étant plus conforme au goût dominant de notre ſiécle. La conteſtation dont je parle eſt cependant un beau morceau. On y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cauſe douteuſe pour ſuſpendre les eſprits, & pour entretenir les ſpectateurs dans cette émotion ſi néceſſaire au Théâtre, ſans ſortir du ſujet. Racine qui l'a très-bien vû, la ſupplée par une autre querelle entre Agamemnon & Achille. C'eſt la Scène ſixieme de ſon quatrieme Acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homere, & ſi fort applaudi de nos jours. Achille parle.

* Hé, que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre

* Racine, *Iphig. Act. IV. Sc. VI.*

Aux champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur ?

Cet endroit & tant d'autres traduits par les bons Ecrivains François, ſont des preuves ſans replique en faveur des anciens. Qu'on leur donne des Racines pour interprétes ; & ils ſçauront plaire aujourd'hui, comme autrefois.

ACTE III.

Euripide n'a été ſuivi de perſonne dans ſa premiere Scène du troiſieme Acte. Ni Dolcè, ni Rotrou, & moins encore Racine, n'ont oſé faire paroître un char ſur le Théâtre, & en faire deſcendre Clytemneſtre & ſa fille avec le petit Oreſte endormi. Ce ſpectacle ſi naïf ne convenoit qu'aux mœurs antiques. Il n'en eſt pas moins beau pour qui ſçait priſer le naturel. Une mere eſcortée d'une foule de femmes, & qui veut qu'on la croye heureuſe d'être mere d'une telle fille ; une jeune Princeſſe dont la modeſtie laiſſe entrevoir la joie & la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux ; un enfant que la

fatigue endort, & que son âge dispense de prendre aucun intérêt bien sensible à ce qui se passe ; l'inquiétude & les précautions de cette mere attentive pour ses enfans ; ces préparatifs à un bonheur qui ne sera rien moins ; quelle vérité dans cette peinture ! Racine en a pris ce qu'il a pu, eu égard à nos manieres, qu'il ne falloit pas choquer. Ses deux autres prédécesseurs n'ont pas non plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reste de l'Acte, Racine suivant toujours sa pointe, anticipe sur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemnestre, & il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle ; il aime de plus en plus Iphigénie, il découvre le mystere du sacrifice, il entre en fureur : Eriphile en triomphe. Voilà sur quoi roule cet Acte. Dolcè & Rotrou sont plus fidéles à Euripide. Aussi le sont-ils trop, plus traducteurs en cela que Poëtes. Il est vrai que l'entrevue d'Iphigénie avec son pere, celle de Clytemnestre avec son époux, & les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'autel son épouse, suffisoient bien pour remplir un Acte. Mais Racine a distribué toute cette matiere selon son plan avec plus d'étendue, &

Euripide l'a fait ſuivant le ſien avec plus de ſimplicité, de maniere que dans le premier le Théâtre eſt plus diverſifié, & dans le ſecond le ſpectateur eſt plus attendri. Divers mouvemens agitent le Théâtre chez l'un, & partagent l'attention du ſpectateur : chez l'autre rien ne nous détourne les yeux de deſſus Iphigénie. Pas un mot qui ne ſoit pour elle. Sa naïveté même la rend plus chere. Car pour ne parler que de la Scène où elle aborde le Roi, cette Scène eſt à la vérité plus courte & plus noble dans le François; mais auſſi eſt-elle plus pouſſée & plus tendre dans le Grec. Iphigénie y paroît moins Princeſſe & plus aimable; Agamemnon moins Roi, & plus pere. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire à la louange de Dolcè, qu'il a traité cette Scène en grand maître qui entendoit bien ſon original. Il a marqué avec cette naïveté fine, (qui eſt plus du goût de la langue Italienne que de la nôtre,) toute celle d'Iphigénie dans les diverſes queſtions qu'elle a fait à ſon pere. Celui-ci touché de ſon eſprit & de ſa ſimplicité en prend un prétexte pour cacher la cauſe véritable des ſoupirs & des larmes qui lui échappent. *Hé com-*

ment voulez-vous que je parle, (répondelle,) *pour ranimer votre joie ?* ainsi aije traduit. Dolcè a osé traduire plus littéralement, heureux de n'avoir pas rendu ridicule la pensée de l'Auteur, qui est si gracieuse dans l'original.

Esser vorrei per aggradirvi sciocca
Ἀσύνετα μέντ' ἐρῶιεν, εἰ σὺ' ἐυφρανῶ.

Ce qui montre l'excès de l'embarras, & du pere, & de la fille, sans compter plusieurs traits que Racine n'a osé toucher, & qui dans notre siécle, où la nature est plus contrainte par je ne sçai quelle dignité, ne seroient pas en effet bien reçus, ni hazardés par les anciens s'ils revenoient au monde d'aujourd'hui.

ACTE IV. & V.

Dans l'Acte quatrieme la nécessité de faire jouer l'Episode d'Eriphile a contraint Racine de faire pour cette jalouse Princesse une Scène entierement détachée du reste. Car Clytemnestre paroît d'un côté du Théâtre, tandis qu'Eriphile s'en va de l'autre, sans autre raison de venir ou de s'en aller. La suite est tirée d'Euripide, excepté la Scène d'Achille & d'Agamemnon, dont nous avons par-

lé. Pour le Poëte Grec, on a vû qu'il remplit cet Acte d'une Scène d'Achille avec Clytemneſtre, d'une autre de l'Officier qui vient dévoiler le ſecret du ſacrifice, enfin de l'emportement d'Achille au ſujet de cette nouvelle.

Le cinquieme Acte de Racine eſt fondé ſur la révolution que fait Eriphile en trahiſſant Iphigénie, qui par là ſe voit livrée à Calchas. Achille pénetre, l'épée à la main, juſqu'à l'autel,

Et quoique ſeul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.

Calchas arrête tout, regarde Eriphile, & déclare que c'eſt elle, qui ſous un nom emprunté eſt l'Iphigénie que demande Diane. On pourroit peut-être dire ſur cela, pourquoi Calchas ſçachant tout ne déclaroit-il pas plutôt le ſecret, & pourquoi en eſt-il cru ſi aiſément ſur ſa parole, lui que les Chefs ne ménagent pas trop dans la Piéce? mais ce ſeroit peut-être auſſi une chicane; il faut ſe prêter à l'enchantement du Théâtre; & après tout cela eſt imaginé le mieux du monde pour nos mœurs, comme Racine l'avoit bien prévu. Car quelle apparence de faire mourir Iphigénie, ou de ne la ſauver que par un prodige incroyable!

Dolcè même n'a pû supporter le prodige, & entr'autres petites libertés, il fait dire à l'Acteur qui vient raconter l'histoire du sacrifice : « Quelques-uns ont cru voir » une Biche au lieu d'Iphigénie.

Ma creder non voglio io quel che non vidi.

De sorte que chez lui, non-seulement Iphigénie meurt, mais elle est décapitée dans les formes.

Alhor tornando à la fanciulla veggo
Qui l'infelice testa, e colà il corpo.

Pour Rotrou il change un peu la machine, & après avoir mis le sacrifice sous les yeux du spectateur, ce qui ne laisse pas d'être un beau coup de Théâtre, il fait enlever la victime si soudainement qu'on demande,

Qui des deux nous la cache, ou la Terre ou les Cieux ?

Aussi-tôt Diane paroît, & finit ainsi la Piéce avec quelque vraisemblance, puisque le spectateur a été averti qu'Iphigénie avoit été vouée à Diane dès son enfance. Dans tout le reste Dolcè & Rotrou suivent assez le procédé d'Euripide, hormis en deux circonstances considérables, où Dolcè demeure fidéle à son

original, tandis que Rotrou & Racine ont grand soin de s'en écarter. Ces deux choses sont si essentielles à toute la Piéce, qu'il est important de les examiner de plus près : ce sont les caracteres d'Iphigénie & d'Achille. Euripide avoit si bien marqué ceux d'Agamemnon & de Clytemnestre, que ses successeurs n'y ont rien ajouté. Racine seul, en donnant plus de grandeur à l'un & à l'autre, un peu aux dépens de la tendresse, a sagement retranché les reproches que Clytemnestre fait à son époux, reproches odieux qui blessent nos mœurs, & qui rendent ces personnages moins estimables, quoique plus ressemblans. En effet, Rotrou ne croit pas que ce soit assez que Clytemnestre dise au Roi son mari,

* Va, pere indigne d'elle, & digne fils d'Atrée,
Pour qui la loi du sang fut si peu révérée ;
Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
Au repas qu'il dressa des corps de ses neveux.

Ce que Racine a imité & adouci en cette maniere :

† Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste,

* Rotrou, *Acte IV. Scène VI.*
† Racine, *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Bourreau de votre fille il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.

Rotrou, après Euripide, y ajoûte encore le titre d'assassin d'un premier époux, & d'un fils du premier lit, avec le nom de ravisseur, chose que Racine a bien fait de supprimer. Revenons aux deux autres caracteres.

Iphigénie, chez Euripide, n'est pas tout-à-coup héroïne : il lui en coûte pour se déterminer à mourir. La nature parle chez elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de son sacrifice, & qu'elle se regarde plutôt comme victime de Menelas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grace à son pere. Elle employe pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, & jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrêmement touchant, & n'a point choqué Athènes. Dolcè n'a pas cru que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie,

* Ben sapete, che à tutti è dolce il lume
Di questo Cielo : e vi ritorni à mente

---

* Ludov. Dolcé, *Iphig. Acte IV. Sc. II.*

Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli
Vi chiamai padre; & voi di tutti ancora
Questi, figlivola mi chiamaste prima.
Ricordivi, che'l primo dolce peso
Fui de le vostre braccia, e prima io n'hebbi
I cari baci, e ve gli diedi spesso, &c.

Rotrou & Racine ont pensé autrement; & ils ont eu raison en France, où l'on estime à la vérité la vie autant qu'ailleurs; mais où l'on veut qu'on la méprise pour la montre. Ils ne donnent aucune foiblesse à Iphigénie. Dès qu'elle apprend le dessein d'Agamemnon, elle lui dit chez Racine,

* Mon pere,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi;
Ma vie est votre bien. Vous pouvez le reprendre;
Vos ordres, sans détour, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,

* Racine, *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et reſpectant le coup par vous-même ordonné
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.

Et chez Rotrou,

* Le ſang qui ſortira de ce ſein innocent,
Prouvera malgré vous ſa ſource en ſe verſant.

Il eſt vrai que les deux Poëtes François ont ſenti la beauté & la décence même de cette foibleſſe qu'Euripide donne d'abord à Iphigénie; & le plus récent ne manque pas, ſur les traces de l'ancien, d'en laiſſer échapper quelques traits par ce vers,

† Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompenſe,
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'oſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis

---

* Rotrou, *Iphig. Acte IV. Sc. III.*
† Racine, *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sevère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere :
C'est moi qui, si long-tems le plaisir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux.
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.

D'ailleurs Iphigénie consent à s'enfuir avec Clytemnestre, & cette fuite rendue sans effet prolonge agréablement le spectacle. Iphigénie seroit assurément peu estimable dans l'original, si elle s'obstinoit à se soustraire à la mort; mais après avoir réfléchi sur la gloire de son trépas, elle l'accepte si généreusement, elle refuse avec tant de constance le secours d'Achille, elle fait les préparatifs du sacrifice, & se livre enfin avec tant de grandeur d'ame, que les premiers mouvemens de la nature, & les soupirs mê-

me qui lui échappent dans ſes derniers adieux, ne font que relever ſon héroïſme. Ce mélange de foibleſſe & de courage eſt certainement la méchanique ſecrette de la tendreſſe du Théâtre, & l'inſtrument poëtique qui fait couler les larmes des ſpectateurs. Iphigénie eſt moins amante dans Euripide que dans Racine, & par-là, outre qu'elle ſe montre moins foible, elle interrompt moins l'attention ſur ſon malheur par des Scènes poſtiches. Son dévouement en eſt plus volontaire. Car le moindre des ſoupirs qu'elle donne à ſon amant dans le François, ou le plus leger retour vers la vie, auroit autoriſé Achille dans Euripide à la ſauver. Mais elle rejette les offres de ce Héros juſqu'à l'autel, & préſente généreuſement ſon ſein à Calchas, qui frappe. L'Iphigénie Françoiſe ne va pas juſques-là. Le Poëte engage ſon amant, que les adieux de ſa maîtreſſe ont trop attendri, à la tirer d'embarras, & le ſpectateur d'inquiétude. L'héroïne n'eſt donc pas miſe à la derniere épreuve, & par conſéquent ſon dévouement en a d'autant moins d'éclat, que la volonté & l'effet en pareil cas ſont deux choſes fort différentes.

Le caractere d'Achille eſt tout-à-fait

François chez Racine. Le Poëte l'a voulu tel, parce qu'il falloit plaire à des personnes qu'il avoit faites à cette maniere galante de traiter la Tragédie. Il feint qu'Achille étoit déja autorisé à aimer Iphigénie. Cela fait une difficulté qu'il leve adroitement, ou plutôt qu'il pallie. Car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon voulant attirer sa fille en Aulide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un Héros dont l'amour soit public, ni que l'on timpanise dans l'Armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide. Car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigénie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigénie surprend toute l'Armée, qui n'en sçait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part & d'autre. Racine le fait paroître dès la seconde Scene, tout occupé de ses projets amoureux & guerriers, n'ayant en vue que de précipiter son hymen pour voler à Troye. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour & la gloire dans un Héros dont l'emportement, la bravoure & la hauteur ont fait de tout tems le vrai caractere. Toutes les autres

Scènes d'Achille ſont de ce goût, quoique le motif de l'honneur ſe mêle dans la ſuite à l'intérêt de l'amour.

Le Poëte Grec n'amene Achille au Palais d'Agamemnon que par une impatience qui lui prend de partir pour Troye. Clytemneſtre qu'il rencontre le ſalue comme gendre. Achille qui ne comprend rien à ce diſcours, manifeſte ſa ſurpriſe d'une maniere aſſez peu conforme aux nôtres, mais ſi naturelle pour le ſiécle d'Euripide, qu'on ne peut y trouver à redire ſans chicaner. On paſſe donc à l'Achille ancien de refuſer une marque de civilité que veut lui donner Clytemneſtre : mais on comprend moins, & par conſéquent on a plus de peine à lui paſſer un autre point ; à ſçavoir, 1°. Qu'il diſe à Clytemneſtre, en parlant d'Agamemnon : « N'eût-il pas dû me parler & » m'autoriſer à aimer Iphigénie ? j'au» rois été aſſez heureux, Madame, pour » l'obtenir de votre main. Agamemnon » redoutoit-il la tendreſſe d'un époux ? » ah ! eût-il fallu livrer aux Grecs un ga» ge ſi cher ; ſi l'intérêt de la Grece l'eût » demandé, j'oſe le dire, Madame, » Achille auroit pû ſe réſoudre à ſacrifier » ſon amour au bien public. » Ou, comme dit Dolcè,

* Suo debit'era havermi fatto conto
L'intento ſuo, & datomi la figlia;
Che l'havrei forſe concedura anch'io
A tante bellicoſe inclite ſchiere,
Se pur l'andata à Troja (ch'io no'l credo)
Attender ſi dovea da la ſua morte.
Ch'anch'io bramo l'honor, l'utile, e'l bene
De la famoſa Grecia, &c.

2°. Qu'Achille refuſe d'abord de voir Iphigénie, quoique Clytemneſtre lui en donne une ſi belle occaſion, quand elle veut elle-même l'amener à ſes pieds. 3°. Qu'après l'avoir vue, & s'être épris d'amour pour elle, charmé tout-à-coup de ſa généroſité & de ſon dévouement, il ſouffre tranquillement qu'elle courre à la mort, & ne lui promette ſon ſecours qu'au cas qu'elle ſe repente de ſon deſſein; en quoi il lui tient ſi bien parole qu'il la laiſſe en effet mourir, & qu'il contribue lui-même au ſacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcè l'a rendu tel de ſon tems en Italie. Rotrou n'a oſé le faire en France, & beaucoup moins Racine. On ne ſçauroit les blâ-

* Ludov. Dolcé, *Ifigen. Atto III. S. V.*

mer ; mais doit-on blâmer Euripide ? il connoiſſoit le goût de ſes ſpectateurs, comme nos Poëtes connoiſſent le goût de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1°. Achille a raiſon de parler à Clytemneſtre plutôt en héros offenſé qu'en amant d'Iphigénie ; puiſque ne l'ayant pas encore recherchée, l'intérêt de la gloire devoit plus agir ſur ſon cœur que celui de l'amour. Il en marque même plus de déſintéreſſement à une mere affligée, en lui faiſant entendre que c'eſt moins l'amour qui l'anime à ſauver Iphigénie, que l'amour & l'équité.

2°. Clytemneſtre lui demande s'il veut qu'Iphigénie vienne elle-même ſe proſterner à ſes pieds. Il refuſe de la voir ſur la ſévérité des bienſéances Grecques, & outre qu'il en apporte de bonnes raiſons, il montre encore plus par-là combien ſon zéle eſt déſintéreſſé.

3°. Il eſt véritablement plus difficile de concevoir comment Achille laiſſe mourir ſon Iphigénie, uniquement parce qu'elle s'eſt dévouée, & parce qu'elle le veut ainſi. Mais (comme on l'a déja obſervé) ſi l'on a égard au reſpect des Anciens pour les dévouemens & pour les perſonnes qui ſe faiſoient volontairement victimes, l'on jugera qu'Achille

n'a pû en uſer autrement, ſans ſe rendre exécrable par une impiété trop criante. Que ne fait-il pas au reſte pour rompre le deſſein d'Iphigénie ? prieres, inſinuations, tendreſſes, il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer ; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va même, bien armé & eſcorté de ſoldats fidéles, entourer l'autel pour délivrer Iphigénie au moindre ſigne qu'elle paroîtra donner, ne fût-ce que par un ſoupir. Il eſpere qu'elle y conſentira. Mais en vain. La Princeſſe a pris ſon parti. Auſſi Clytemneſtre déſeſpére-t-elle de la ſauver, & n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau ſacré, malgré ſon vœu. C'eſt donc par égard à un acte de Religion, qu'il faut entrer dans le caractère des trois perſonnages : & cela ſeul fait évanoüir la difficulté, malgré l'impoſſibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près, l'Iphigénie d'Euripide eſt juſtifiée par l'heureux ſuccès de l'Iphigénie de Racine.

Quelques fortes que ces raiſons me paroiſſent en faveur d'Euripide, je ſens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raiſonnemens du monde contre un préjugé né de l'oubli, ou du mépris des manieres anciennes? toute

ma prétention se borne à mettre le lecteur dans la nécessité, ou de faire grace à Euripide, ou de regarder son siécle, comme le plus insensé qui fût jamais; alternative qui ne souffre pas de milieu, & qui peut servir de solution à presque toutes les objections qu'on a faites contre les Anciens par égard à leurs usages. Car il paroît bien dur de prononcer que cette Athènes si sçavante & si spirituelle manquoit de goût & de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même: c'est attribuer à un siécle & à un Auteur, des qualités & des vices qui ne peuvent s'allier, un sens droit & de travers, un discernement fin & grossier, la lumiere & les ténébres. Si l'on ne prétendoit relever que des défauts ordinaires, tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité, il n'y auroit pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans, (& à côté des beautés les plus frappantes,) qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont je parle, ou rentrer dans la voye de l'examen, pour sçavoir lequel des deux a raison, ou

notre siécle, ou celui d'Euripide par exemple, & si l'Achille de Racine ne choqueroit pas les anciens Grecs, comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine, sa gloire qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard, ne sçauroit être intéressée par le paralléle qu'on ose faire entre ce grand Poëte & son modéle. Il ne peut perdre à être comparé. Mais comme cette comparaison fait honneur aux Anciens, dont il a puisé ce goût naturel qui le rend si cher aux François, il m'a parû qu'on ne pouvoit mieux sentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.

Fin du Tome second.